

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

La Revue Française.

VOL. II

Publiée par la SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS FRANÇAISES, Montréal, Canada
1^{ER} MARS 1888.

No. 5

LE ROI DES BRAVES

Par JULES DE GASTYNE



LE ROI DES BRAVES

PAR JULES DE GASTYNE

I

Il n'est pas un habitué de la ligne du Havre qui ne connaisse le restaurant Félix. Situé à main droite de la gare, sous la voute, ce bâtiment sera bientôt rangé parmi les physionomies disparues du Paris moderne.

C'est par un soir d'hiver que nous y pénétrons... les trains de dix heures et demie et onze heures sont partis. La maison est vide. Les garçons, accablés par la fatigue de la journée, se sont laissés tomber sur leurs sièges, leur serviette à la main, et dorment d'un sommeil inquiet, coupé de soubresauts...

Tout à coup la dernière salle du restaurant, celle qui est située le plus près de la gare, longue et étroite, et dans laquelle se tient un garçon qui dort à poings fermés, s'ouvre brusquement.

Un homme de trente-cinq ans environ, mis élégamment, très pâle, l'œil inquiet, entre, tenant à la main un petit garçon de cinq ans, dont les traits offrent avec les siens une ressemblance caractéristique... Les cheveux de l'enfant seulement sont plus blonds, l'œil bleu est plus doux.

Au bruit que fait la porte en s'ouvrant, le garçon s'est réveillé en sursaut.

Il a repris sa serviette qui gisait abandonnée à côté de lui et se tient debout devant le client, prêt à recevoir sa commande.

Celui-ci sans prononcer une parole, s'est dirigé vers la banquette du fond.

Le garçon s'approche.

— Un cognac demanda l'homme d'une voix brève.

Puis se penchant vers l'enfant :

— As-tu soif, André ?

— Non, papa.

Le mot *papa* a été dit d'une voix hésitante, embarrassée.

L'inconnu fait un geste pour congédier le garçon.

Celui-ci disparaît et revient avec la consommation demandée.

— Il y a encore un train ce soir ? demande l'homme.

Deux, monsieur, celui d'Asnières, à minuit trente, et celui d'Argenteuil, à minuit et trente cinq.

— Où s'arrêtent-ils ?

— Ce sont des trains de banlieue, formés pour les gens qui sortent des théâtres.

— Ils conduisent beaucoup de monde ?

— Ce soir ils partiront sans doute à moitié vides, par le temps qu'il fait, surtout celui d'Argenteuil ?

— Bien, fait l'inconnu.

Puis, sortant, un porte-monnaie de sa poche, il en tire une pièce de cinq francs.

— Voulez-vous m'aller chercher deux premières ?

— Oui, monsieur. Pour la ligne d'Argenteuil ?

Le consommateur parut réfléchir quelques secondes.

— Pour Argenteuil, répondit-il.

Le garçon s'éloigna.

L'inconnu jeta alors à la dérobée sur l'enfant assis devant lui et dont les yeux se fermaient machinalement un regard où passa une flamme de haine, rapide comme un éclair.

— Il ne faut pas s'endormir, André, dit-il. Nous allons partir.

L'enfant essaya de lever ses paupières appesanties.

— Pardon, papa... murmura-t-il doucement.

— Tu dormiras tout à l'heure dans le train, tant que tu voudras.

Quand le garçon fut revenu, l'inconnu prit les billets qu'il lui remit, paya sa consommation, et sortit, tenant toujours l'enfant à la main.

Le train partait dans dix minutes.

Comme l'avait présumé l'employé du restaurant Félix, il y aurait peu de monde, car la salle d'attente resta presque déserte. Le gaz baissé, éclairant mal les banquettes abandonnées, donnait aux objets une apparence lugubre.

Au bout de cinq minutes d'attente, la porte ouvrant sur le quai glissa dans ses rainures.

Un employé se montra.

— Les voyageurs pour la ligne d'Argenteuil, en voiture !

L'inconnu prit la main de l'enfant et l'entraîna.

Le brouillard était plus épais encore sur la voie que dans les rues de Paris.

Les lumières, cerclées d'une sorte de brume lumineuse, avaient peine à percer l'obscurité. Les employés ressemblaient à des ombres dans le lointain. La locomotive, en arrêt, attendait en soufflant, comme un monstre asthmatique...

L'homme que nous avons vu avec l'enfant se porta en avant, choisissant un wagon éloigné.

Il avait l'air inquiet et furtif.

Mais il n'avait rien à craindre de ce côté ; les quelques voyageurs qu'il y avait s'étaient engouffrés dans les premiers wagons.

Enfin, un coup de sifflet strident retentit, déchirant l'air, puis les roues de fonte sonnèrent sur les rails et l'on se mit en marche.

L'inconnu poussa un soupir de satisfaction.

Un nouveau coup de sifflet se fit entendre. On entraîna sous le tunnel, puis les lumières devinrent plus rares... On s'éloignait de Paris... Le train allait rouler en pleine campagne...

Quand on eut passé Clichy, la Seine apparut, nuancée d'argent, avec les lumières qui s'y reflétaient comme des étoiles.

L'inconnu avait baissé la vitre.

Aucune parole n'avait été échangée depuis le départ entre lui et l'enfant.

Il se pencha vers le petit.

— Voici la Seine, dit-il.

Le bambin se dressa à ses côtés pour regarder.

L'homme jeta un regard furtif à droite et à gauche.

Aucune portière n'était ouverte, aucun employé ne se montrait le plus loin qu'il pouvait voir.

Il saisit brutalement l'enfant par le bras, sans parler, le sortit du wagon avant qu'il ait pu se reconnaître et le lança dans le vide de toutes ses forces.

Il y eut un cri perçant qui se perdit dans l'espace, puis plus rien...

L'homme avait remonté vivement la vitre et s'était laissé tomber sur les coussins, livide, frémissant, des gouttes de sueur froide aux tempes, épouvanté de ce qu'il avait fait, tremblant d'avoir été aperçu.

II

Cinq jours avant ce que nous venons de raconter, par une après-midi d'hiver ensoleillée, le jardin des Tuileries était rempli de monde. Une foule d'enfants, accompagnés de leurs parents et de leurs bonnes, se pressaient autour des grands arbres aux branches noires à travers lesquelles miroitaient les rayons d'un soleil doucement doré... Les statues blanches étincelaient dans la lumière et sur la dorure des grilles s'allumaient des éclairs jaunes...

Au milieu de cette animation et de cette gaieté générales se faisait remarquer un promeneur dont la mine attristée formait un saisissant contraste avec la joie qui l'entourait.

Entièrement vêtu de noir, ganté, le chapeau entouré d'un large crêpe, il marchait à pas lents, les yeux rivés à

terre, comme perdu dans une pensée triste... Il paraissait avoir de trente-cinq à quarante ans.

Il paraissait indifférent à tout ce qui l'entourait, mais, par moments cependant, il semblait sortir de sa rêverie pour regarder jouer un enfant de cinq ans, — le sien, — qu'il couvrait d'un regard plein d'un indéfinissable amour.

L'enfant lui ressemblait, mais il était blond. Ses cheveux tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules. L'œil était vif, les joues animées et les traits réellement charmants.

Celui-ci paraissait absorbé par son jeu. Il jetait en l'air une balle de caoutchouc, qu'il essayait ensuite de rattraper et qu'il allait poursuivre au milieu des autres groupes d'enfants.

Pour permettre à son fils de se livrer en toute liberté à son innocente distraction, le père s'était assis sur un banc voisin. Il suivit un instant le bambin des yeux, puis ses réflexions tristes le reprirent et il resta immobile, les yeux rivés au sol, absorbé et comme anéanti.

Un cerceau qui vint se prendre dans ses jambes le rappela tout à coup à la réalité.

Il leva la tête et chercha instinctivement son enfant du regard.

Il aperçut devant lui le même groupe de bambins qui continuaient à jouer, mais son fils n'y était plus.

— André ! André ! cria-t-il.

André ne répondit pas.

Alors le père, les traits bouleversés, la sueur au front, s'élança comme un fou à travers les groupes d'enfants.

Sa voix, devenue rauque, étranglée, continuait d'appeler :

— André ! André !

L'enfant ne paraissait pas...

L'inconnu, éperdu, hors de lui, allait au hasard, bousculant tout le monde.

Un groupe ému s'était formé.

— Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

Il ne pouvait que bégayer.

— Mon fils ! André ! Où est mon fils ?

Ses yeux étaient égarés. Ses cheveux se hérissaient sur sa tête.

On le regardait avec compassion. On essayait de le consoler.

L'enfant allait venir... Il n'était pas loin... On ne se perd pas à son âge.

Il n'écoutait rien... Il trouait de temps à autre la foule à coups de coude, égaré, hors de lui, et se lançait en avant comme un bétail.

Son fils, son fils, il voulait son fils...

Chacun s'était mis à chercher avec lui.

André demeurait introuvable.

On revenait au malheureux père.

— Où était-il ?

— Là, là !

Il indiquait du doigt l'endroit où il l'avait perdu de vue.

Des enfants l'avaient vu. Ils se le rappelaient. Des bonnes aussi l'avaient remarqué.

— Il était charmant.

— Quel malheur !

— Il ne peut pas être perdu.

— On le retrouvera.

Cependant le jour s'avavançait, et André ne paraissait pas. Déjà le soleil rougeoyait. Une brume blanche flottait, s'accrochant aux arbres, annonçant la nuit.

La nuit ! Si le petit n'était pas retrouvé avant la nuit, où était-il ? Qu'allait-il devenir ?

Le cœur du malheureux père se fondait de douleur. Des larmes ruisselaient sur ses joues, sa poitrine se gonflait de sanglots. Il ne pouvait plus parler, appeler.

Il allait au hasard, sans rien voir... n'écoutant plus rien, ne répondant pas aux questions qu'on lui adressait. C'est son fils qu'il lui fallait, son fils...

Les groupes se fondaient peu à peu... il était l'heure de rentrer...

Le crépuscule est court en hiver...

Le père resta presque seul, criant toujours dans le jardin vide : André ! André !

Il avait été se poster, pris d'un dernier espoir, à une des portes donnant sur la rue de Rivoli... C'était de ce côté du jardin que l'enfant avait disparu...

Il dévisageait avidement chaque petit qui passait...

Aucun n'avait les traits d'André...

La nuit était tout à fait venue, maintenant...

Le jardin était désert...

Il n'y avait plus un enfant dans ses allées...

Si André avait été là, il serait sorti avec les autres...

Il n'y était plus... on l'avait emmené... Où ? Qui ? Dans quel but ?

Autant de points d'interrogation qui torturaient le malheureux père...

Le pauvre homme, voyant alors toute l'étendue de son malheur, se laissa tomber sur une borne à la porte des Tuileries et s'y affaissa, abîmé dans ses larmes.

III

Quand il revint enfin à lui, l'inconnu s'aperçut qu'il était entouré d'un nombreux cercle de curieux. Deux gardiens de la paix se tenaient près de lui. On l'interrogea. Qui était-il ? D'où venait-il ? Était-il malade ?

Au lieu de répondre, il se précipita sur la foule, l'air égaré, comme il l'avait déjà fait dans le jardin, et un cri rauque s'échappa de ses lèvres tordues par l'angoisse :

— Mon enfant ! mon enfant !

Un des gardiens de la paix avait pris l'inconnu sous l'aisselle.

— Qu'avez-vous, monsieur ? Que vous est-il arrivé ?

A cette question qui lui rappelait son malheur, l'homme éclata en sanglots.

— Le plus grand des malheurs ! J'ai perdu mon fils !

Un mouvement s'était produit dans le public.

Les plus indifférents se sentirent remués par la douleur profonde du père.

— Votre fils, dit l'agent. Où cela ?

L'inconnu indiqua le jardin.

— On le retrouvera, fit l'employé de la préfecture avec conviction.

L'homme redevint farouche.

— Non... non... dit-il, j'ai tout fait... j'ai parcouru tous les massifs... j'ai appelé... Il ne m'a pas répondu. J'ai vu sortir tous les enfants un à un... Il n'y était pas.

Les agents avaient de la peine, maintenant, à arrêter les curieux, à protéger l'inconnu.

— Il faut nous suivre, monsieur, dit celui qui avait déjà parlé.

— Où cela ? demanda le pauvre père sans comprendre.

— Au commissariat, pour faire votre déclaration, donner le signalement du petit... On vous le ramènera. Il n'est pas allé loin.

— Hélas ! murmura l'infortuné.

Un des curieux les plus rapprochés haussa les épaules.

— Est-ce que les enfants se perdent ?

— Non, mais quelquefois on les vole ! murmura une vieille dame.

Un frisson avait couru par tout le corps de l'inconnu. Les agents commençaient à s'impatienter.

Ils saisirent l'homme par le bras.

— Allons, venez-vous, monsieur ? Ce n'est pas ici que vous retrouverez votre enfant.

— Je ne le reverrai plus, sanglota l'inconnu.

Au bureau, le commissaire se montra plus incrédule encore que ses agents.

Il sourit presque quand on lui parla d'un rapt d'enfant, en plein jour, aux Tuileries.

L'enfant devait être déjà dans un poste ou chez quelque personne charitable qui l'avait recueilli... Avec une note dans les journaux... Le magistrat ordonna néanmoins de lui amener le plaignant.

À la vue du père, qu'il reconnut aussitôt pour un homme très bien, il prit un visage poli, presque compatissant.

— C'est vous, monsieur, demanda-t-il, qui avez perdu un enfant ?

— Oui, monsieur, répondit-il d'une voix sourde, à peine perceptible.

— Racontez-moi de quelle façon ce malheur vous est arrivé.

Le pauvre père fit le récit que l'on connaît, d'une voix chevrotante, trempée de pleurs.

Le commissaire l'interrompit au milieu, quand il se crut suffisamment renseigné.

— Vous n'habitez pas Paris ? interrogea-t-il.

— Non, monsieur, mais j'y ai vécu longtemps...

— Combien y a-t-il de temps que vous y êtes revenu ?

— Une quinzaine de jours environ.

— Vous êtes étranger ?

— J'habite la Bretagne.

— Et cet enfant était-il venu à Paris déjà ?

— Pas encore. Du vivant de sa mère...

— Vous avez perdu votre femme ?

— C'est d'elle que suis en deuil, répondit l'inconnu d'un ton triste. Puis il ajouta :

— Du temps de sa mère, nous ne voyagions pas... Elle était trop souffrante pour nous accompagner, et nous n'aurions pas voulu la laisser seule. C'est pour distraire un peu l'enfant que je l'avais amené à Paris...

— Il connaissait les Tuileries déjà ?

— Je l'y amenais tous les jours quand le temps le permettait.

— Croyez-vous que le petit ait pu vous être volé ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Vous connaissez-vous des ennemis ?... Quelqu'un avait-il intérêt à faire disparaître l'enfant ?

L'homme sembla chercher dans son souvenir, ses yeux se dilatèrent comme sous le coup d'une grande terreur... Un cri s'échappa de sa gorge.

Puis il fit un geste comme pour chasser une pensée qui l'obsédait :

— Non, non, ce n'est pas possible, bégaya-t-il.

Le commissaire l'observait avec attention.

— Il ne faut rien me cacher, monsieur, dans votre propre intérêt.

— Je ne vous cache rien, monsieur.

— Vous sembliez pourtant prêt à dire quelque chose.

— Oui, une pensée folle m'était venue... Mais j'ai réfléchi... C'est impossible... La personne n'est pas en France... Et puis quel intérêt ?

— Vous pouvez toujours me confier vos soupçons, à titre de simple renseignement.

L'homme passa la main sur son front moite de sueur.

— Non... non. C'est impossible, répéta-t-il.

— Comme vous voudrez, dit le magistrat d'un air pincé. Pour vous, votre fils s'est égaré tout simplement ?

— Oui, monsieur.

— L'affaire est toute simple dès lors. Vous allez me donner le signalement exact de l'enfant perdu. Je ferai passer ce signalement à mes autres collègues. Je prierai les journaux d'insérer une note que je vais rédiger et envoyer à la Préfecture, et si au bout de quelques jours l'enfant ne se retrouve pas, c'est qu'il n'aura pas été perdu, mais pris.

L'inconnu sentit son sang se glacer dans ses veines. Il donna au magistrat toutes les indications qu'il put fournir, puis il demanda la permission de se retirer,

après avoir vivement recommandé de le faire prévenir dès qu'on saurait des nouvelles.

— Il me faut pour cela, dit le commissaire, connaître votre nom et votre adresse, et vous avez oublié de me les donner.

— C'est juste.

L'homme tira une carte de sa poche.

— Comte de Kermor, lut le magistrat, château de Kermor. Vous retournerez en province ?

— Pas avant d'avoir retrouvé mon fils... si on le retrouve, ajouta le pauvre père avec un sanglot.

— On le retrouvera, monsieur, ne désespérez pas. Mais il faut me donner votre adresse à Paris.

L'homme fit un geste éperdu.

— C'est vrai, excusez-moi. Je ne n'ai plus la tête à moi. *Hôtel des Ambassadeurs*, rue Jean-Jacques-Rousseau.

Le commissaire avait écrit l'adresse sur la carte.

— Maintenant, monsieur le comte, lui dit-il, je ne vous retiens plus. Si j'avais besoin de quelques détails complémentaires...

— Je suis à votre disposition. Du reste, je viendrai vous déranger souvent pour avoir des nouvelles. Songez que je ne vais pas vivre... monsieur... dans cette pièce qu'il emplissait de sa gaieté et de ses éclats de rire.

À ce souvenir, les larmes si longtemps refoulées gagnèrent le malheureux père, et il éclata en sanglots.

— Mon bureau vous sera toujours ouvert, fit le magistrat, ému cette fois, et vous ne trouverez tout à vos ordres. Si j'étais absent, mon secrétaire vous renseignerait... Croyez que nous allons faire tout ce qu'il nous sera possible... Adieu, monsieur...

Le comte serra la main du magistrat.

— Adieu, monsieur, balbutia-t-il, et merci.

Il s'éloigna rapidement

IV

Cinq jours se sont écoulés, — cinq siècles pour le malheureux comte de Kermor, — cinq jours affreux, — cinq jours sans sommeil et sans appétit, la tête brisée, battue comme si elle avait été frappée à coups de maillet, le cœur gros à crever.

— On n'avait eu aucune nouvelle de l'enfant.

Vainement le malheureux a couru Paris dans tous les sens pendant ces heures mortelles, est retourné vingt fois aux Tuileries, s'est présenté autant de fois peut-être chez le commissaire qui a reçu sa plainte, — à la Préfecture, partout. Vainement les journaux ont donné le signalement du pauvre petit, inséré des notes éplorées, promis des récompenses splendides... Tout a été sans résultat. Aucun indice. Rien qui puisse mettre sur la voie.

Partout on répond maintenant... Votre enfant ne s'est pas égaré.. il a été volé.

Par qui ? Dans quel but ?

La pensée terrible qui l'a fait frémir chez le commissaire, quand elle était venue soudain frapper à son cerveau, est revenue plus persistante, plus probable maintenant.

Si c'était cela ! Si c'était lui !... Pour se venger...

Nous le retrouvons dans l'après-midi du cinquième jour dans la chambre de son hôtel. Il vient de rentrer. Il s'est laissé tomber sur son fauteuil, abattu, sans forces, les jambes brisées, la tête vidée par les larmes.

Il vient de tenter un nouvel effort. Il a parcouru le jardin, s'est rendu au commissariat... Rien... rien nulle part.

Maintenant il est seul, livré à lui même, à son désespoir, à ses pensées qui le rongent.

Il est là depuis une heure environ, quand tout à coup il se redresse effaré et ramène vivement ses mains sur les bras de son fauteuil comme pour se lever.

Il prête l'oreille, très inquiet.

Il lui a semblé qu'on venait d'ouvrir la porte de l'antichambre.

— Il entend un pas maintenant.

On a mis la main sur la clef restée dehors. Cette clef tourne lentement dans la serrure, comme si celui qui la manie avait peur de faire du bruit.

Il rassemble toutes ses forces et le lève vivement.

Avant qu'il ait pu faire un pas, la porte s'ouvre.

Un homme paraît, entre vivement et referme la porte sur lui à double tour, puis il retire la clef, qu'il met dans sa poche.

Le comte, médusé par cette apparition, n'a pu faire un mouvement, ni pousser un cri.

Il contemple l'arrivant avec une sorte de terreur éperdue.

Fait étrange ! Le nouveau venu est le portrait frappant du comte : mêmes traits, même coupe de barbe et de cheveux. Les vêtements mêmes se ressemblent.

Seulement le comte a les yeux doux, presque timides, tandis que le regard de son Sosie, audacieux et cruel, a des reflets fauves comme un charbon d'enfer.

Le comte recule instinctivement à la vue de l'homme comme à la vue d'un reptile.

Son visage exprime le plus grand effroi.

— Toi ! toi ! s'écrie-t-il.

— Oui, moi, répond l'autre sans tressaillir.

Puis il ajoute avec un ricanement :

— C'est tout l'accueil que tu me fais ? C'est peu pour un frère.

— Misérable ! murmure le comte.

Puis, il reprend avec l'accent de la fureur et de la haine :

— Je comprends tout, maintenant ! C'est toi, toi qui m'as volé mon enfant.

L'homme se croisa les bras sur la poitrine... d'un air tranquille.

— Oui, c'est moi, après ?

Le comte lui bondit à la gorge.

— Tu vas me le rendre !

— Je suis venu pour cela.

Le comte étouffa un cri de joie.

— Mais avec certaines conditions, reprit le premier.

— Je souscris à tout, pourvu que je revoie mon fils.

— Ecoute-moi donc ! fit le frère. Et ne me regarde pas comme si tu voulais me dévorer.

De la main il indiqua un siège au comte, puis il s'assit à son tour.

C'était lui qui semblait faire les honneurs de l'appartement de son frère.

Il reprit après une pause :

— Nous sommes frères tous les deux... frères jumeaux...

Je me nomme Jean de Kermor et toi Julien de Kermor...

Je suis ton aîné d'un jour... Et cependant tu es riche, et je suis pauvre... C'est à toi qu'est allé tout l'héritage.

— Parce que tu as fait mourir mon père de chagrin, dit vivement Julien, et que tu as mangé ta part.

— Parce que tu gardais la maison et que tu l'as circonvenu.

Le comte eut un sursaut d'indignation.

— Moi ? fit-il.

— Oui, toi.

— Mensonge ! Je ne tiens pas tant aux richesses.

— J'y tiens, moi... Je ne tiens même qu'à cela.

— Ainsi, c'est pour m'arracher une partie de ma fortune que tu m'as pris mon fils ?

Un éclair fauve s'alluma dans les yeux de Jean de Kermor.

— Une partie ! s'écria-t-il en ricanant. Ce n'aurait pas été la peine de me déranger.

Julien se leva.

— Que veux-tu dire ?

— Tout ! je veux tout ! cria Jean, qui se leva à son tour.

Les deux frères étaient debout, front à front, ayant la même taille.

— Cette fortune appartient à mon fils, déclara Julien qui s'efforçait de garder son calme.

— Mais ton fils m'appartient jusqu'à nouvel ordre, riposta Jean.

— Je te le ferai rendre, maintenant que je sais qui l'a volé, où il est.

Jean ricana.

— Où est-il ?

— Nous le trouverons bien... Nous ne sommes pas ici en Amérique, d'où tu viens... Il y a la justice, et pour commencer...

Le comte tendit la main vers le cordon de sonnette.

Jean lui retint le bras.

— Tu vas sonner et me faire mettre dehors ?...

— Je vais sonner et te faire arrêter comme un bandit, comme un voleur d'enfants que tu es, cria Julien que la fureur transportait.

— C'est le glas de ton enfant que tu sonnerais, répliqua tranquillement le gremlin.

Puis il reprit :

— Moi seul connais la retraite de ton fils... Moi seul peux te le rendre... S'il m'arrivait malheur, si j'étais arrêté, une heure après mon arrestation ton fils serait mort.

— Infâme ! hurla Julien.

— Il faut prendre ses précautions avec toi. Tu vois que j'ai bien fait de me garer.

— En somme que veux-tu ? reprit le comte.

— Je te l'ai dit, ta fortune.

— Toute ?

— Toute.

— Je ne puis pas laisser mon fils dans la misère.

— Il travaillera... ça lui fera du bien... La noblesse ne travaille pas assez aujourd'hui.

— Et moi ?

— Tu travailleras aussi.

— Ce n'est pas pour moi que je m'inquiète. Et si je refusais néanmoins ?...

Une flamme sombre s'alluma dans les yeux de Jean de Kermor.

— Si tu refusais, dit-il en écrasant son frère du poids de sa force, si tu refusais !... sache que je suis décidé à tout. Je n'ai plus rien et il me faut de l'argent, beaucoup d'argent.

Ses yeux devinrent plus sauvages... Ses poings se crispèrent.

— Si tu refusais, enfin, reprit-il d'un ton plus menaçant, je tuerais ton fils... et je te tuerais !

En même temps il avait saisi les mains de Julien et les serrait à les brôyer...

Le comte jeta un cri de détresse qui perça les murs de la chambre.

V

Jean de Kermor s'était précipité sur son frère, l'avait saisi à la gorge.

— Ah ! tu deviens bruyant, clama-t-il, tu veux me perdre... prends garde !

— Au secours ! à l'aide ! essaya de crier le comte, dont la voix devenait rauque, étranglée, sous la pression des doigts de son frère.

Ses traits s'altéraient. Ses bras battaient les murs dans des mouvements désordonnés, pour faire du bruit.

Jean de Kermor était devenu terrible. Ses yeux brûlaient de fureur. La peur d'être dérangé, d'être pris, l'avait rendu comme enragé. Ses doigts crispés s'enfonçaient dans le cou de son frère, qui mollissait, n'ayant déjà plus de résistance.

Julien, affolé, voulut tenter un dernier effort pour sauver son fils.

Il se raidit, se débattit, saisit dans ses dents le pouce de Jean et le coupa presque.

— Traître ! vociféra le bandit, fou de douleur.

Puis, dans l'emportement de sa colère, il serra plus fort, d'un seul coup.

Julien de Kermor fit entendre une sorte de râle sourd et s'affaissa soudain, comme s'il avait été cassé en deux... Ses pieds ne le portaient plus.

Jean lâcha le cou et son frère tomba.

Alors le meurtrier sentit ses cheveux se hérissier sur son front, avec des pontes de sueur froide à la racine....

Mort ! Il était mort !

Une sorte de torpeur le prit.

Il ne voulait pas le tuer malgré ses menaces, mais seulement l'intimider, l'effrayer.... Mais l'insensé l'avait étourdi avec ses cris, ses appels.... Il s'était cru perdu et il s'était défendu.... Il avait été affolé.... Il avait vu rouge....

Le bandit secouait ses mains engourdies, comme si des lambeaux de chair y étaient restés attachés.

Qu'allait-il faire du corps maintenant ? Si on venait !

Il était livide ; il tremblait de tous ses membres et roulait autour de lui des yeux égarés.

La pièce où il se trouvait était une chambre d'hôtel banale, avec une commode à dessus de marbre noir veiné de vert ; un lit dans une alcôve fermée par des rideaux de laine communs, un tapis usé sur la parquet.

Il y avait deux portes, la porte par laquelle il était entré, puis une seconde porte au fond. Sur quoi s'ouvrait cette seconde porte ?

Jean tourna le bouton avec précaution et aperçut un cabinet de toilette, éclairé d'une lueur blafarde par une fenêtre à carreaux dépolis.

Dans cette toilette, il y avait un portemanteau où pendaient accrochés les vêtements de Julien de Kermor, côte à côte avec ceux de l'enfant volé.

Jean tressaillit.

Puis, il revint dans la chambre.

Il paraissait toujours aussi embarrassé, aussi indécis.

Qu'allait-il faire ?

Tout à coup, il poussa une sorte de cri de triomphe.

Il avait trouvé... il était sauvé.

Alors, précipitamment, il poussa le corps de son frère dans le cabinet, ferma soigneusement la porte, rétablit l'ordre dans la chambre, enleva toute trace de lutte et de crime, ouvrit les couvertures du lit et commença à se déshabiller.

Son meurtre allait lui servir.

Il aurait enfin ce qu'il désirait, toute la fortune de son frère...

Il s'était dévêtu vivement... Il n'avait plus que sa chemise et son pantalon, quand il lui sembla qu'une plainte, qu'un râle partait du cabinet.

Est-ce que Julien ne serait pas mort ?

Si son frère revenait à la vie, cela allait déranger tous ses plans.

Il ouvrit la porte...

Julien était à demi soulevé sur son séant, les yeux écarquillés par l'épouvante.

Malgré son sang-froid, Jean se jeta en arrière.

— Pitié ! balbutia le malheureux... que je voie mon fils !

Jean de Kermor ne répondit pas.

Il tira de son sein une petite fiole.

— Tiens ! bois, dit-il, cela te remettra.

Julien détourna la tête avec une expression de terreur. Le bandit ricana.

— As-tu peur que je ne t'empoisonne ?

— Il approcha le flacon de la bouche de son frère.

Celui-ci serra les lèvres.

Alors, avec un emportement brutal, Jean les ouvrit et versa dans la bouche plusieurs gouttes de la liqueur contenue dans la fiole.

Julien eut une sorte de crispation de tout le corps, puis sa tête retomba lourdement.

— Maintenant, murmura Jean, tu ne me gêneras plus.

Il ferma le cabinet et rentra dans la chambre ; il ouvrit la porte d'entrée, enleva son pantalon, ses bottines, dissimula le tout sous le lit, puis il se coucha, en ayant soin de bien enfoncer sa tête dans l'oreiller.

Quand il fut couché, Jean tira le cordon de sonnette pendant à son chevet.

Un sourire plissa ses lèvres.

— Allons, murmura-t-il, nous allons savoir tout de suite si ma comédie a chance de réussir.

Pendant que l'assassin faisait tous ces préparatifs, Julien de Kermor, qui avait bien compris que son frère venait de l'empoisonner, avait feint de tomber foudroyé, mais il n'était pas mort.

S'il n'avait plus la force de crier et de se mouvoir, il avait conservé tout son bon sens.

Il ne voulait pas mourir sans être vengé, sans venger son fils.

Dès que la porte du cabinet se fut refermée, il se traîna jusqu'à la garde-robe, attira à lui un paletot dans lequel il savait trouver un portefeuille, prit dans ce portefeuille un carré de papier et un crayon, et d'une main déjà engourdie par le froid de la mort, il traça ces mots :

“ Je meurs empoisonné par mon frère, Jean de Kermor, qui m'a volé mon enfant dans le jardin des Tuileries et qui va sans doute le faire mourir comme moi pour s'emparer de notre fortune. Je laisse à la justice le soin de nous venger. ”

Julien de Kermor signa cette déclaration, puis il tira de son sein un médaillon en or qu'il portait toujours au cou.

Il ouvrit ce médaillon, qui contenait un portrait de femme et des cheveux d'enfant, l'embrassa à plusieurs reprises avec une expression d'amour indicible, plaça le papier dedans et le referma.

Il enfouit de nouveau le bijou dans sa poitrine, ramena dessus sa chemise et sa redingote, puis il se laissa aller.

Il avait épuisé dans ces derniers efforts tout ce qui lui restait de volonté et d'énergie.

Le malheureux n'en pouvait plus ; il sentait son sang se glacer dans ses veines. C'était le poison qui produisait son effet.

Sa respiration s'embarassait de plus en plus.

Un tremblement général agitait ses membres ; puis il fut secoué par des spasmes horribles, et il expira juste au moment où la porte de la chambre s'ouvrait, laissant passer le garçon de l'hôtel, qui se rendait à l'appel de Jean de Kermor.

VI

Jean de Kermor avait laissé les rideaux du lit ouverts, de sorte que les regards du garçon se portèrent aussitôt sur lui.

Le scélérat était fort pâle, mais calme.

Le garçon s'approcha avec sympathie.

— Est-ce que monsieur le comte serait indisposé ?

Jean de Kermor eut un tressaillement imperceptible. Il ne s'était pas trompé. Le domestique l'avait pris pour son frère tout de suite et n'avait pas eu le moindre doute.

Oui, mon ami, répondit-il, je ne me sens pas bien.

— Monsieur le comte se fatigue trop depuis quelques jours... monsieur le comte se fait trop de chagrin...

Le faux Julien de Kermor poussa un soupir.

— Monsieur le comte n'a pas reçu de nouvelles ?

— Aucune.

— Mais monsieur le comte avait sonné ?... monsieur le comte avait besoin de quelque chose ?... monsieur le comte veut-il que j'aille chercher un médecin ?...

— Non, c'est inutile pour le moment. Ce qu'il me faut tout desuite, c'est un notaire.

Le garçon regarda le prétendu malade.

— Un notaire ? balbutia-t-il.

— Oui, mon ami... Allez chez le plus voisin d'ici...

— Est-ce que monsieur le comte se trouverait en danger ? s'écria le domestique.

— Non... Ce ne sera peut-être rien... mais je désire néanmoins mettre ordre à mes affaires... On ne sait pas ce qui peut arriver... Il y a un notaire près d'ici...

L'étude est tout à côté.

— Allez le prévenir et me l'amener tout de suite.

— Bien, monsieur le comte.

Le domestique sortit vivement.

Dès qu'il eut renfermé la porte, Jean de Kermor sauta à bas de son lit et entre-bailla le cabinet.

Le corps de son frère était étendu au travers...

Il lui toucha le front... Il était froid déjà...

Un mauvais sourire se dessina sur sa face.

— Bon, murmura-t-il, ce n'est pas toi qui viendras maintenant me contredire.

Le gremlin allait refermer la porte quand ses yeux tombèrent sur le portefeuille dont Julien s'était servi et qu'il n'avait pas eu la force de remettre dans le pardessus.

Il le ramassa et repassa dans la chambre.

— Imbécile ! se dit-il, j'allais oublier le principal !

Il se mit à examiner le contenu du portefeuille.

Il tira d'abord des pochettes une liasse de billets de banque.

— C'est toujours autant de pris ! fit-il avec un sourire de satisfaction.

Il plia les précieux papiers et alla les enfouir dans sa poche de paletot...

Il continua ses investigations.

Il y avait quelques lettres qu'il jeta, puis ses yeux tombèrent sur des feuilles de papier timbré.

Il les déplaça précipitamment.

— L'acte de naissance de Julien ! s'écria-t-il avec joie en s'emparant du premier pli. Bonne affaire !

Il poursuivit :

— Son contrat de mariage... L'acte de naissance de son fils.

Il battit un entrechat joyeux.

— Tout y est ! Ce que c'est que d'avoir de l'ordre ! Pourquoi diable mon frère portait-il cela sur lui ? Des placements à faire peut-être... C'était un homme rangé, économe.

Il jeta les yeux autour de lui.

— Si c'était un hôtel digne de sa fortune ! Il était un peu serré, comme notre père. C'est pour cela qu'on le préférerait à moi. Le voilà bien avancé maintenant !

Il lança un regard louche vers le cabinet.

Il revint ensuite près du lit, déposa le portefeuille sur la table de nuit, avec les papiers étendus, puis il attendit achevant de combiner lentement tous les détails du plan qu'il avait imaginé.

Au bout d'un quart d'heure environ, on frappa dehors.

— Entrez ! répondit Jean de Kermor d'une voix faible.

Le garçon ouvrit la porte.

Le faux malade releva péniblement la tête.

— Le notaire ? demanda-t-il.

— Il me suit monsieur le comte... Monsieur le comte se sent-il un peu mieux ?

— Je suis de plus en plus faible.

— Monsieur le comte désire-t-il quelque chose ? Faut-il préparer ?

— Non, non... pas maintenant, quand j'en aurai terminé avec le notaire.

Le garçon prêta l'oreille.

— Le voici, monsieur le comte.

On entendait en effet des pas dans l'escalier...

Le domestique se précipita au devant de l'officier ministériel,

Un instant après, la porte s'ouvrait de nouveau, et un homme grave, vêtu d'une redingote, une volumineuse serviette de cuir noir sous le bras, faisait son apparition, suivi d'un jeune homme élégamment mis.

C'était le notaire et son clerc.

Les deux personnages introduits par le garçon se dirigèrent vers le lit de Jean de Kermor.

Celui-ci affectait de paraître fort souffrant.

Ses yeux étaient à demi clos, sa face livide.

Le notaire eut un mouvement de commiseration, malgré l'habitude qu'il avait de pareils spectacles.

Le clerc avait pris la serviette et la fouillait.

— C'est à monsieur le comte de Kermor que j'ai l'honneur de parler ? commença l'officier ministériel, qui posa son chapeau sur la commode.

— A lui-même, monsieur, répondit d'une voix mourante le faux malade.

Le notaire affecta de rire...

— Monsieur le comte a besoin de mon ministère ?... ce n'est pas pour un testament, je suppose ?

— Au contraire, monsieur, répondit sèchement Jean de Kermor.

L'homme de loi balbutia...

— Je ne veux pas croire que monsieur le comte soit sérieusement atteint... une indisposition sans conséquence, sans doute ?

— Je ne sais pas quels en seront les suites, répliqua le faux Julien de Kermor... mais je désire néanmoins mettre ordre à mes affaires.

— Je suis à votre disposition, monsieur.

Le notaire fit signe à son clerc, qui prépara une feuille de papier timbré.

— Monsieur le comte écrira-t-il lui-même ? demanda-t-il.

— Est-ce absolument nécessaire ? répondit le faux moribond... Je me sens si faible...

— Non, monsieur, fit l'homme de loi, mais dans ce cas, il nous faut quatre témoins.

— Quatre témoins ? dit Jean...

— Oui, monsieur ; mais que ceci ne vous inquiète pas. Le garçon va nous les procurer.

Il s'adressa au domestique :

— Veuillez prier trois de vos voisins de nous rendre ce service.

— Tout de suite, monsieur.

L'officieux disparut.

Le notaire, aidé de son clerc, approcha la table du lit, prépara du papier, de l'encre, puis il se tourna vers Jean :

— Monsieur le comte réside habituellement à Paris ?

— Non, monsieur... j'habite le château de Kermor en Bretagne.

— Il nous faudra des pièces établissant l'identité de monsieur le comte.

Le faux moribond indiqua du regard les papiers étalés sur la table de nuit.

— Je les ai préparés à tout hasard, dit-il.

L'homme de loi les examina.

— L'acte de naissance de monsieur le comte, son contrat de mariage... monsieur le comte est veuf ?

— Oui, monsieur.

— Monsieur le comte a-t-il des enfants ?

— J'avais un fils.

Ici des larmes hypocrites mouillèrent les yeux de Jean de Kermor.

— Serait-il mort ? fit le notaire avec compassion.

— Non, monsieur... Il s'est égaré ou on me l'a pris.

L'homme de loi fit un mouvement...

— Ainsi c'est à vous que ce malheur est arrivé ? J'ai lu cela dans les journaux.

— C'est à moi, balbutia le faux moribond qui paraissait ne pouvoir pas parler, tant la douleur le suffoquait.

Il y eut quelques minutes de silence.

Le notaire n'osait plus interroger le malheureux père.

— Pardonnez-moi, dit-il, d'avoir ravivé votre chagrin... Mais j'étais loin de supposer...

L'homme était mal à l'aise...

Heureusement un bruit de pas vint l'arracher à sa situation embarrassante.

— Voici les témoins, dit-il...

— Les papiers que vous avez vus seront-ils suffisants ? demanda le faux Julien de Kermor.

— C'est tout ce qu'il faut, monsieur.

A ce moment, la porte s'ouvrit et le garçon rentra avec précaution, suivi de trois personnes qui paraissaient tout émus...

Le prétendu malade se souleva un peu sur son oreiller.

— Ecrivez, dit-il au notaire, je vais vous dicter.

Le clerc trempa sa plume dans l'encre et attendit.

VII

Jean de Kermor sembla réfléchir un moment, puis il dit au notaire d'un air dégagé.

— C'est la première fois, monsieur, que je songe à faire mon testament, et je ne possède pas bien les formules habituelles.

— Je vous aiderai, monsieur le comte. Dites-moi seulement quelles sont vos intentions, mon clerc rédigera la pièce.

— Je voudrais tout laisser à mon fils, si on le retrouve.

— C'est trop juste, et il ne serait pas besoin pour cela de faire de testament. Il hérite régulièrement.

— Mais il est possible, reprit le comte, que toutes les recherches soient inutiles...

Et la voix du malade devint mouillée.

— Ayez meilleur espoir, monsieur le comte, dit le notaire.

— Oh ! je ne désespère pas tout à fait, mais s'il n'est pas égaré, si on me l'a pris... Dans tous les cas, il faut que j'avise... je ne puis pas laisser ma fortune sans titulaire, si, comme je le crains, Dieu vient à m'appeler à lui...

— Vous pouvez nommer un tuteur, fit l'homme de loi.

— C'est justement ce que je désirais faire... Si mon fils est retrouvé vivant, ce tuteur lui rendrait son héritage.

— Vous n'avez qu'à m'indiquer le nom de cette personne. Je vous conseillerai de prendre de préférence un parent, si vous en possédez encore.

— J'ai un frère.

— Un frère ? C'est parfait.

— Malheureusement il n'habite pas la France. Il est fixé en Amérique, à New-York, depuis plusieurs années, à la suite d'une discussion qu'il a eue avec mon père, mais moi je n'avais pas cessé de l'aimer... fit Jean de Kermor avec une hypocrisie fort bien jouée.

— Ainsi, vous étiez resté en relations avec lui ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez son adresse à New-York ?

— Je l'ai.

— Veuillez me l'indiquer.

— Comte Jean de Kermor. 108, Septième Avenue.

Le clerc écrivait.

— Ainsi, vous voulez nommer ce frère tuteur de votre fils ?

— Oui, monsieur... Et dans le cas où on ne retrouverait pas l'enfant...

Le notaire regarda son clerc comme pour l'inviter à écrire.

— Dans le cas où on ne retrouverait pas l'enfant ? répéta-t-il.

— Mon intention, reprit le faux Julien de Kermor, serait de lui laisser tout ce que je possède.

— Bien, monsieur le comte.

Quelques minutes de silence se firent, pendant lesquelles on n'entendit que le grincement de la plume sur le papier vergé...

Une satisfaction sournoise se lisait dans l'œil mi-clos de Jean de Kermor.

Les témoins, immobiles, retenaient leur souffle.

L'homme de loi se pencha sur l'épaule de son acolyte pour voir où il en était.

Puis, il se retourna vers le faux moribond.

— Et si l'enfant est retrouvé vivant, comme je l'espère encore ? demanda-t-il.

— Si l'enfant est retrouvé vivant ? répéta Jean de Kermor. C'est lui qui héritera naturellement, à charge par lui de faire à son oncle...

Le notaire fit signe au clerc.

— A charge par lui de faire à son oncle... dicta-t-il.

— Une rente...

Jean de Kermor parut réfléchir.

— Une rente de dix mille francs, ajouta-t-il.

— C'est tout ? demanda-t-il.

— C'est tout, monsieur.

— Le clerc va rédiger l'acte et vous le donner à signer.

Le faux malade poussa un soupir et s'enfonça dans le lit.

Il semblait à bout de forces, mais en réalité il voulait cacher à l'officier ministériel et à ses témoins l'air de contentement répandu sur sa face.

Son atroce comédie avait marché à souhait.

Persone n'avait eu la moindre défiance.

Il la tenait donc enfin, cette fortune qu'il convoitait tant !

Il allait être nommé régulièrement, légalement, exécuteur testamentaire, puis l'héritier de son frère, car le fils ne se retrouverait pas... Il prendrait ses mesures pour cela.

Il n'y avait plus qu'une formalité à remplir, celle qui l'inquiétait le moins, la signature.

Il imitait celle de son frère de façon à tromper Julien lui-même.

Pendant que le notaire, aidé de son clerc, rédigeait le testament, il restait les yeux fixés au plafond, comme perdu dans ses pensées.

Le notaire se leva.

— Je vais faire à monsieur le comte, dit-il, la lecture de la pièce.

Jean de Kermor fit signe de la tête qu'il écoutait.

Le notaire poursuivit ensuite la lecture de la pièce qui n'apprendrait rien de nouveau au lecteur, puis il la présenta à la signature du faux Julien de Kermor.

Ce dernier se souleva péniblement, mais il apposa cependant d'une main assez ferme la signature parfaitement imitée de son frère sur le papier officiel.

Le notaire et les témoins signèrent après lui, puis l'homme de loi se disposa à prendre congé.

Jean de Kermor avait fait signe de lui approcher son portefeuille.

Il en tira un billet de banque et le tendit au notaire.

— Je vais vous renvoyer la monnaie, dit celui-ci.

— Non, non, gardez...

L'homme de loi s'inclina jusqu'à terre.

Il avait remis les papiers dans sa serviette et allait s'éloigner quand il s'aperçut que son doigt était taché d'encre.

— Vous n'avez pas un peu d'eau ? demanda-t-il au garçon.

— Pardon, monsieur.

Le domestique se dirigea vers le cabinet de toilette...

Jean de Kermor, qui avait entendu la demande du notaire et vu le mouvement du garçon, se dressa d'un

bond sur le lit, les yeux blancs d'épouvante, les cheveux hérissés.

Un cri rauque, involontaire, s'échappa de ses lèvres.

VIII

Au cri poussé par Jean de Kermor, le garçon s'était retourné vivement.

Le notaire, croyant à une crise, avait soulevé son chapeau et s'était éloigné précipitamment suivi de son clerc.

Le domestique avait pris le comte sous le cou pour le soutenir.

Ce dernier, voyant tout danger écarté, était devenu plus calme.

— Si monsieur le comte veut que j'aille chercher un médecin.

— Oui, allez, mon ami.

Le garçon n'insista pas.

Il s'éloigna.

Dès qu'il se fut assuré qu'ils avaient quitté le couloir, Jean de Kermor sauta à bas de son lit.

— Eh bien ! murmura-t-il avec un air de satisfaction joyeuse, ce n'est pas plus difficile que cela. Me voilà héritier de mon frère ; mais c'est égal, il ne faudrait pas plusieurs secousses comme celle que je viens de subir pour avoir des cheveux blancs. C'est ma terreur même qui m'a sauvé... si je n'avais pas crié involontairement...

Tout en monologuant, il se rhabillait.

La nuit venait maintenant.

L'hôtel était silencieux et semblait désert.

— Tout marche comme sur des roulettes... murmura Jean de Kermor.

Quand il fut habillé, qu'il se fut assuré qu'il avait encore la liasse de billets de banque volés à son malheureux frère, il se dirigea vers le cabinet, dont il ouvrit la porte...

Malgré sa fermeté, son sang-froid, il fit un pas un arrière.

La petite pièce était éclairée d'un reste de jour blafard comme un jour de tombe... et cette ciarté sépulcrale tombait sur le visage de son frère, livide et déjà marbré de taches noires, produites par le poison...

Jean de Kermor fit un geste comme pour protester contre son mouvement de faiblesse.

— Allons, s'écria-t-il, est-ce que je deviendrais un enfant ?

Il prit le cadavre sous les bras et le souleva, mais le corps, raidi déjà, rotomba et frappa le parquet avec un bruit sourd.

Jean de Kermor eut un mouvement de colère...

— Il n'y a pourtant pas de temps à perdre, murmura-t-il.

Il embrassa le corps de ses bras, pour mieux le saisir. Sa bouche touchait presque celle de son frère, mais il ne sourcilla pas.

Il souleva le cadavre comme une plume et le porta sur le lit.

Là, il lui enleva ses vêtements aussi vite qu'il put, le coucha à la place qu'il avait occupée lui-même, ramena les couvertures sur lui jusqu'au menton...

Il referma la porte du cabinet, mit les vêtements de son frère au pied du lit, à la place des siens, puis quand il vit que la chambre avait absolument le même aspect que lorsque le garçon l'avait quitté, il ouvrit avec précaution la porte du couloir...

Le couloir était désert et le plus grand silence régnait dans l'hôtel.

On n'avait pas encore commencé à allumer.

Jean de Kermor jeta un dernier regard sur le lit où reposait son frère, puis il ferma la porte et s'élança dans le corridor, qu'il franchit en marchant sur la pointe des pieds. Il descendit l'escalier avec les mêmes précautions,

et en passant devant le bureau, il sortit son mouchoir comme pour se moucher et s'en couvrit la figure...

Personne n'avait fait attention à lui.

Il traversa rapidement la cour et se trouva dans la rue. Là, il respira...

Il chercha des yeux un fiacre vide, en aperçut un, lui fit signe et monta dedans...

— Passage des Thermopyles, No 7, cria-t-il au cocher. L'automédon fouetta sa bête, et le fiacre disparut.

Nous allons laisser rouler Jean de Kermor vers l'endroit où il se dirige et rentrer dans l'hôtel.

Un quart d'heure à peine après le départ du bandit, le garçon de l'hôtel revenait, accompagné d'un médecin.

Il ouvrit la porte avec précaution.

La pièce était dans une obscurité complète.

— C'est moi, monsieur le comte, dit le domestique, avec M. le médecin.

Personne ne répondit.

— Il dort sans doute, fit l'employé.

— Il faut de la lumière, murmura l'homme de l'art.

Le garçon alla à la cheminée, enflamma une allumette, mais avant qu'il eût pu allumer une bougie, la lumière lui tomba des mains et il recula vers le docteur en poussant un cri d'effroi.

— Qu'y a-t-il ? demanda celui-ci.

— Ah ! monsieur !

— Quoi, parle donc !

— M. le comte est mort !

— Mort !

— J'ai vu sa figure... elle est toute noire...

— Toute noire ? fit le médecin... presse-toi d'allumer.

— Ah ! monsieur... je n'ai plus la tête à moi. Dire que tout à l'heure encore...

Le docteur fit un geste d'impatience.

— Donne-moi ta boîte !

Le garçon la lui remit.

Le médecin alluma.

Il prit la bougie et se dirigea vers le lit.

Il eut aussi un sursaut d'effroi involontaire...

— Il est mort, n'est-ce pas, monsieur ? s'écria le garçon qui restait à l'écart n'osant pas s'approcher.

— Et vous dites, fit le docteur sans répondre, qu'il y a un quart d'heure ?

— Une demi-heure peut-être, monsieur...

— Cet homme vivait, parlait ?

— Oui, monsieur, puisqu'il a dicté son testament devant moi, même que j'ai signé comme témoin.

— C'est singulier, murmura l'homme de l'art.

Il souleva les couvertures, écartala chemise.

Tout le corps était couvert, comme la figure, de boutons et de plaques noirâtres.

— Il est froid déjà.

Il sembla se consulter quelques secondes, puis il se tourna vers le garçon.

— Allez me chercher le propriétaire de l'hôtel, tout de suite.

— Oui, monsieur.

Le garçon s'élança comme une flèche dans le couloir.

Le docteur se dirigea vers la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

Puis ayant aperçu un flacon de phénol sur une tablette, il en aspergea la pièce.

Au bout de quelques minutes, le propriétaire de l'hôtel arriva tout effaré accompagné de ses garçons.

— Vite, s'écria le médecin, faites moi rouler cet homme dans le drap sur lequel il repose... Il ne faut pas songer à l'ensevelir... Puis, prévenez le médecin des morts... ou plutôt non... cela ferait perdre du temps... Il faut que la mise en bière ait lieu le plus tôt possible, ce soir même ; puis quand le corps sera enlevé, vous ferez désinfecter avec soin la chambre, le mobilier, la literie. Envoyez chercher tout de suite de l'acide phénique... Il faut en répandre partout...

- Bien, monsieur.
 - Et la mise en bière au plus tard dans une heure....
- C'est très important pour vous, pour tout le monde...
Le médecin prit son chapeau,
— Mais, monsieur, hasarda l'hôtelier, de quoi est donc mort cet homme ?
— De la petite vérole noire...

IX

Il était près de huit heures quand Jean de Kermor descendit de la voiture qui le conduisait devant le passage des Thermopyles, à peine éclairé par deux maigres becs de gaz qui avaient peine à percer le brouillard.

Il paya le cocher, fit une centaine de pas sur le pavé inégal et gluant, puis il pénétra dans une sombre allée aux murs humide, monta deux étages d'un escalier dont les marches crièrent sous ses pas et s'arrêta devant une porte autrefois grise, maintenant brunie par la fumée, la poussière et la boue noire du corridor.

Il fouilla à sa poche, mais il avait sans doute oublié sa clef, car il frappa trois petits coups de son doigt plié.

Un pas rapide se fit entendre à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit, et une femme parut, une bougie à la main.

Cette femme était haute, brune, avait des traits d'une grande beauté et des yeux superbes.

La nouvelle venue portait un costume complet de laine de coupe anglaise, qui commençait à montrer la corde.

Le ménage dont cette femme était la maîtresse devait traverser une crise.

A l'aspect de Jean de Kermor, très pâle, et dans les yeux duquel brillait un feu sombre, elle s'arrêta, déconvenue.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

Jean ne répondit pas.

Il ferma brusquement la porte derrière lui.

— Qu'as-tu ? fit la femme... Tu me fais peur.

— Donne-moi un verre de rhum, dit durement l'assassin.

Sa compagne, réellement épouvantée, cette fois, ouvrit un placard, en sortit une bouteille et un verre et déposa le tout devant Jean de Kermor.

Celui-ci se versa une rasade et l'avalala d'un trait toujours sans parler.

La femme le regardait, n'osant pas l'interroger...

Après quelques minutes de silence pesant, elle se hasarda enfin à dire :

— Tu n'a pas réussi ?

— A quoi ? demanda-t-il, comme sortant d'un rêve.

— Mais, fit la femme intimidée, je croyais que tu allais pour avoir de l'argent. Tu sais que nous n'avons plus rien.... Le propriétaire nous menace.... Il est venu tout à l'heure après ton départ.

Jean serra le poing,

— Le misérable !

— Dame ! il fait son métier... c'est son métier de demander de l'argent.

— Ce n'est pas son métier de venir précisément quand je ne suis pas là.

La femme jeta sur lui ses yeux intimidés.

— Tu es méfiant... dit-elle. Tu as quelques chose que tu ne veux pas me dire.... qui te contrarie.... Si tu n'as pas d'argent, nous attendrons encore.... Tu sais bien que je t'aime, que je t'aime pauvre, sans rien....

— Si, répondit Jean.

— Pourquoi doutes-tu de moi et me caches-tu quelque chose ?

— Je ne te cache rien.

— Ce n'est pas moi que ta physionomie trompera.

Le coquin haussa les épaules.

— Où est l'enfant ? demanda-t-il.

— Il est là.... il repose.

— Il me prend toujours pour son père ?

— Toujours.... Il a été très étonné de ne pas te voir avant de s'endormir... Il ne s'endormait jamais avant d'avoir embrassé son petit père.

— Tu le réveilleras tout à l'heure, fit Jean.

— Oui...

— Tu l'emmènes à son père?... Oh ! ce sera bien... Tu feras une bonne action... cela te portera bonheur.

Jean de Kermor se secoua comme s'il venait de recevoir une douche... Son visage devint plus farouche.

— De quoi te mêles-tu ? fit-il rudement.

— C'est que le pauvre petit...

— Assez !... ajouta-t-il brutalement.

La femme contemplant son mari avec épouvante...

Jean de Kermor s'était levé de nouveau.

Il currait le placard, cherchait ses vêtements, une couverture de voyage.

— Que fais-tu donc ? interrogea la femme.

— Tu le vois bien, je prépare des effets.

— Pourquoi faire ?

— Pour partir.

— Tu vas loin ?

— En Amérique.

La femme fit un bond de stupeur.

— En Amérique !... seul ?

— Seul... avec l'enfant.

— Avec l'enfant... et moi ?

— Toi, tu m'attendras...

— Jamais !... cria la femme, je pars avec toi.

— C'est impossible.

— Pourquoi donc ?

— Je ne puis pas te le dire, mais c'est impossible, entends-tu ?...

La femme sentit un sanglot monter à ses lèvres.

— Pourquoi ne m'emmènes-tu pas ?

— Parce que je puis pas t'emmener.

— Mais cet enfant ?

— Il est nécessaire, lui, que je l'emmène.

La femme s'étant mise devant la porte :

— Tu ne partiras pas sans moi... Je te suivrai.

— Je n'ai pas de temps à perdre, fit Jean les dents serrées. Ne cherche pas à me retenir par tes sottises... Il pourrait t'en cuire.

— Tu me tuerais peut être ?

— On ne sait pas ce qui peut arriver...

Il la repoussa brusquement et continua ses préparatifs.

Elle revint sur lui, menaçante.

— Prends garde ! tu ne sortiras pas d'ici sans que je sache pourquoi tu pars, où tu vas...

Il leva la tête...

— Tu tiens à le savoir ?

— Oui.

— Absolument ?

— Absolument.

— Et ce que je vais te dire ne t'effraiera pas... ne tuera pas ton amour ?

— Tu sais bien que je t'aime comme un dieu !...

Il se rapprocha d'elle, et dans l'oreille, à mi-voix.

— Apprends donc tout, dit-il ; je ne pars pas, je fuis.

— Tu fuis ?

— J'ai tué Julien.

— Ton frère !... Malheureux !...

X

La jeune femme s'était reculée avec un cri d'horreur et d'effroi.

— Tu vois bien, dit Jean en ricanant, que j'aurais mieux fait de ne rien te dire... Tu ne m'en aimeras pas mieux !

— Tu sais bien que je suis liée à toi par toutes les chaînes, et que je ne t'abandonnerai pas... même après le crime... Mais comment cela est-il arrivé... s'est-il fait ?
Jean haussa les épaules.

— Est-ce que je puis le dire? murmura-t-il... Moi-même, je me le demande encore. Tu sais que j'étais allé chez Julien pour lui parler de son fils, lui offrir de le lui faire retrouver contre de l'argent... Quand il m'a vu et quand je l'ai vu, nos deux haines qui couvaient se sont réveillées... Nous n'avons pas pu causer cinq minutes posément, comme deux frères... je lisais la fureur dans ses yeux et il devait voir la même chose dans les miens. Nous nous sommes disputés, menacés, pris au collet, et moi j'ai serré trop fort.

— Tu l'as étranglé?

— Je l'ai étranglé. Oh! sans le faire exprès, je le jure. Je me suis trouvé même assez embarrassé avec ce cadavre... dans cette chambre d'hôtel que je ne connaissais pas.

— En effet.

— Mais je m'en suis tiré par un coup de génie.

— Ah!

— Ecoute, et tu verras que je suis toujours digne de toi... J'ai eu vite pris mon parti... Tu sais que je ressemble à mon frère à ne pas nous distinguer l'un de l'autre?...

— Je sais cela.

— Bref, j'ai eu l'idée de prendre sa place, de me faire passer pour lui...

— De prendre sa place? murmura la femme, qui ne saisissait pas.

— Je me suis couché dans son lit, j'ai fait appeler un notaire, je lui ai dicté mon, ou plutôt son testament en ma faveur... Je me suis levé... J'ai mis le cadavre dans le lit, et maintenant je pars pour New-York attendre la dépêche du notaire.

— La dépêche du notaire? bégaya la femme qui restait comme étourdie, ne sachant si c'était sérieux ce que venait de lui dire son mari ou si ce dernier ne s'amusaît pas à lui faire une sinistre plaisanterie.

— Tu n'as pas compris ce que je t'ai dit? fit Jean.

— Pas très bien.

— Et tu ne le crois pas?

— J'avoue...

— Tu as tort... Tout est vrai... Je me suis nommé héritier de mon frère... Dans deux mois nous aurons toute la fortune... Nous serons riches... Adieu les jours de misère, les jours de jeûne et de détresse!

La femme ne paraissait qu'à demi rassurée.

— Si tout se découvrait, dit-elle, si on t'avait vu?

— Personne ne m'a vu. Demain mon frère sera enterré... et je serai loin... Va donc chercher ensuite!...

— Et l'enfant?

— Je l'emmène avec moi.

— En Amérique?

— En Amérique, à moins que je ne me décide à l'oublier en route.

Un sourire sinistre se dessina sur la face du gredin.

Sa femme restait devant lui comme hébétée, immobile de stupeur et d'effroi.

— A quoi penses-tu? lui dit-il.

— Ton sang-froid, ton calme m'épouvantent.

Il ricana.

— Tu vois bien que j'aurais mieux fait de ne rien te dire!

— Après un pareil crime! murmura la jeune femme.

— Assez de phrases! dit brutalement Jean... Habille l'enfant il faut que je parte!

La femme se dirigea à pas lents vers la chambre à coucher.

— Jean la suivit un instant du regard,

Il se mit avec acharnement à la besogne.

Un grand silence régna dans l'appartement.

On n'entendait que le froissement des étoffes que Jean emportait dans une valise; puis une voix fraîche une voix d'enfant s'éleva.

C'était André de Kermor qui venait de se réveiller.

— Est-ce que le petit père est là? demanda-t-il.

Oui, mon ami, répondit la femme qui habillait l'enfant.

— Pourquoi est-il parti, hier soir, sans m'embrasser?

— Parce qu'il était pressé.

— Il n'était jamais pressé antrefois...

On ne répondit rien.

Jean de Kermor avait dressé la tête pour écouter.

Le silence se fit de nouveau, puis l'enfant demanda:

— Est-ce qu'il fait jour, madame?

— Non, mon ami.

— Il fait nuit alors?

— Il fait nuit.

— Pourquoi que tu m'habilles, puisqu'il fait nuit?

— Parce que tu vas partir en voyage.

— Est-ce que nous rentrerons chez nous? au château?

— Je t'ennuie depuis que le petit père ne me promène plus...

Jean de Kermor avait achevé sa valise.

— Eh bien, demanda-t-il d'un ton rude, a-t-on fini?

— Voilà, répondit la femme.

Jean de Kermor bouillait d'impatience.

Neuf heures venaient de sonner.

— Eh bien? fit-il encore.

La jeune femme entra dans la pièce, tenant l'enfant par la main,

André courut d'un bond vers son prétendu père, puis il s'arrêta...

Le regard de Jean l'avait effrayé.

— C'est ainsi que tu m'embrasses? dit celui-ci.

Et il sourit à l'enfant qui revint vers lui.

— Pardonne-moi, petit père, mais il m'avait semblé que tu n'étais pas petit père, avec tes yeux qui me faisaient peur.

La femme achevait d'envelopper l'enfant.

Jean s'approcha d'elle.

— Et pas de bêtises! fit-il à voix basse... Ne vas pas faire la niaise... Rien à craindre... et nous sommes riches... Nous n'aurons plus qu'à nous aimer...

Il lui tendit les lèvres.

La femme hésita un instant, puis elle se précipita sur lui, lui prit entre les mains la tête qu'elle embrassa à plusieurs reprises.

— Ne t'impatiente pas trop, je ne serai pas long... et voilà qui t'aidera à m'attendre...

Jean lui glissa dans la main deux billets de mille francs.

L'enfant avait regardé ses étranges adieux avec des yeux pleins de stupeur.

Jean l'enleva de terre, le prit dans ses bras et s'élança dehors.

Sa femme descendit derrière lui avec la valise.

Arrivée en bas, elle courut devant héler une voiture y embarqua son amant et petit André, qui agita ses petites mains pour dire une dernière fois adieu à la "dame"; puis elle rentra chez elle pendant que Jean de Kermor roulait vers la gare Saint Lazare.

Nous savons ce qui s'est passé ensuite.

Nous avons vu le bandit jeter dans la Seine, en traversant le pont d'Asnières, le pauvre petit enfant qui le prenait pour son père...

Après être resté un instant comme anéanti par l'horreur de ce nouveau crime, tremblant d'avoir été vu, d'être surpris, Jean de Kermor n'avait pas tardé à se remettre quand il avait vu les dernières stations succéder aux stations sans rien amener d'extraordinaire.

On ne s'était aperçu de rien... on ne se doutait de rien.

Il n'avait rien à craindre... Il n'avait plus qu'à partir pour New-York, attendre la lettre du notaire et revenir recueillir l'héritage fraternel....

Quand il reviendrait en France, il serait riche!

Le lendemain dans la journée il s'embarqua au Havre... Placé à l'arrière du bâtiment, l'œil audacieux, enhardi par l'impunité, il salua d'un air de défi les côtes normandes

— Adieu, France ! s'écria-t-il ; bientôt tu verras Jean de Kermor honoré, puissant, riche, millionnaire !

XI

Le soir du jour où a commencé notre histoire, où nous avons vu Jean de Kermor lancer dans la Seine l'enfant de son frère, une heure environ avant ce crime, un homme de trente-cinq ans à peu près, taillé en hercule, les cheveux grisonnant aux tempes, mais la moustache rude et noire, vêtu d'une espèce de sac en toile cirée, chaussé de grosses bottes, bourrait une pipe à côté d'une femme un peu plus jeune que lui et qui allaitait une petite fille.

Quand il eut achevé d'emplir de tabac le fourneau du brûle-gueule, l'inconnu embrassa l'enfant et la mère.

— Bon appétit, mademoiselle, dit-il en riant à la petite, et à tout à l'heure.

— Où vas-tu ? demanda la bourgeoise.

— Fumer une pipe sur la Seine. Le père Mathurin m'a autorisé à prendre sa barque et son épervier. Je vais tâcher de rapporter une friture pour demain matin.

L'homme, qui était resté courbé, se leva.

C'était un véritable colosse. Il mesurait près de six pieds.

Ceci se passait à Asnières, dans une petite maison à un étage située près du bord de l'eau. La maison, qui était prise presque tout entière par une grande salle carrée, semblait n'être qu'une construction provisoire, car elle était bâtie de briques et de plâtras. Au-dessus de deux grandes fenêtres donnant sur le quai, on lisait cette enseigne : *" Au Roi des Braves. — Jacques Beauchêne, maître d'armes. "*

Jacques Beauchêne était l'hercule que nous venons de présenter à nos lecteurs.

Marié et père d'une petite fille que nous venons de voir, Jacques Beauchêne habitait Asnières depuis deux ou trois ans. Il était venu s'y installer au sortir d'Oran, où il avait résidé quelque temps avoir quitté le régiment...

Après être sorti de sa maison, notre héros gagna en quelques enjambées un débit de marchand de vin situé près de là.

Il entra dans le jardin et revint bientôt, son épervier sur l'épaule.

Jacques Beauchêne descendit sur la berge.

Il faisait nuit et un brouillard épais couvrait le fleuve.

Il chercha un instant à travers les barques amarrées au quai, puis, ayant trouvé celle qu'il voulait, il sauta dedans, introduisit dans le cadenas la clef que lui avait donnée le marchand de vin, détacha le bateau, s'empara des rames et se trouva bientôt au milieu du fleuve...

L'eau était grosse, limoneuse, mais Jacques Beauchêne était un habile rameur.

Au fur et à mesure qu'il approchait des arches, le fleuve se resserrant davantage, le courant devenait plus fort et l'eau clapotait de chaque côté de la barque... A sa droite et à sa gauche, les becs de gaz des rues et les lumières des maisons rayonnaient à travers le brouillard comme s'il y avait eu un second ciel semé d'étoiles.

Le pêcheur, après avoir doublé le pont à péage, venait d'atteindre une des piles du pont du chemin de fer, et de se y mettre à l'abri pour jeter son filet, quand un sifflement retenit du côté de Paris. Un train allait passer.

Il prépara vivement son épervier, et l'étendit en éventail sur son épaule et le lança au moment même où la tête des wagons s'engageait sur le pont, qui frémissait du sommet à l'extrémité des piles et rendait un bruit sourd comme un grondement de tonnerre.

— Eh ! là-haut, cria le maître d'armes, pas de bêtises ! Je n'aime pas à recevoir de train sur la tête entre mes repas !

Il n'avait pas achevé qu'un cri strident déchira l'air... Une masse sombre, comme un grand oiseau, passa devant ses yeux, puis il sentit une violente secousse dans les poignets. On eût dit que quelque chose de lourd venait de tomber sur son filet.

Il s'empressa de le retirer de l'eau et aperçut accroché aux mailles, un objet noir dont il ne put, tout d'abord, reconnaître la nature.

Jacques Beauchêne ramena dans la barque l'épervier et ce qu'il contenait, puis il enflamma une allumette et se pencha pour voir de quel genre était la pêche qu'il venait de faire.

Jacques Beauchêne se redressa aussitôt, en proie à la stupeur la plus profonde...

— C'est un enfant ! murmura-t-il.

— Il saisit vivement le petit être, le dégacha des mailles du filet.

Il lui mit la main sur le cœur.

— Il vit encore !...

Très ému, le batelier improvisé se débarrassa de ses vêtements, on enveloppa sa trouvaille, donna deux coups d'aviron énergiques et toucha le bord. Puis il amarra le bateau, prit l'enfant dans ses bras et se dirigea à grands pas vers sa demeure.

— Faut-il être barbare ! disait-il tout en marchant. Le pauvre chéri !... Pourvu que j'arrive à temps pour le sauver !

Sa femme n'était pas couchée.

Il donna un coup de pied rude dans la porte, ne prenant pas le temps de sortir sa clef.

— C'est toi ? cria une voix épeurée.

— C'est moi... Ouvrez.

Elle remarqua le paquet porté par son mari.

— Tu as fait pêche ?

— Oui regarde.

En même temps, Beauchêne découvrit la tête de l'enfant.

— Où l'as-tu pris ?...

— Dans la Seine...

— Dans la Seine ? fit la femme incrédule...

— Oui, rentrons, je vais te raconter... Mais avant tout il faut le réchauffer, le faire revenir.

— Il n'est pas mort ?

— Je ne crois pas !...

— Le pauvre petit ! murmura la brave ménagère, qui s'empressa d'atiser le feu, à demi éteint dans l'âtre.

XII

La mère de famille avait vivement déshabillé l'enfant ; elle frictionnait maintenant son petit corps, tout étonnée de l'avoir trouvé enveloppé de linge fin et de vêtements élégants.

Beauchêne, un peu maladroit comme tous les hommes dans ces circonstances, l'aidait de son mieux, apportant ce qu'elle lui demandait.

— Il vit, n'est-ce pas ? demanda-t-il, la voix étranglée par l'émotion...

— Oui, oui, le voilà qui revient.

L'enfant venait, en effet, d'ouvrir les yeux. Il regardait autour de lui d'un air étonné, — fort surpris de se trouver dans une maison qu'il n'avait jamais vue, dorloté par des figures qu'il ne connaissait pas...

— Papa ! balbutia-t-il...

Mais à peine eut-il prononcé ce mot qu'il eut comme un sursaut effrayé.

— Est-il joli ! murmura le maître d'armes, qui admirait la douce figure du petit, auréolé de boucles blondes.

— Mais où l'as-tu trouvé ? demanda la mère.

— Je te l'ai dit, dans la Seine...

Le pêcheur d'occasion raconta ce qui lui était arrivé.

— Si c'est Dieu possible ! fit la mère... jeter à l'eau un pareil chérubin !

Le rude Beauchêne avait des larmes dans les yeux. L'enfant était tout à fait revenu à lui...

Ses grands yeux écarquillés se promenaient autour de lui, et un sourire se dessinait sur ses lèvres, à l'adresse des deux figures penchées sur lui et sur lesquelles se lisaient la bonté et la pitié.

— Il a près de cinq ans, dit la mère.

Elle s'adressa à l'enfant.

— Comment te nommes-tu, mon petit ?

André la regarda sans répondre.

— Est ce qu'il serait muet ? murmura madame Beauchêne.

— Ne le fatiguons pas, reprit la mère... Demain, il sera mieux remis, et peut-être pourra-t-il nous donner des indications plus satisfaisantes.

Elle demanda à l'enfant :

— As-tu faim ?

— Non, madame.

Elle se pencha vers son mari.

— Il parle, lui dit-elle.

— Oui, il n'est pas muet. C'est l'émotion seulement.

Puis il est peut-être intimidé.

Elle fit signe à Jacques.

En un clin d'œil le maître d'armes eut mis à terre un matelas pris à son lit, un drap, des couvertures.

La femme enveloppa l'enfant dans des vêtements de nuit de la petite, puis elle le coucha avec mille précautions et le couvrit le mieux qu'elle put.

— Dors sans crainte... dit-elle ; tu es ici chez des amis...

Au bout de quelques minutes, l'enfant ferma les yeux.

Le lendemain Beauchêne alla faire sa déposition chez le magistrat, et lui raconta comment il avait sauvé l'enfant.

Le commissaire complimenta son administré de son bon cœur et lui dit que si l'enfant n'était pas réclamé, il pourrait le garder sans difficulté.

— Maintenant, dit-il, il n'y a plus qu'à attendre la réponse de la Préfecture. Je vais rédiger un rapport très circonstancié que j'enverrai là-bas... Dès que je saurai quelque chose, je vous ferai prévenir.

Beauchêne salua le magistrat et s'éloigna très satisfait.

On ne lui enlevait pas le petit.

Huit jours s'étaient écoulés sans amener rien de nouveau, et l'enfant, remis tout à fait, avait repris ses couleurs et sa gaieté, semblait ne plus se rappeler l'accident qui lui était arrivé, quand un agent se présenta, un matin, chez le maître d'armes.

— M. le commissaire vous demande, dit-il.

Notre héros endossa à la hâte son paletot le plus propre et se rendit au bureau du magistrat.

Ce dernier venait de recevoir un rapport au sujet de l'affaire.

Le rapport disait que l'enquête faite par la police de sûreté était restée sans résultat.

Le rédacteur concluait en ajoutant qu'on ne s'opposait pas à ce que le nommé Beauchêne, qui avait sauvé l'enfant, l'élevât, s'il le désirait.

Comme le maître d'armes ne demandait pas autre chose, il s'en alla satisfait.

Quelques heures après le fils de Julien de Kermor, le neveu de Jean de Kermor, devenait le protégé de Jacques Beauchêne, qui s'était bien promis, à part lui, d'éclaircir le mystère qui entourait le crime dont l'enfant avait été victime, et de lui faire rendre justice s'il était temps encore ou du moins de le venger.

Mais il garda son projet au dedans de lui et n'en parla même pas à sa femme, de peur de l'inquiéter.

XIII

Plusieurs années avant le sauvetage que nous venons de raconter, une scène tragique avait mis en présence trois des principaux personnages de notre histoire : Jacques Beauchêne, Marcelle et le sombre Jean de Kermor le meurtrier de son neveu.

Il était neuf heures du soir. On se trouvait dans une campagne près de Verneuil. Jacques Beauchêne, fils d'un gros fermier des environs, devait épouser Marcelle, fille d'un huissier de Verneuil. Le repas des fiançailles avait eu lieu et tout était accordé, quand un des amis de Jacques était accouru lui dire :

— Si tu veux venir me rejoindre, ce soir, près de la route de Verneuil, dans les fossés des fortifications, je vais te faire voir quelque chose de curieux.

— Rapport à quoi ?

— Rapport à ta fiancée, qui est amoureuse de Jean de Kermor. Je te les montrerai ensemble.

Le jeune homme, abasourdi, avait d'abord protesté, ne voulant pas croire à une pareille infamie, mais vaincu par insistance de son ami, il avait promis, tout frémissant.

Parvenu à l'endroit désigné, le fils du fermier s'arrêta comme pour chercher du regard un abri d'où il pourrait voir sans être vu.

Auguste, son ami, était là.

Jacques attendit : on devine avec quel frémissement d'angoisse, le cœur serré comme dans un étouffement, presque.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis une ombre parut, glissant rapidement sous l'ombre des saules.

Jacques sortit la tête de son trou.

— C'est toi, Auguste ?

— Oui...

Il y eut un moment de silence.

Le cœur du fiancé de Marcelle battait si fort que le jeune homme n'avait plus la force de parler.

— C'est bien ici ? bégaya-t-il enfin.

— Oui, c'est bien là, reprit son ami, que l'émotion étranglait aussi.

— C'est là que tu les a vus.

— C'est là.

— Et tu crois qu'ils vont venir ?

— J'en suis sûr.

Jacques serra les poings.

— Il est certain, dit-il, que si tu ne m'as pas menti, et si je les aperçois là... là...

Auguste s'approcha de son ami.

— Sois calme, Jacques, murmura-t-il... sois calme, je t'en supplie... Ne me fais pas repentir de t'avoir prévenu. Il vaut mieux que tu sois fixé avant qu'après... Après, le malheur eût été irréparable... Si tu ne me promets pas de te contenir, je vais courir devant les avertis.

Jacques se dressa hors de sa cachette et posa sa main crispée sur l'épaule de son ami.

— Ne fais pas cela ! s'écria-t-il. Ne le fais pas !

— Je ne le ferai pas, si tu me jures d'être raisonnable.

— J'essaierai, fit Jacques avec effort.

— Descends donc... Je connais un endroit où nous serons mieux qu'ici... C'est à quelques mètres, sous les racines d'un chêne. Il y a place pour nous deux.

— Et nous verrons ?

— Nous verrons et nous entendrons..... Mais hâte-toi !

Le fils Beauchêne sortit de son arbre.

Il y avait quelques minutes que notre héros était blotti avec son ami dans sa nouvelle cachette, quand on entendit au loin un bruit de pas.

— Le voici ! dit à voix basse Auguste, qui saisit le poignet de Jacques, comme pour l'empêcher de bouger. Les pas se rapprochaient.

Auguste avait mis avec précaution la tête hors de la cachette. Jacques semblait n'avoir pas la force de bouger, n'avoir plus conscience de ce qui se passait.

— Laisse-moi le voir, fit Jacques, dont tout le corps frémissait... Il est seul?...

— Oui...

Le jeune homme céda la place à son ami.

— Mais pas un mouvement, dit-il, pas un geste... S'il apercevait quelque chose de suspect, il s'éloignerait, et tu ne saurais rien.

Jacques pressa la main d'Auguste.

— Sois tranquille...

Il passa la tête à son tour...

Ses yeux brillaient comme des yeux de loup. Il semblaient deux charbons ardents allumés sur l'herbe.

A ce moment la lune inondait le nouveau venu de sa lumière tranquille.

Jacques put donc examiner son rival tout à son aise.

C'était un jeune homme élégant, svelte, comparé à lui, aux traits énergiques et beaux. Ses joues étaient pâles d'une pâleur aristocratique, et une fine moustache noire ornait sa lèvre.

Il se pencha vers Auguste

— Et tu dis que ce jeune homme est le fils du comte de Kermor ?

— Oui, c'est Jean de Kermor, l'aîné, l'aîné de son frère de quelques heures, car ils sont jumeaux.

— Mais il n'épousera jamais Marcelle... il la trompe... s'écria violemment Jacques.

— Silence ! murmura Auguste. Il va t'entendre.

Il allait de nouveau ouvrir la bouche quand la main d'Auguste lui serra le bras.

— C'est elle ?

— Oui.

Jacques allongea vivement la tête.

Une forme féminine apparaissait sous le miroitement des feuilles frappées par la lune... Jacques la reconnut aussitôt... C'était Marcelle. Les mouvements de son cœur devinrent si violents qu'ils l'assourdisaient. Il crut qu'il allait mourir. Ses veines s'étaient comme vidées de sang d'un seul coup. Ses doigts entraient dans le bras de son ami tellement ils le serraient...

Il se fit quelque secondes de silence solennel.

Jean n'avait pas vu venir Marcelle.

Une voix timide murmura :

— Jean ! c'est toi ?

Le comte de Kermor se précipita, un cri de bonheur aux lèvres.

En même temps Jacques se laissait tomber, plus mort que vif, à côté de son ami.

— La misérable ! la misérable ! sanglotait-il.

Auguste avait pris la main de Jacques.

— Du courage, fit-il tout bas, du courage !

Un bruit de voix parvenait maintenant jusqu'aux jeunes gens.

Le fils du fermier fit appel à toute son énergie. Il voulait entendre.

Il se pencha de nouveau, retenu par son compagnon... qui craignait toujours un éclat...

— J'ai reçu ta lettre, disait le comte de Kermor à Marcelle après avoir serré la jeune fille dans ses bras... Tu m'y parles de dangers. Quels sont donc les dangers qui te menacent ?

— On veut me marier, dit Marcelle. J'ai été demandée par le fils d'un fermier nommé Beauchêne, et mon père s'est presque engagé avec le père.

— Mais tu n'as pas accepté, toi ?

— Non, non, tu sais bien que je n'aime que toi !

Jacques se déchirait la poitrine de ses ongles.

— Eh bien ? fit Jean de Kermor.

— Mais je n'ai pas refusé non plus, reprit la jeune fille, dans le premier moment... je craignais des demandes d'explications de mon père... des ennuis... J'ai

laissé faire... mais les choses se sont précipitées... mon père m'a emmenée chez le paysan... Nous y avons dîné... On me considère déjà, là-bas, comme la bru de la maison.

Jean de Kermor était décontenancé.

— Que faire ? balbutia-t-il.

Marcelle lui prit la main.

Ses traits étaient devenus énergiques, ses yeux fulgurants.

Sa voix avait comme une vibration métallique.

Elle était si belle ainsi que Jacques l'admirait.

— Que faire ? répéta-t-elle. Partir !...

— Partir ? fit Jean. Où cela ?

— Où tu vas. Ne m'as-tu pas dit que tu allais quitter le château ?

— Certainement... Je vais faire mon droit à Paris.

— Emmène-moi !

Le comte fit un geste gêné.

— Que je t'emmené ?

— Oui, est-ce que tu hésiterais ? Est-ce que nous ne sommes pas l'un à l'autre pour la vie ? Est-ce que je ne t'ai pas donné, moi, mon amour, mon avenir ? Est-ce que j'existe maintenant pour autre chose que pour toi ?

— Mais ton père, ta position... bégaya Jean. Ce départ brusque va le tuer.

— Ce n'est pas mon père qui peut m'arrêter, dit violemment Marcelle. Il aura autant de peine à me savoir déshonorée qu'à me voir partie.

Jean ne répondit pas.

— Est-ce que tu refuserais ? dit-elle en le regardant bien en face... Est-ce qu'après m'avoir promis ?...

La jeune femme n'acheva pas. Sa figure était tellement menaçante que Jean de Kermor tressaillit.

Jean lui prit les mains, cherchant à la calmer.

— Tu es folle, dit-il, que vas-tu supposer ?

— Rien qui ne soit vrai. Ne le vois-je pas à ta mine, à ton attitude ?

— Je ne veux pas que tu me quittes, dit énergiquement Marcelle... Tu me l'as promis... tu me l'as juré... Voilà le moment de tenir tes serments. Je te demande de m'épouser tout de suite... Dès aujourd'hui je veux que mon existence soit tellement soudée à la tienne que rien ne puisse plus l'en détacher... Je ne te gênerai jamais. Je serai ton chien, ta chose. Mais je te veux, je veux te voir, toujours... Je ne pourrais plus vivre sans toi... Le reste ne m'est rien.

— Oh ! être aimé ainsi ! fit Jacques avec une sorte de rugissement rauque.

— Veux-tu m'emmené ? reprit la jeune fille. Dis oui ou non, nettement... si c'est non, je sais ce qu'il me restera à faire...

— Et que feras-tu ?

— Je te tuerai.

Jean eut un geste effrayé.

— Quelle plaisanterie ! bégaya-t-il néanmoins.

— Je ne plaisante pas, reprit Marcelle. La vie sans toi ne serait pour moi qu'une torture continuelle. J'aime autant m'en débarrasser tout de suite, et comme je ne veux pas qu'après moi tu appartiennes à une autre...

Le comte vit au visage de Marcelle qu'en effet elle ne riait pas.

Eut-il peur de ses menaces ou se sentit-il à ce moment affolé par l'amour en mesurant toute la somme d'énergie, de dévouement qui était enfermée pour lui dans le cœur de la fille de l'huissier ?...

Toujours est-il que son attitude changea brusquement.

Il saisit la jeune fille dans ses bras et l'embrassa.

— Qu'il soit donc fait, démon, s'écria-t-il, comme tu le désires.

Marcelle avait poussé un cri de joie.

— Tu m'emmenes ?

— Oui...

— Quand ?

— Demain...

La jeune femme, toute frémissante, avait jeté ses bras autour du cou de son amant dans une sorte d'abandon sauvage.

— Comme je t'aime ! Comme je t'aime. s'écria-t-elle.

Depuis un instant, Jacques, hors de lui, les yeux à fleur de tête, se ramassait sur lui-même pour s'élancer. Il profita d'un moment d'inattention d'Auguste, et d'un seul bon, terrible et prompt comme celui d'un jaguar, il vint tomber aux pieds des deux amoureux, qui se séparèrent en poussant des cris d'effroi,

— Maudits ! maudits ! hurlait le fils du fermier...

XIV

Un moment de stupeur profonde suivit cette apparition inattendue.

Jean se demandait d'où pouvait lui tomber cet homme, qui il était, ce qu'il voulait.

Il allait s'avancer pour exiger des explications, quand Marcelle le retint par la main. Elle avait reconnu Jacques et repris tout son sang-froid.

— Vous avez entendu ? dit-elle au fils du fermier, Vous savez tout ?... J'aime mieux ça..

— Infâre ! grogna le paysan.

Auguste, qui était remis de l'ahurissement que lui avait causé la fuite si brusque de son ami, sortit de sa cachette et se montra à ce moment.

Il voulait intervenir.

— Laisse-nous, prononça Jacques d'un ton si impérieux que le jeune homme n'osa pas passer outre.

Jean s'avança tout pâle de colère vers le groupe formé par Marcelle et Jacques.

— Mais qui est monsieur ? demanda-t-il.

— C'est celui dont je t'ai parlé, le fils du paysan... celui qu'on voulait me donner pour mari.

— Et qui commence son rôle en espionnant, fit dédaigneusement le jeune homme.

Jacques se retourna, un grognement aux dents.

— Toi !

Il fit un geste de menace, mais son poing tomba.

— Drôle ! grommela le comte de Kermor.

Auguste tirait son ami par la manche.

— Laisse-les... puisque tu sais tout maintenant.

— Les laisser ! s'écria Jacques ivre de fureur, n'as-tu donc pas entendu qu'il vient de m'insulter ?

Il se tourna vers Jean.

— Tout comte que vous êtes... commença-t-il.

Il avait la tête perdue, il ne savait plus ce qu'il disait.

Puis d'un ton méprisant à l'adresse de Marcelle :

— Quand à elle !

— Elle, je te prie de la laisser tranquille et de ne pas l'injurier, fit le gentilhomme, si tu tiens encore à tes oreilles !

— Et qui viendrait me les couper ?

— Moi !

Les deux rivaux étaient maintenant poing à poing, bouche à bouche, les yeux étincelants.

Marcelle, d'un côté, Auguste, de l'autre, voulurent les séparer ; mais, avant qu'ils eussent pu faire un mouvement, Jacques avait saisi dans ses bras puissants son adversaire et l'avait enlevé de terre. Il le tint un instant suspendu en l'air, comme se demandant ce qu'il allait en faire, le balançant au-dessus de la pièce d'eau.

Puis sa colère tomba brusquement.

Il eut un rire méprisant.

— Elle n'en vaut pas la peine, murmura-t-il.

Ses mains se détendirent et le comte alla rouler sur le gazon, tout étourdi.

— Viens ! cria le jeune homme à son ami.

Les deux paysans disparurent rapidement dans les ténèbres.

.....
Il était une heure du matin quand le fils Beauchêne fut de retour à la ferme.

Tout semblait dormir dans la maison, mais le père n'avait pas encore fermé l'œil. Il guettait avec anxiété le moindre bruit qui lui signifierait la rentrée de son fils.

Qu'avait donc Jacques ? Où était-il allé ?

Tout à coup il lui sembla qu'un pas traversait la cour... Ce pas paraissait chancelant, hébété, comme celui d'un homme ivre.

Le père Beauchêne se leva doucement, pour ne pas réveiller sa femme, sortit sans bruit de la chambre à coucher et arriva dans la salle au moment où son fils venait d'allumer son bougeoir.

Jacques eut un sursaut en voyant son père se dresser devant lui brusquement, dans la lumière.

— C'est toi ?... Tu ne dors pas ?...

— Je t'attendais... !

Le jeune homme à qui revint alors brusquement à l'esprit le souvenir de la scène terrible que nous avons racontée, incapable de se contenir plus longtemps, se laissa aller dans les bras de son père, en sanglotant, puis il raconta ce qu'il avait vu.

Le fermier, étourdi d'abord, essaya ensuite de le consoler, de le calmer.

La fille de l'huissier était une misérable, mais il n'y avait pas qu'elle au monde heureusement.

— Il n'y a qu'elle que j'aimerai jamais, murmurait tristement le jeune homme.

— Allons donc !

— C'est le premier amour... ça passe comme ça vient.

— Chez moi, ça ne se passera jamais.

— Ne vas-tu pas te faire mourir pour cette petite effrontée ?...

— Me faire mourir, non, mais je vais quitter le pays.

Le père Beauchêne eut un mouvement de terreur.

— Nous quitter ? Tu songes à nous quitter ?

— J'y suis décidé, fit le fils avec fermeté.

— Et où donc veux-tu aller ?

— Je veux me faire soldat, m'engager.

— T'engager ?...

— Oui... je ferai campagne comme toi... N'as-tu pas été soldat ? N'est-ce pas un beau métier ?

— Très honorable, mais quand on n'y est pas forcé....

— C'est le seul qui me convienne, le seul qui me fera oublier.

Il ajouta plus bas ;

— Le seul où l'on puisse se faire tuer.

Le père Beauchêne n'en revenait pas. Ses bras tombaient de stupeur. Son fils soldat, maintenant, l'abandonnait, vivant loin de la ferme ? Cela lui semblait tellement impossible qu'il n'y croyait pas.

Il se dit que cette fantaisie s'évanouirait quand le gros du chagrin de Jacques serait passé.... Il embrassa son fils, chercha à le consoler encore, puis il l'envoya se coucher. Il devait avoir besoin de repos. On causerait le lendemain, mais le lendemain, le fermier dormait encore profondément quand son fils, un petit paquet sur le dos, franchissait avec précaution la porte de la ferme, traversait la cour et gagnait la route de Verneuil.... laissant derrière lui la désolation et la tristesse.

Il avait voulu se soustraire aux remontrances du père, aux larmes de la mère, aux exclamations de surprise, aux questions, aux curiosités de tous.

Sa résolution était prise et bien prise... Rien ne devait l'en faire dévier.

Au régiment, Beauchêne n'avait pas tardé à se faire remarquer par sa force et son énergie. En Crimée, où il fut dirigé, un exploit le mit surtout en lumière et lui fit décerner le surnom glorieux de *Roi des Braves*, qui devait

plus tard lui rester et servir d'enseigne à sa salle d'armes.

XV

Nous passerons rapidement sur les années qui suivirent pour arriver aussitôt au nœud de notre récit, au moment où Jacques Beauchêne, maître d'armes à Paris, est mis tout à coup, par suite de circonstances que l'on connaîtra, sur la trace des crimes du comte de Kermor. Son ancien rival, après avoir hérité de la fortune de son frère, a épousé Marcelle Poitevin.

Notre héros s'est marié aussi. Étant devenu sergent-major de zouaves, il prit pour femme, en Algérie, la fille d'un lutteur, Julie Forcioli, que nous avons vue près de lui au moment du sauvetage d'André, et dont il a eu une fille, Jeannette, que nous avons présentée à nos lecteurs, laquelle a été élevée avec André, qu'elle croit son frère.

La jeune femme a trois frères, trois colosses comme Beauchêne, et qui doivent être fort utiles plus tard à ce dernier, dans sa lutte pleine de péripéties contre le comte et son ancienne fiancée.

Quant à Jean de Kermor, après la scène que nous avons racontée, il avait pris la fuite avec Marcelle et était parti pour l'Amérique, espérant y trouver la fortune qui le fuyait en France; car il avait dévoré rapidement à Paris l'argent qu'il avait emporté, et son père l'avait chassé et maudit.

Mais là encore des déceptions de tous les genres attendaient le gentilhomme.

Les plus belles années de sa vie se passèrent dans des alternatives de prospérité et de misère, sans amener de résultat sérieux.

La passion du jeu l'absorbait tout entier.

Il passait les jours et les nuits dans les tavernes.

Unsoir, il rentra chez lui, la chemise ensanglantée, les cheveux hérissés.

— Fais tes malles ! dit-il brusquement à sa femme.

— Nos malles ?

— Oui, nous partons...

— Mais qu'y a-t-il ? fit la jeune femme effrayée.

— J'ai tué un Yankée...

— Tué un Yankée ?..

— Oui, dans une dispute au jeu... Ne comprends-tu pas ?

Marcelle leva les mains au ciel.

— Et où allons-nous ? demanda la jeune femme.

— En France...

— De l'argent ?

— J'ai quatre mille francs !..

— C'est encore la misère qui nous guette là-bas.

Jean frappa du pied avec impatience.

— Assez de plaintes ! dit-il brusquement. Si tu ne veux pas me suivre, je partirais seul.

La jeune femme ne fit plus d'observations.

Elle empila dans ses malles ce qu'elle possédait, et le lendemain les deux amants prenaient le paquebot qui devait les ramener à Paris.

Quand ils furent dans la capitale, Jean de Kermor, dans l'esprit duquel germaient déjà de ténébreux projets, était allé se réfugier dans un quartier perdu, près de l'avenue d'Orléans.

Il y avait installé sa femme; puis il était parti sans lui dire où il allait.

Il devait être trois ou quatre jours absent.

Marcelle, effrayée par ses allures mystérieuses, n'osait pas l'interroger.

Des mots vagues lui échappaient par intervalles.

Il serrait les poings et un éclair sombre s'allumait dans son œil.

— Nous verrons bien, s'écriait-il, si la fortune continuera à m'être rebelle !

La pensée de son frère le hantait.

Julien devait être colossalement riche.

Il avait conservé son héritage, puis il avait épousé une femme qui lui avait apporté une riche dot.

Sans confier ses projets à sa femme, il prit le train et se rendit à Kermor.

Son intention était de rôder quelques jours incognito dans le village voisin du château et de s'informer des changements survenus depuis son absence.

Il avait pris un déguisement de paysan, et il y avait si longtemps qu'il avait quitté le pays qu'il pensait bien n'être pas reconnu.

Jean de Kermor arriva dans le bourg à la nuit tombante.

Il entra dans une auberge où il était venu autrefois, quand il était tout jeune, mais elle était tenue maintenant par des personnes inconnues.

— Peut-on, demanda-il, me donner à souper et à coucher ?

La maîtresse de l'établissement était une jeune femme propre et assez accorte.

— Certainement, dit-elle, Monsieur n'est pas du pays ?

— Je viens d'arriver par le dernier train.

— Monsieur va plus loin, sans doute ?

— Au château de Kermor... Est-ce qu'il y a encore beaucoup de chemin ?

— Trois kilomètres à peine...

— J'arrive trop tard ce soir.

— Puis je crois qu'il n'y a personne au château en ce moment.

Jean fit un mouvement.

— Le comte est absent ?

— On dit qu'il est parti à Paris avec son fils.

— Ah ! il a un fils ?

— Oui, un enfant qui va sur ses cinq ans maintenant, joli comme un cœur... Une belle position qu'il aura plus tard, ce bambin !

— Le comte est très riche ?

— On dit qu'il a près de six millions, maintenant que sa femme est morte.

Jean fit un nouveau soubresaut.

— La comtesse est morte ?

— Il y a une quinzaine de jours... Vous ne le savez pas ?... C'est pour cela que le comte est absent. Le chagrin l'a chassé du château.

— Et il a amené son fils avec lui ?..

— Certainement il ne le laissera pas seul...

— Il n'a pas d'autre enfant ?..

— Non.

— En effet, c'est un heureux héritier, dit l'amant de Marcelle avec un accent haineux et jaloux qui fit retourner l'aubergiste.

Jean de Kermor s'était arrêté.

Il jugea qu'il était imprudent de pousser plus loin ce soir-là, son interrogatoire.

Il mangea en silence et se coucha.

Le lendemain, il se dirigea vers le château, et en quelques heures, il eut appris tout ce qu'il désirait. Il savait que son frère était parti pour Paris avec son fils; qu'il devait rester plusieurs mois absent, voyager à l'étranger pour tâcher de donner un dérivatif à sa douleur, et qu'il était descendu à Paris, à l'*Hôtel des Ambassadeurs*. On lui avait confirmé ce que lui avait affirmé l'aubergiste: que la fortune de Julien atteignait près de six millions.

Il avait senti sa haine, sa jalousie croître en raison de l'importance de la position de son cadet. Eh ! quoi, il était l'aîné, le chef réel de la famille, et il végétait à droite et à gauche, presque sans pain et sans asile, sans considération, réduit aux expédients et presque aux escroqueries pour vivre ! Ce n'était pas tolérable. Il fallait changer cela, redresser l'injustice du sort !

Un plan infernal avait germé dans son cerveau.

Julien n'avait qu'un amour au monde, l'amour de son fils. Il devait adorer le petit être. Il lui ravirait, et

quand il tiendrait l'enfant en sa possession, sous bonne garde, il ferait ses conditions à son frère. Il faudrait que celui-ci rendît une partie de ce qui aurait dû lui appartenir.

Il reprit le train aussitôt et se mit à espionner Julien. Il sut que ce dernier allait quelquefois se promener dans les Tuileries avec le petit André. C'était dans le jardin des Tuileries qu'il ferait le coup. Il profiterait de sa ressemblance singulière avec son frère pour tromper l'enfant.

Il prit le même costume que Julien, se fit tailler les cheveux et la barbe de la même manière et procéda au rapt de la façon que nous avons raconté. Il avait pu entraîner le petit sans être aperçu et sans que l'enfant eût soupçonné que ce n'était pas son père qui lui donnait la main. Il l'avait fait ensuite monter en voiture et amené à sa femme, dans la maison du passage des Thermopyles.

On a vu comment le plan du misérable avait dévié....

À la vue de son frère, Jean n'avait pu maîtriser sa rage et sa haine, mais sa violence, au lieu de lui nuire, avait aidé à l'exécution de son projet.

Julien mort et l'enfant anéanti, il se trouvait régulièrement investi de la fortune de son frère. Il n'avait plus qu'à aller attendre tranquillement à New-York la dépêche du notaire qui l'inviterait à venir prendre possession.

Cette fois le sort s'était prononcé pour lui, et il espérait bien jouir en paix de son opulence si chèrement acquise si la Providence n'avait veillé sur l'orphelin qu'il avait dépouillé et ne l'avait fait tomber sous la protection de l'homme énergique que nous venons de faire connaître à nos lecteurs.

Pour être tardif, comme on le verra, le châtement n'en devait être que plus terrible.

XVI

C'était un jour de grande exposition au "Bon Marché." De hautes affiches posées depuis huit jours dans Paris avaient attiré aux abords du magasin une foule considérable.

La foule était si nombreuse, si animée qu'on ne faisait attention ni aux partantes, ni aux arrivantes, quand tout à coup cependant, un mouvement se produisit parmi les curieux amassés devant les vitres du magasin.

Une femme suivie par un petit groom microscopique, chargé d'un paquet deux fois gros comme lui, venait d'apparaître sur le seuil de la porte, semblant chercher quelque chose des yeux.

Un des huisseries s'était avancé, courbé en deux.

— La voiture de madame la comtesse est avancée.

— C'est inutile, dit-elle, je vais marcher un peu à pied.

— Elle se tourna vers le groom.

— Vous direz au cocher de m'attendre avec la voiture près des arcades de l'Odéon.

Le domestique s'inclina du côté que le chasseur lui indiqua.

La femme resta un instant immobile sur le trottoir.

C'était une femme d'une quarantaine d'années environ d'allure fière, extrêmement belle, habituée à recueillir les hommages autour d'elle.

Chacun s'était retourné pour la voir.

Après avoir réfléchi quelques minutes, elle se dirigea du côté du Luxembourg.

L'inconnue franchit les grilles de son pas leste et relevé.

Il y avait quelques minutes qu'elle marchait dans la grande allée du milieu, quand elle fut croisée par deux jeunes gens qui se promenaient à côté et qui se poussèrent le coude en la voyant.

— La belle femme s'écria l'un d'eux presque malgré lui.

La comtesse se retourna instinctivement, puis elle de-

vint très pâle et un cri involontaire s'échappa de ses lèvres.

Les deux promeneurs s'arrêtèrent stupéfaits.

L'inconnue, surmontant son émotion, poursuivit son chemin.

Mais elle allait à pas rapides, et elle avait mis la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Voilà qui est singulier ! dit un des jeunes gens.

Puis se tournant vers son ami :

— Tu la connais donc ?

Du tout, répondit celui-ci, qui était resté tout abasourdi au milieu de l'allée.

— Ta vue lui a produit une impression étrange.

— C'est ce qu'il m'a semblé.

— Elle a changé de couleur et je crois même quelle a crié....

— Je le crois aussi....

— C'est le coup de foudre, mon cher....

— Ne dis donc pas de sottises.

— Elle est superbe....

— Adorable !

— Et une mise !... Ce doit être une grande dame, une marquisse de la vieille roche.... ou tout au moins une comtesse d'avant les croisades.

Le jeune homme fit un geste d'impatience ;

— Ne plaisante pas ! dit-il à son ami en lui prenant le bras.

— Diable s'écria celui-ci d'un ton sérieux, tu serais pris.

— Elle est bien belle ! bégaya le jeune homme.

— Oui, c'est une conquête à entreprendre !

L'amoureux secoua la tête d'un air mélancolique.

— Je ne la reverrai peut-être jamais.

— Qui sait ? murmura son ami.

— Oh ! elle n'a pas l'habitude de fréquenter ces parages.

— Il est certain que je ne l'y ai jamais aperçue.

— Cependant, moi à ta place, dit le plus âgé des deux jeunes gens, je reviendrais ici demain.

— Tu crois donc ?...

— Qu'elle reviendra ? J'en suis sûr. Tu comprends que ce n'est pas sans motif que ta vue lui a produit cette émotion... quelle que soit la raison qui la fasse agir, amour ou haine, elle doit désirer te revoir.

Le jeune amoureux ne répondait pas... Il n'osait pas espérer un tel bonheur. Il ne se connaissait pas, en effet, d'ennemi et surtout d'ennemie et ne pouvait pas croire qu'on pût chercher à lui faire du mal. C'était donc un autre sentiment qui avait provoqué l'émoi de l'inconnue.

— Je reviendrai, fit-il d'un air soumis.

Il prit le bras de son ami et il disparut avec lui, n'osant pas suivre la femme de peur de lui déplaire et de la compromettre.

Celle-ci, après avoir, comme nous l'avons dit, marché un instant à pas rapides, s'était arrêtée derrière un bouquet d'arbustes, puis, cachée par le feuillage, elle avait observé attentivement les deux jeunes gens. Elle avait deviné, à l'expression de leur physionomie, la nature de leur colloque. Une grande terreur semblait peinte sur son visage.

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, je ne me suis pas trompée... c'est lui, c'est bien lui !... Il n'est pas mort !.. Jean m'a donc menti ?...

Quand elle eut vu les deux amis quitter le jardin, elle s'éloigna de son côté, mais sa démarche était maintenant agitée et fiévreuse...

Pendant le trajet, la comtesse de Kermor, car c'était elle que nos lecteurs viennent de voir sortir du "Bon Marché" et traverser le Luxembourg, c'était Marcelle, la femme de Jean de Kermor. C'était elle qui s'était métamorphosée en grande dame et avait pris peu à peu des allures qui n'auraient pas été déplacées au faubourg Saint Germain. Elle menait, du reste, avec son mari, une

vie fastueuse. Après avoir recueilli les millions de son frère, Jean avait repris le titre de comte porté par son père. Il faisait grande figure à Paris, était admis dans les grands cercles, avait les plus hautes relations, et nul ne se serait douté que les habits qu'il portait, les décorations dont il était affublé, couvraient et faisaient respecter un scélérat digne du bagne.

Il y avait près de quinze ans que le couple criminel jouissait sans inquiétude du luxe acquis au prix de deux crimes horribles... Comme ils n'avaient plus de crainte, ils n'avaient plus non plus de remords et voilà que tout à coup, le crime ancien venait de se dresser devant Marcelle épouvantée, menaçant et terrible, sous la figure d'un adolescent que le hasard avait mis sur sa route.

Dans le jeune homme rencontré au Luxembourg, la comtesse de Kermor avait reconnu aussitôt, à première vue, le fils de Julien. Il n'y avait pas à s'y tromper. L'inconnu était le portrait frappant de Jean à quinze ans... Mêmes traits, même regard, un peu adouci seulement. Si c'était son mari que le jeune homme eût vu au lieu d'elle, il fût resté frappé d'étonnement et n'aurait pas manqué de s'inquiéter de cette ressemblance extraordinaire.

— Était-ce donc le châtimement du crime qui se levait ?

Elle grimpa quatre à quatre les marches du perron.

— M. le comte est là ? demanda-t-elle à un valet de pied qui se tenait dans l'antichambre.

— Je ne l'ai pas vu sortir, madame la comtesse !

Marcelle s'engagea d'un pas rapide dans l'appartement, se dirigeant vers le cabinet de son mari.

Le comte Jean de Kermor, un livre à la main, un cigare à la bouche, était étendu sur un divan, où il sommeillait à demi.

En voyant entrer sa femme comme un ouragan, en apercevant l'émotion, le trouble peints sur sa physionomie, il se leva en sursaut.

— Ah ! c'est vous !

— C'est moi.

— Vous m'avez fait presque peur.

— Il y a bien de quoi avoir peur, s'écria la femme toute frémissante... on aurait peur à moins.

Jean avait pâli.

— Qu'y a-t-il ?... Expliquez-vous !

La comtesse avait jeté son manchon, son chapeau, défaisait fébrilement ses gants qu'elle lançait en lambeaux sur la table.

— Qu'avez-vous fait de votre neveu ? dit-elle en le regardant dans le blanc des yeux.

Jean de Kermor eut un sursaut de stupeur.

— Mon neveu ? Quel neveu ?

— Celui que nous avons dépouillé, le fils de Julien.

Le comte regarda sa femme d'un air stupide, se demandant si elle ne devait pas être folle.

— Mais vous le savez bien, bégaya-t-il.

— Je sais bien ce que vous m'avez dit.

— Je vous ai dit ce qui était vrai...

— Vous l'avez jeté dans la Seine ?

— Certainement.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria violemment Marcelle.

Le comte se leva d'un bond.

— Ah ! ça, fit-il les sourcils froncés, que signifie cette sortie et quelle querelle allez-vous me chercher là ?

— Cela signifie, s'écria la jeune femme, que vous avez menti !

— Moi ?

— Vous !

— André n'est pas mort, reprit la comtesse avec un geste énergique.

Jean se renversa en arrière en riant aux éclats d'un rire forcé.

— Si c'est tout ce que vous avez de neuf à m'apprendre ?

— Vous ne l'avez pas jeté dans la Seine, vous ne l'avez pas fait périr !

— Décidément, c'est une maladie, bégaya le comte, — Je viens de le voir, fit Marcelle avec conviction.

Jean sursauta de nouveau.

— Et où donc cela ?

— Au Luxembourg !

Le même ricanement railleur s'échappa des lèvres du gentilhomme.

— Imagination ! fit-il en haussant les épaules.

— Il n'y a pas d'imagination, et je n'ai pas rêvé...

C'est lui, c'est bien lui.

Le comte la regarda et fut frappé de l'expression épouvantée de sa physionomie. C'était donc vrai ? Elle ne plaisantait pas. Il commença à devenir sérieux et à être inquiet à son tour.

— Voyons, dit-il d'un ton grave, ne me faites pas de mauvaise plaisanterie.

— Je vous assure, répondit Marcelle, que je ne plaisante pas... Je viens d'apercevoir dans les allées du Luxembourg, que la fantaisie m'avait prise de traverser à pied, un jeune homme qui est l'image frappante de votre frère et de vous.

Puis il ajouta :

— Mais c'est impossible ! Vous avez été abusé par une fausse ressemblance... L'enfant a bien été précipité par moi dans la Seine du haut du pont d'Asnières. Il n'a pas reparu. Toutes les recherches que nous avons faites à mon retour en France ont été inutiles.

— Je m'en souviens bien... La police s'est mise en campagne sur votre demande. Dame ! vous accomplissiez les vœux de votre frère en tentant de découvrir son fils... Tout a été stérile, c'est vrai... On n'a rien appris touchant la disparition de l'enfant, mais le cadavre n'a pas non plus été retrouvé.

— N'importe ! poursuivit Marcelle, je ne serai pas tranquille tant que je ne saurai pas qui est ce jeune homme... Ce cadavre, demeuré introuvable, m'a toujours inquiétée. J'avais le pressentiment que là était pour nous le danger, le point noir d'où la foudre sortirait... et maintenant, j'ai peur !

Et la jeune femme se rapprocha de son mari avec un frisson de terreur, comme si elle avait vu quelque fantôme menaçant se dresser près d'elle.

Le comte essaya de ricaner encore, mais son rire sonnait faux.

— Peur, toi ? dit-il, et peur de chimère ? C'est trop fort !

Puis, avec un geste violent :

— Et quand ce serait ? Quand le fils de mon frère et mon frère lui-même sortiraient de leurs cercueils pour venir nous arracher cette fortune que nous tenons, et que nous tenons bien, ne sommes-nous pas encore de taille à nous défendre ?

La comtesse mit la main sur ses yeux d'un air terrifié...

— Je t'en prie, Jean, ne blasphème pas ainsi ! Tu nous porteras malheur !

Jean de Kermor haussa les épaules avec dédain.

— En vérité, tu deviens folle, murmura-t-il.

— Il est possible, reprit la jeune femme, que je m'exagère le danger ; que ce jeune homme, s'il est vraiment le fils de ton frère, ne songe peut-être pas à nous et ne soupçonne même pas le mystère de sa naissance... Néanmoins, laisse-moi agir... Laisse-moi conjurer ce péril peut-être imaginaire...

— Fais comme tu voudras, répondit distraitement le comte.

— Tu me donnes carte blanche ?

Le gentilhomme inclina la tête en signe d'assentiment.

— Avant huit jours, dit Marcelle, je serai renseignée sur cet inconnu, et je saurai ce que nous avons à craindre de lui.

— Et s'il est dangereux, fit le comte.
Il compléta sa phrase par un geste expressif, puis il ajouta :
— Nous ne pouvons pas vivre avec cette épée de Damoclès suspendue sur nos têtes !

XVII

Le lendemain, le temps était beau comme la veille, et les promeneurs encombraient les allées du Luxembourg...

Le jeune homme dont la vue avait si fort impressionné Marcelle, et qui n'était autre, nos lecteurs l'ont deviné, que l'enfant recueilli autrefois par Jacques Beauchêne, André de Kermor, le fils de Julien, après avoir longtemps hésité, s'était décidé à suivre les conseils de son ami et était revenu à la même heure à la place où il avait aperçu l'inconnue la veille.

Pendant toute la nuit, il n'avait pas fermé l'œil. L'image de la grande dame entrevue et le souvenir du singulier mouvement qu'elle avait fait en l'apercevant n'avaient pas quitté son esprit.

Il avait songé toute la nuit à sa mystérieuse aventure. André qui portait le nom de son père adoptif, auquel ce dernier avait ajouté le prénom d'Henri, avait terminé, quelques mois auparavant, ses études. Il avait été reçu bachelier avec une mention brillante et il venait de prendre ses inscriptions de droit.

Jacques Beauchêne, dont les affaires avaient prospéré et qui était installé maintenant rue de Richelieu, dans une salle très courue de tous les amateurs d'escrime, avait consacré une partie de ses économies à payer l'éducation du jeune homme qu'il appelait son fils et pour lequel il avait conçu un amour véritablement paternel.

Il voulait en faire un personnage, et il nourrissait le projet, plus tard, quand il aurait jugé le moment arrivé de faire connaître au jeune homme le mystère de sa naissance, de l'unir à sa fille, qui avait grandi aux côtés de l'orphelin, et qui avait pour lui une amitié de sœur, qui se changerait, pensait le maître d'armes, en un véritable amour, quand les deux jeunes gens sauraient qu'il leur était permis de s'aimer autrement qu'en parents.

Henri Beauchêne — nous continuerons jusqu'à nouvel ordre à appeler ainsi le jeune héritier des Kermor — était d'un naturel doux et timide, comme son père. Près d'un an après son accident, il était resté comme hébété, frissonnant au moindre bruit, puis, à force de soins, le calme était revenu dans son cerveau, mais il ne se rappelait plus rien. Beauchêne en était enchanté.

— Comme ça, disait-il à sa femme, il se croira notre enfant, et il nous aimera mieux !

Le jeune étudiant n'était pas fat, et malgré les affirmations de son ami, il hésitait à croire qu'il avait conquis le cœur de la belle étrangère entrevue la veille ; aussi ne se serait-il peut-être pas rendu au Luxembourg, malgré tout le désir qu'il avait de revoir l'inconnue, si son ami n'était venu le prendre et l'entraîner de force pour ainsi dire.

Il y avait un quart d'heure déjà que les deux étudiants se promenaient de long en large sans avoir aperçu celle qu'ils cherchaient.

Henri, tout dépité qu'il fut, commençait à plaisanter son ami.

— Allons, tu vois bien, lui dit-il d'un ton moitié triste, moitié enjoué, que tu as perdu ton pari.

L'autre tira tranquillement sa montre.

— Patience ! fit-il, il n'est pas l'heure !

— Et tiens !

Du regard il indiquait à Henri l'extrémité du jardin.

Celui-ci tourna la tête, puis il devint très pâle.

Il venait d'apercevoir l'inconnue...

— Que te disais-je ? fit son ami.

— Puis il ajouta :

— Comme ma présence pourrait vous gêner, je vous laisse...

Et avant que le fils adoptif de Jacques Beauchêne, muet de stupeur, eût pu répondre un mot, il avait disparu abandonnant son ami seul dans l'allée en face de l'inconnue, qui s'avancait à grands pas droit vers lui.

Marcelle, qui avait fait des frais de toilette, sembla plus belle encore que la veille à son jeune adorateur. Un éclat étrange brillait dans ses yeux noirs. Ses lèvres avaient des vivacités de carmin, et une sorte de frisson nerveux, qu'on pouvait prendre pour un frémissement amoureux, agitait ses joues.

Henri Beauchêne la regardait venir, immobile, comme en extase, fasciné.

C'était donc vrai ? Elle l'avait remarqué... elle revenait là pour le voir...

Le jeune homme était tout tremblant de surprise, et quand la comtesse passa près de lui, l'enveloppant d'un léger parfum et d'un frofrou de jupes brodées et de soie, il chancela presque, tellement il était ému.

L'inconnue l'avait considéré avec attention en passant ; elle avait laissé échapper le même mouvement de surprise que la veille.

Henri se demandait s'il aurait jamais le courage de la suivre, de l'aborder, quand Marcelle, qui avait sans doute suffisamment mesuré la dose de timidité du jeune homme, revint brusquement sur ses pas.

— Il me semble, monsieur, dit-elle d'un ton délibéré, comme si elle venait de prendre rapidement un parti, vous avoir déjà vu ici hier, à la même heure ?

— En effet, madame, bégaya Henri interdit...

— Vous avez donc coutume de vous promener dans cette allée ?

— J'y viens quelquefois...

Marcelle avait continué à marcher et Henri la suivait heureux, frémisant... admirant en silence chaque détail de sa beauté splendide.

— Moi, dit la jeune femme, j'y passais hier pour la première fois et j'y suis revenue aujourd'hui dans l'espoir de vous revoir... Je vois que je ne m'étais pas trompée...

Henri jeta sur l'inconnue un regard où se lisait une telle stupeur que celle-ci faillit éclater de rire.

— Oui, reprit-elle négligemment, votre vue m'avait troublée.

— Je m'en suis aperçu, en effet, balbutia le jeune homme... Vous me connaissez donc ?

— Vous, non, vous êtes trop jeune... mais vos traits m'ont rappelé un homme qui a joué un grand rôle dans mon existence... et je voulais savoir si vous n'étiez pas parent, fils peut-être de cet homme... Comment vous nommez-vous ?

— Henri Beauchêne.

A ce nom, qui lui rappelait réellement son premier amoureux, le cœur loyal qu'elle avait brisé pour suivre Jean de Kermor, Marcelle était devenue livide.

— Voilà qui est étrange ! ne put-elle s'empêcher de murmurer tout bas. Henri Beauchêne !... C'était Beauchêne qu'il se nommait aussi, l'autre...

Elle reprit tout haut :

— Et que fait votre père ?

— Il est maître d'armes.

— Il a été soldat ?

— Oui, madame.

Le jeune homme ajouta :

— Est-ce lui que vous auriez connu ?

— Non, non, répliqua vivement Marcelle.

— Vous habitez Paris ?

— Oui, madame.

— Et que faites-vous, vous ?

— Je suis étudiant.

— Et sont-ils de Paris, vos parents ?

— Mon père est né en Normandie.

Marcelle fit un second mouvement.

C'était aussi en Normandie qu'elle avait connu Jacques Beauchêne.

— Quel prénom porte votre père ? demanda-t-elle.

— Jacques.

Jacques ! C'était bien lui. Elle cessa d'interroger. Elle craignait maintenant de s'avancer trop. Comment se faisait-il que ce jeune homme, le portrait vivant de Jean de Kermor, fût justement le fils de l'homme dont son amour pour le comte avait brisé la vie ?... La jeune femme était absolument déroutée. Si l'étudiant n'était pas le vrai fils de Jacques, comme sa ressemblance étrange avec les Kermor le faisait supposer, s'il avait été seulement recueilli par le maître d'armes, que la Providence aurait placé justement sur son chemin pour le sauver, l'ancien rival de Jean savait-il quelque chose, se doutait-il de la véritable origine de l'enfant qu'il avait élevé et attendait-il que celui-ci fût en âge de se défendre, d'élever la voix pour se faire rendre son héritage ?... Le soin qu'il prenait de son éducation, les dépenses qu'il s'imposait pour l'élever, tout cela indiquait qu'il avait sur le jeune homme des espérances. Si cela était, le danger était plus grave encore qu'elle ne l'avait cru. Il devenait menaçant et il était grand temps de se mettre en travers... Jean ne ricane-rait plus quand il saurait...

Les deux interlocuteurs avaient continué à marcher sans parler.

Henri Beauchêne était un peu confus de la méprise qu'il venait d'avoir et qu'avaient fait naître en lui les paroles de son ami...

Un véritable chagrin se peignait sur sa physionomie.

— Je vois que je me suis trompée, dit Marcelle ; vous n'êtes pas le fils de l'homme que je supposais. Cet homme ne se nommait pas Jacques Beauchêne...

Elle faisait semblant de s'éloigner.

Henri pensa qu'il allait la perdre pour toujours.

Il fit un effort pour la retenir.

— Madame, reprit le jeune homme, pardonnez-moi mon audace, mais j'avais cru... j'avais supposé, j'avais pensé... je m'étais figuré... c'était de la folie de ma part, je le sais bien... Depuis hier je ne pense qu'à vous... Si vous vouliez me permettre...

Il s'arrêta, décontenancé par le regard qu'elle lui lança.

— Je vous aurais adorée de loin, de très loin, comme on adorait les déesses autrefois.

Marcelle sourit, flattée par ce compliment naïf, et l'expression de son regard se radoucit.

— Ce que vous venez de me dire, reprit le jeune homme, encouragé, a réveillé en moi de singulières idées, des idées d'autrefois auxquelles je n'ai jamais osé m'arrêter... Il y a des moments aussi où je me dis que je ne suis peut-être pas le fils de l'homme qui m'a élevé... bien que je l'aime comme on aime un père...

La comtesse était devenue très attentive.

— Je n'ai rien de lui, reprit l'étudiant, et ma mère, quoique très bonne pour moi, ne m'aime pas, me semble-t-il par moments, comme une mère aime un fils... Elle a pour ma sœur...

— Vous avez une sœur ? interrompit Marcelle.

— Oui, madame.

— Plus âgée ?

— Un peu plus jeune.

— Vous vous rappelez l'avoir vue toute petite, au maillot ?

— Non, je ne me le rappelle pas, et voilà ce qui me trouble... Pourtant je devais avoir trois ans quand elle est née... Et je n'ai rien de mon père, ni de ma mère, ni de ma sœur. On dirait un étranger tombé par hasard dans une autre famille.

— Vous n'avez pas fait part de vos doutes à vos parents ?

— Souvent.

— Et qu'ont-ils répondu ?

— Mon père m'a dit en riant que je perdais la tête.

Marcelle fit un geste d'effroi.

— On lui cache sa naissance, pensa-t-elle... Jacques sait tout !... C'est lui qui l'a sauvé... Il l'élève pour se venger !...

Henri Beauchêne s'arrêta, très surpris de l'émotion qu'il voyait peinte sur le visage de son interlocutrice.

Tous les deux avaient repris machinalement leur promenade, comme s'ils ne pouvaient se décider à se quitter, comme s'ils avaient d'autres confidences à se faire. Le soir venait...

Marcelle était perdue dans ses réflexions que la mélancolie de la nuit tombante assombrissait encore.

Henri la regardait, n'osant plus parler, suivant d'un regard attentif chaque frisson de ses nerfs, chaque froncement de sourcils, qui le troublait comme s'il s'en était dégagé une mystérieuse menace.

Voyant que l'inconnue ne pouvait pas prolonger plus longtemps sa promenade, qu'elle songeait peut-être déjà à regagner sa voiture, il prit son courage à deux mains...

— Puisque mon visage vous rappelle, madame, quelqu'un que vous avez connu, aimé peut-être...

— Non, non, dit-elle.

— Ne craignez rien, dit le jeune homme, je ne veux pas vous demander votre secret... mais puisque j'ai eu le bonheur...

Il ajouta d'une voix plus basse :

— Le malheur peut-être d'attirer votre attention, ne repoussez pas ma prière... Laissez-moi la liberté de vous revoir quelquefois... Cela me rendrait si heureux !

Elle tourna vers lui ses yeux noirs, dont l'éclair acheva d'affoler le jeune homme.

— Oh ! je vous supplie, balbutia-t-il, let mains jointes...

— Pourquoi, demanda-t-elle, tenez-vous donc tant à me revoir ?

Il fit d'une voix à peine perceptible :

— Parce que je vous aime !

Un sourire se dessina sur les lèvres de la comtesse, un sourire où il y avait à la fois de la cruauté et de l'orgueil, — l'orgueil du triomphe rapide remporté par ses charmes.

— Déjà ? murmura-t-elle.

— Est-il besoin, pour cela, dit Henri, de vous parler deux fois ?

Puis, voyant qu'elle ne répondait pas, il eut peur de l'avoir froissée,

— Ne vous offensez pas de ma demande, bégaya-t-il, mon amour est fait d'adoration et de respect.

— Où cela vous mènera-t-il ? fit Marcelle.

— Oh ! que je vous voie seulement !

La jeune femme changea brusquement de ton.

— Où habitez-vous ?

— Tout près d'ici, rue Cujas, à l'Hotel de l'Espérance.

— Si vous me jurez d'être raisonnable, peut-être irai-je quelquefois causer, avec vous, de l'homme dont vous m'avez rappelé le souvenir.

Elle ajouta aussitôt, sur un mouvement joyeux du fils adoptif du Roi des Braves ;

— Oh ! en amie seulement.

— N'importe ! s'écria Henri, pourvu que je vous voie.

— Vous habitez seul ? demanda Marcelle.

— Je suis toujours seul.

— Et vos parents ?

— Mes parents demeurent à Belleville... ils ne sont jamais venu me voir... Ils me laissent libre dans ma chambre... Deux fois par semaine je vais dîner chez eux et je suis libre d'y coucher quand je veux... Ils m'ont réservé mon logement.

— Attendez-moi un de ces jours à l'heure où vous m'avez vue au Luxembourg, dit la comtesse, peut-être irai-je vous rendre visite.

Puis, sans écouter les remerciements du jeune homme et ses exclamations de joie, elle franchit rapidement la grille du jardin près de laquelle elle se trouvait arrivée,

laissant Henri tout étourdi, chancelant de son bonheur. Sa voiture attendait quelques pas plus loin.

Elle y monta rapidement et se fit conduire à l'hôtel...

Le comte, qui connaissait la démarche qu'elle devait faire, l'attendait avec une vive impatience, non qu'il fût aussi inquiet que Marcelle, mais les paroles de sa femme avaient depuis la veille, troublé son esprit et y avaient fait naître de sombres pressentiments.

A l'aspect du visage bouleversé de la comtesse, il se leva vivement.

— Eh bien, s'écria celle-ci, qui jetait à la volée sur les meubles son chapeau, son manteau et ses gants, direz-vous encore que je rêve ?

— Vous l'avez revu ?

— Je l'ai revu... je lui ai parlé... et maintenant je n'en doute plus, c'est bien votre neveu, le fils de votre frère que vous croyiez avoir tué.

— Vous a-t-il donc dit ?

— Il ne m'a rien dit... il ne sait rien...

— Comment pouvez-vous être sûre, dès lors ?

Marcelle plongea ses yeux dans ceux de Jean.

— Savez-vous, dit-elle, quel est l'homme qui l'a élevé ? quel est le nom qu'il porte... Celui de Beauchêne.

Le comte cherchait dans son souvenir. Ce nom ne lui rappelait rien.

— Vous n'avez pas oublié, reprit Marcelle, qu'il y avait un homme que je devais épouser, auquel j'étais fiancée, quand vous m'avez connue ?

— Un fermier... auquel on voulait vous unir de force... vous me l'avez dit...

— Oui...

— Eh bien ! c'est cet homme qui est le protecteur, le père adoptif, de votre neveu.

— Je ne vois pas... balbutia-t-il.

— Comment ! s'écria la jeune femme, vous ne voyez pas ?... Mais cet homme me connaît, vous connaît, à connu votre frère, il est du même pays que nous... Il est impossible qu'il n'ait pas été frappé de la ressemblance de son protégé avec vous... Si c'est lui qui a sauvé l'enfant, il sait qu'il n'a été lancé dans la Seine que par des mains criminelles ; qu'il n'a pas pu être victime d'un accident.

Jean de Kermor ne paraissait pas convaincu.

Il feignit même de dédaigner les craintes de sa femme.

— Il y a longtemps, dit-il, s'il se doutait de quelque chose, qu'il aurait parlé et nous aurait démasqués.

— Et s'il attendait que le jeune homme fût majeur, fût en âge de défendre ses droits ?...

Le comte haussa les épaules.

Il n'a pas de preuves... Une ressemblance, même si extraordinaire qu'elle soit, ne signifie rien.

— Savez-vous s'il ne les tient pas en réserve pour plus tard ?

— Le jeune homme sait-il qu'il n'est pas le fils de Beauchêne ?

— Son père ne lui a rien révélé... Il lui laisse croire, au contraire, qu'il est bien son fils, mais il a des doutes... Il me les a confiés.

Jean de Kermor était devenu sérieux à son tour.

— Devez-vous revoir ce jeune homme ? demanda-t-il.

— Quand je le voudrai. Il m'aime.

— Il est peu probable qu'il ait parlé à sa famille de la rencontre qu'il a faite.

— Non, car il se croit en bonne fortune, et on ne raconte pas ses bonnes fortunes à ses parents.

Une lueur fauve s'alluma dans les prunelles sombres du comte.

— Il y a peut-être là, en effet, comme vous le dites, un danger qui couve.

— Oh ! j'en suis sûre, fit Marcelle avec terreur. Il y a longtemps que l'impunité dont nous jouissons m'épouvante. Notre bonheur ne peut pas toujours durer.

Jean de Kermor eut un geste rude.

— Vous savez bien, s'écria-t-il brutalement, que je n'aime pas les niaiseries de ce genre. Je ne crois pas aux châtimens providentiels qui tombent sur les coupables au moment où ils s'y attendent le moins, comme au cinquième acte des drames... La vie est une bataille où il y a des forts et des faibles... Il n'y a que ces derniers qui succombent. Cet homme vous effraie?... Il suffit que vous l'avez craint une minute pour qu'il soit condamné.

— Vous voulez le tuer ? s'écria Marcelle avec effroi.

— Non, car cela vous sera plus facile à vous qu'à moi, puisqu'il vous aime.

Marcelle frémissait.

— Hériteriez-vous ?

— Encore du sang ! murmura-t-elle.

— Ainsi, vous aimez mieux voir couler le vôtre que celui d'un étranger ?... Ce n'est qu'en jouant le tout qu'on gagne à tous les jeux... Or, la vie n'est qu'un jeu de hasard où il est permis aux audacieux de bisauter les cartes. Nous biseautons les nôtres, voilà tout.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit la jeune femme avec soumission, dominée par le cynisme de son mari, et d'autant plus exposée à l'écouter que la terreur qu'elle avait conçue lui paraissait plus fondée.

XVIII

La chambre habitée par Henri Beauchêne formait le coin de la rue Cujas, et le regard pouvait s'étendre des fenêtres jusque sur le boulevard St-Michel. Le jeune homme était logé au troisième.

Son entrevue de la veille avec la comtesse de Kermor avait laissé un grand trouble dans son esprit, car il ne pouvait savoir si c'était de l'amour qui faisait venir la jeune femme à lui ou simplement la curiosité. Mais quant à lui, il savait qu'il en était déjà fou et qu'il était prêt à tout tenter pour se faire aimer d'elle. Il y avait des moments où il n'osait pas croire à la réalité de ce qui lui était arrivé...

Quoiqu'il en fût, le jeune homme se posta dès l'après-midi à sa fenêtre, partagé entre la crainte et l'espoir.

Trois heures avaient sonné à St-Sulpice, puis quatre... Déjà le jour semblait pâlir au bas des maisons. Le mouvement des véhicules et des piétons s'accroissait.

Henri commençait à désespérer. C'était à cette heure, la veille, qu'elle s'était approchée de lui. Ils avaient eu à peine le temps de causer... l'heure passée ensemble lui avait paru si courte !

Une grande mélancolie descendait dans l'âme du jeune homme, mais tout à coup il eut un tressaillement joyeux.

Une dame élégante, quoique simplement mise, venait de tourner le coin de la rue Cujas.

Il n'y avait qu'elle pour avoir cette taille, cette démarche.

Henri ferma vivement la fenêtre, mit un peu d'ordre dans sa chambre et attendit, le cœur battant, à se rompre.

Quelques minutes après, un froufrou de soie se fit entendre dans l'escalier.

Il ouvrit la porte, chancelant...

Elle s'y engouffra d'un bond.

— Vous ! c'est vous ! s'écria le jeune homme, qui s'était précipité vers elle.

— Voyons, dit-elle, soyez sage. Vous savez ce que vous m'avez promis.

Elle soufflait légèrement, la respiration coupée par la hâte avec laquelle elle avait monté l'escalier.

Henri se tenait devant elle, l'admirant, les genoux pliés, prêt à se prosterner.

Il approcha un fauteuil.

— Asseyez-vous.

Elle s'y laissa tomber, promenant ses yeux autour d'elle, comme pour voir où elle était, pour reconnaître la pièce d'un coup d'œil.

Henri avait rougi.

— Vous regardez mon modeste mobilier ? Excusez-moi de vous recevoir si pauvrement. Mais c'est une chambre d'étudiant.

Marcelle fit un geste indifférent. Que lui importait ?

Ses yeux s'étaient arrêtés sur une photographie plantée dans le coin de la glace de la cheminée.

— C'est votre portrait ?

— Oui, dit Henri.

Elle se leva et le prit.

— Vous êtes très ressemblant.

Elle tournait et retournait le carton dans ses mains.

— Me permettez-vous de l'emporter ?

Henri fit un mouvement de joie.

— Je n'osais pas vous l'offrir.

Puis il ajouta :

— Vous m'aimez donc un peu ?

— Peut-être ! fit-elle avec un sourire énigmatique.

Le jeune homme voulut de nouveau s'approcher d'elle, lui prendre les mains, les embrasser, lui enlever son chapeau et baiser ses cheveux.

Elle le repoussa encore.

— Voulez-vous me revoir ?

— Si je veux vous revoir ! s'écria l'amoureux.

Eh bien ! restez tranquille.

— Mais vous me torturez !

— Pourquoi m'avez-vous forcée à venir ? J'avais partir.

Elle avait fait un mouvement pour s'éloigner.

Il se jeta devant elle, à genoux ; embrassant le bas de sa robe.

— Non ! non ! restez !... Tout me sera moins dur que votre départ, car votre présence illumine ma pauvre chambre.

Elle demeura quelques minutes encore, puis elle dit qu'elle était obligée de se retirer.

Elle promit de revenir dans deux jours.

— Serez-vous toujours aussi cruelle ? demanda Henri éperdu.

Je ne vous promets rien...

— Oh ! revenez quand même, revenez !... supplia l'amoureux. Je voudrais vous voir toujours, quand je devrais souffrir toutes les tortures.

Elle lui tendit la main, qu'il couvrit de baisers.

Elle sortit et descendit l'escalier vivement... Elle était déjà sur le boulevard, dans la voiture qui l'avait amenée, que le fils adoptif de Beauchêne, resté sur le carré, semblait entendre encore monter de l'escalier le froissement de ses jupes qui le grisait.

Le soir, Marcelle montra à Jean de Kermor la photographie qu'elle avait prise dans la chambre de l'étudiant.

Le comte tressaillit.

— C'est bien là, dit-il, l'image de mon frère et la mienne... Cet homme est bien le fils de mon frère !

— C'est frappant ! murmura celle-ci.

— Oui, fit le comte rêveur, le danger, je le crois maintenant, peut venir de là — et perdre tout à l'âge où nous sommes !...

Il fit un mouvement brusque, comme pour secouer l'angoisse qui le prenait.

— Il faut agir, ajouta-t-il, et sans délai.

— J'agirai ! répondit simplement Marcelle, ne te mêle de rien.

— J'ai pleine confiance en toi... et je te confie notre sort.

Deux jours après, et à l'heure convenue, la comtesse de Kermor frappait à la porte de d'Henri Beauchêne.

tous les deux jours, dans la chambre de l'étudiant ; mais celui-ci n'avait pas pu obtenir encore qu'elle répondit à son amour... Elle venait voir Henri par sympathie, par pitié presque, parce qu'elle le jugeait malheureux. Le fils adoptif de Beauchêne, que l'amour affolait, dépréciait à vue d'œil. Il n'avait plus ni repos ni sommeil. Il ne pouvait pas travailler, et le maître d'armes, inquiet, l'avait interrogé à plusieurs reprises, sans tirer autre chose de lui que des réponses évasives.

Cependant cette situation ne pouvait pas s'éterniser. Il fallait que la femme se prononçât ou que l'amoureux cessât de la voir, car la vie n'était plus possible pour ce dernier.

Marcelle, de son côté, commençait à se lasser de ses visites. Loin d'être touchée par l'amour si pur, si ardent du jeune homme, elle avait conçu pour lui, à la longue, une sorte de haine, en pensant au mal qu'il pouvait leur faire, à la fortune qu'il pouvait leur arracher, à son mari et à elle. Elle avait hâte d'en finir ; mais jusque-là elle n'avait pas trouvé d'occasion favorable, et elle était trop habile pour rien compromettre.

Un jeudi, elle venait de pénétrer dans la chambrette de la rue Cujas à l'heure habituelle... Henri semblait de plus nerveux, plus surexcité encore que de coutume... Avec le flair qui la caractérisait, la comtesse sentit que l'heure décisive était arrivée.

Sur la table, ses yeux avaient aperçu un revolver. Que voulait faire de cette arme le jeune homme ?

L'étudiant, qui avait guetté son amoureuse platonique par la fenêtre, alla refermer celle-ci.

Pendant ce temps, Marcelle avait saisi le revolver et l'avait examiné. Il était tout armé, mais la baguette de sûreté était mise... Elle l'enleva vivement, puis la glissa dans sa poche, et elle s'assit tranquillement.

Elle était installée dans le fauteuil et souriait quand Henri se retourna.

Les yeux de l'étudiant étincelaient.

— C'est la huitième fois, madame, dit-il, la gorge serrée par l'émotion, que vous venez ici, chez moi, dans cette chambre...

Elle accentua son sourire...

— Auriez-vous l'intention de me le reprocher ?

Le jeune homme fit un geste douloureux.

— Non, s'écria-t-il, non ; je ne suis heureux que lorsque je vous vois... Mais avez-vous juré, vous, de me rendre fou, de me faire mourir à petit feu ?...

Elle le fixa avec des yeux où il y avait de l'ironie.

— Quelle fantaisie vous prend ?

Il lui saisit la main, la secoua rudement, avec une sorte de joie farouche.

— Mais vous ne sentez donc rien, vous ne comprenez donc pas ?

Elle se leva... retira son bras.

— Vous me faites mal.

— Vous vous plaignez parce que je vous serre un peu le poignet, et tous les deux jours vous me broyez le cœur !

Elle n'avait pas perdu son attitude tranquille, indifférente.

— C'est la dernière fois que je viens, déclara-t-elle nettement.

— La dernière, soit ! fit le jeune homme hors de lui, mais vous ne sortirez pas d'ici comme vous êtes venue !

Elle se redressa.

Un éclair fauve s'alluma dans ses yeux.

— Vous allez employer la violence, peut-être ?

Elle saisit vivement le revolver.

— Je vous prévient que je me défendrai !

Il lui arracha l'arme des mains.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il, je suis fou !

Elle laissa aller le pistolet.

Il le reposa sur la table.

— Je ne sais plus ni ce que je fais ni ce que je dis, reprit le jeune homme d'un air égaré, mais vous n'a-

vez rien à craindre de moi. J'avais mis cette arme là parce que je suis bien résolu à me tuer, si vous persistez à me désespérer.

Elle eut un sourire gouailleur.

— Vous tuer ? quel enfantillage !

— Ce n'est pas un enfantillage, déclara Henri, c'est très sérieux, car je ne puis plus vivre ainsi ; il faut que vous m'aimiez ou que je meure !...

— Tous les jeunes gens disent cela, murmura-t-elle ; mais je serai au désespoir même de vous avoir donné de telles idées... Il vaut mieux nous séparer.

Elle fit mine de gagner la porte.

Henri saisit le revolver.

— Si vous faites un pas de plus, s'écria-t-il, je me tue à vos pieds !...

— Enfant ! Enfant ! bégaya-t-elle.

L'étudiant mit le canon sur sa poitrine...

Elle ne donna pas le moindre signe d'émotion.

Son regard était toujours ironique...

Puis, comme si elle eût voulu arrêter le jeune homme, lui arracher le revolver des mains, elle se précipita sur lui, mit sa main sur l'arme, glissa son doigt sur le doigt d'Henri posé sur la gâchette et, avant que ce dernier eût pu même se rendre compte de ce qui se passait, elle appuya vivement.

Une détonation sourde se fit entendre.

Henri tomba...

La comtesse resta un instant immobile, très pâle, et une sorte de ricanement, sinistre comme un cri d'hyène, sortit de ses lèvres...

— C'est fait ! dit-elle, tu ne nous gêneras plus.

Elle contempla un instant le cadavre avec une sorte de cruauté froide, puis elle arrangea son chapeau, endossa son manteau et sortit avec précaution. Sur le carré, elle prêta l'oreille un instant. Rien ne remuait. Personne n'avait entendu... Elle descendit lentement, l'air majestueux et tranquille, la voilette rabattue sur ses yeux comme de coutume, glissa devant la loge du concierge sans que ce dernier eût même semblé la voir, puis descendit rapidement la rue Cujas.

Marcelle était tout heureuse et toute fière de son expédition. Le jeune homme était venu de lui-même au but où elle tendait. Dans la maison, personne ne savait qui elle était, d'où elle venait ; puis elle ne serait même pas soupçonnée. Quand on retrouverait le corps étendu dans la chambre, on supposerait que le jeune homme s'était donné la mort lui-même. Toutes les apparences d'un suicide étaient là, en effet. L'étudiant tenait encore son arme à la main et la direction du coup devait indiquer suffisamment aux experts que lui seul avait pu se frapper. Donc rien à craindre. Tout avait réussi à l'odieuse femme au delà de ses souhaits.

Avant de partir, la comtesse avait prévenu son mari que c'était la dernière visite qu'elle faisait rue Cujas.

Celui-ci l'attendait donc avec une extrême impatience.

Dès l'entrée de sa femme, il fut rassuré.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— C'est fait, répondit Marcelle.

— Il est mort ?

— Oui !...

Elle raconta ce qui s'était passé...

— Es-tu bien sûre qu'il est mort sur le coup, qu'il ne puisse pas parler ?...

— Il doit être froid déjà... Néanmoins, je retournerai là-bas demain prendre des nouvelles...

— Sois prudente !

— Il n'y a plus rien à craindre...

— Je vois, fit le comte avec un gros rire, que j'ai eu raison de compter sur toi... L'affaire a été bien menée.

— N'est-ce pas ?...

— Tous mes compliments... et là dessus allons dîner... Jemeurs de faim...

— Moi aussi, répondit Marcelle... les émotions creussent.

— Sans compter, fit Jean, que je mangerai avec plus d'appétit que ces jours derniers... Car je puis bien l'avouer maintenant, je n'étais pas tranquille.

Les deux coquins passèrent dans la salle à manger, se félicitant de leur succès, mais comme on le verra plus loin, ils n'avaient jamais eu tant de motifs d'avoir peur.

Le crime de Marcelle, loin de les délivrer d'un être gênant, devait être pour eux le signal de catastrophes prochaines... C'était la goutte d'eau faisant déborder le vase, l'éclair qui précède la chute de la foudre...

Pendant qu'ils s'endorment dans leur sécurité, nous allons reconduire le lecteur dans la chambre de la rue Cujas et lui montrer ce qui s'y passe...

XX

Henri Beauchêne n'était pas mort, il n'était même pas blessé. Comme cela arrive souvent aux gens qui veulent se tuer, le canon ayant été fortement serré contre la poitrine, le vide s'était produit et la balle avait perdu en grande partie sa force de projection ; de plus, le jeune homme avait dans sa poche de côté un porte-cartes en peau de requin contre lequel le projectile s'était aplati...

La secousse seule, arrêtant brusquement la circulation du sang, avait causé la chute et la syncope qui l'avait suivie...

L'étudiant resta environ un quart d'heure sans connaissance, puis il revint à lui. Il était seul, mais un parfum qu'il connaissait bien traînait encore dans la chambre. Il se rappela tout.

Un instant auparavant elle était là... Il l'avait suppliée une dernière fois... Elle était restée insensible... il lui avait semblé même qu'elle souriait, qu'elle se moquait de lui. Il y avait dans son regard une expression de froideur cruelle. Elle ne l'aimait pas... elle ne l'aimerait jamais...

Il l'avait compris, puis il avait voulu se tuer devant elle, pour lui prouver qu'il souffrait réellement, que c'était vrai tout ce qu'il lui disait.

À ce moment, les yeux du jeune homme se dilatèrent avec horreur. Il faillit pousser un cri d'épouvante.

Il la voyait distinctement maintenant. Il se rappelait son geste, l'expression farouche de son visage.

Ce n'était pas lui qui avait pressé la gâchette, mais elle.

Il sentait encore sur son doigt la pression de son doigt.

Qu'était donc cette femme ?... Que lui voulait-elle ?... Pourquoi avait-elle essayé de le tuer ?... Pourquoi désirait-elle sa mort ?...

Imbécile, qui avait cru qu'elle venait chez lui poussée par l'amour !...

Le jeune homme, hors de lui, très effrayé, avait ramassé le pistolet et l'examinait... Il se rappelait que ce n'était pas lui qui avait enlevé la bague de sûreté... Quand il avait fait le simulacre de se tuer, il n'avait pas l'intention réelle de tirer... Il avait voulu seulement la toucher. Ce n'était pas lui qui avait pressé... Il en était sûr... c'était elle... Pourquoi n'était-il pas tombé mort ?...

Il se tâta, sentit son porte-cartes, le sortit de sa poche... La balle tomba, aplatie.

Il comprit... C'était le hasard seul qui l'avait sauvé... C'était bien sa mort que l'inconnue avait voulu. Il venait d'être victime d'une tentative d'assassinat, ni plus ni moins.

Un frisson courut par tout le corps du jeune homme. Toutes ces pensées, qui se pressaient tumultueusement dans son cerveau, agitaient le jeune homme.

Il descendit son escalier quatre à quatre.

Une idée lui était venue.

Arrivé au rez-de-chaussée, il poussa brusquement la porte de la loge.

Le portier, qui sommeillait à demi, sursauta sur son siège.

— Ah ! c'est vous, monsieur Beauchêne ?

Puis, remarquant la pâleur extraordinaire du jeune homme :

— Qu'avez-vous ? Seriez-vous malade ?

Henri ne répondit pas.

— Vous avez vu une femme passer tout à l'heure ? fit-il d'une voix brève.

— Grande, jolie, bien mise ? demanda le concierge.

— Oui.

— Oui, je l'ai vue, monsieur Beauchêne...

— C'était de chez moi. Il y a longtemps qu'elle est descendue ?

— Un quart d'heure environ.

— Elle ne vous a rien dit ?

— Non... Elle a filé que c'est à peine si j'ai eu le temps...

— Avez-vous remarqué sa figure ?

— Oui, je me suis penché par curiosité, et bien qu'elle eût une voilette...

— Vous avez vu sa physionomie ?

— Aussi clairement que je vous vois... Pardonnez-moi, une belle femme, vous savez, c'est toujours beau à voir.

— Oui, dit le jeune homme impatienté... Et quelle était l'expression de sa physionomie ?

— Elle souriait.

— La misérable ! s'écria involontairement le jeune homme.

Mais s'apercevant que le portier le regardait avec étonnement, il se calma.

— Ainsi, vous la reconnaîtriez si elle se présentait à la loge ?

— Certainement, monsieur Beauchêne, je la reconnais entre cent, entre mille, s'écria le vieillard enthousiasmé.

— C'est ce qu'il faut... Maintenant, écoutez-moi bien.

— Je suis tout oreilles, monsieur Beauchêne.

— Il est probable que cette femme reviendra demain.

— Bien, monsieur...

— Elle demandera de mes nouvelles.

— Compris, répondit le portier d'un air attentif.

— Vous lui direz que je suis mort.

Le vieux fit un soubresaut violent.

— Mort?... ?

— Oui, ne vous étonnez pas... Il y va pour moi d'une question de vie et de mort.

Le ton du jeune homme était sérieux.

Le concierge vit qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

— Je ferai ce que monsieur me dira, fit-il d'un ton soumis. Monsieur sait que je lui suis tout dévoué.

— Et dès qu'elle sera disparue, vous monterez me prévenir.

— Monsieur peut compter sur moi.

Henri rentra chez lui et s'enferma.

Le lendemain, vers onze heures, il était en train de déjeuner dans sa chambre, l'esprit tout plein encore de son étrange aventure et de réflexions qu'elle avait fait naître en lui, quand sa porte s'ouvrit.

Le concierge parut.

— Monsieur, dit-il la casquette à la main, elle sort d'ici.

Henri sauta sur son chapeau.

— Elle vous a interrogé ?...

— Elle m'a demandé si monsieur était chez lui.

— Et vous avez répondu ?

— Ce que monsieur m'a recommandé... que monsieur était mort...

— Elle n'avait pas l'air surpris ?

— Du tout... et pas de chagrin pour un sou, je puis l'affirmer à monsieur.

Henri n'écoutait plus.. Il était déjà dans l'escalier dont il dégringolait les marches avec une rapidité d'avalanche.

Dehors, il s'orienta, puis il aperçut au tournant du boulevard Saint-Michel une silhouette qu'il reconnut aussitôt... C'était celle de son inconnue... Il se précipita sur ses traces...

La comtesse fit quelques pas à pied, sur le trottoir, descendant vers Cluny, puis elle se dirigea vers un coupé qui stationnait au coin du musée.

Henry se jeta vivement derrière un arbre et observa. Dans la voiture était un homme d'un certain âge, qui se rangea pour faire place à l'arrivant.

Il entendit un double éclat de rire, qui sonna lugubrement à ses oreilles, puis l'équipage s'ébranla et descendit à fond de train vers la fontaine Saint-Michel.

Henri sauta vivement dans un fiacre.

— Vingt francs pour vous ! dit-il au cocher, si vous rattrapez ce coupé !...

XX

Le cocher électrisé par la générosité de son client, fouetta sa bête et eut en quelques minutes rattrapé l'équipage. L'automédon, heureux de son succès, se tourna vers Henri et lui parla par la portière dont la glace était ouverte.

— Finette ne descend pas des croisades, dit-il, mais elle arpenté bien tout de même !

Le jeune homme n'entendit pas. Il était plongé dans des réflexions qui n'étaient pas couleur de rose. Il était évident qu'on lui avait tendu un guet-apens, guet-apens conduit de loin, très bien machiné, très bien ourdi. C'était bien lui qu'on avait voulu faire périr. Il riait maintenant de sa naïveté.

Ce qui augmentait la stupeur d'Henri, c'est que cette femme — il en avait la conviction, maintenant — cette femme n'agissait pas seule. Elle n'était peut-être qu'un instrument.

Cet homme qui était venu l'attendre et qu'il avait aperçu dans la voiture était au courant du crime ; il l'avait reconnu au son de son éclat de rire. Il était sûrement le complice sinon l'instigateur de la misérable !...

Quel pouvait être cet homme ? Pourquoi lui en voulait-il ?

L'idée que l'étudiant conservait, tapie au dedans de lui, qu'il n'était pas le fils de Beauchêne, le maître d'armes, l'assailait maintenant avec plus de violence. Ces inconnus qui le persécutaient, qui cherchaient sa mort, ne connaissaient-ils pas sa véritable origine et n'avaient-ils pas intérêt à le faire périr ?

Le coupé venait d'entrer dans la rue Saint-Georges.

Finette l'avait suivi pas à pas.

Henri Beauchêne fut arraché à ses méditations par l'arrêt brusque de la voiture.

Il jeta vivement les yeux autour de lui et vit l'équipage à la suite duquel il s'était lancé s'engouffrer sous un portail qui venait de s'ouvrir. L'étudiant se précipita, vit l'homme et la femme descendre au bas d'un perron, sur le sommet duquel attendait un valet de pied, puis la voiture décrivit une courbe dans la cour et disparut derrière les bâtiments. L'inconnu et l'inconnue étaient déjà entrés dans la maison. A leur attitude, à la façon dont ils passèrent la porte, à l'air obséquieux des domestiques, le fils adoptif du Roi des Braves reconnut qu'ils étaient chez eux.

A ce moment, le portail roula sur ses gonds, fermé par un concierge sorti d'une loge située à gauche, et Henri n'aperçut plus rien... C'est à peine si l'extrémité de la maison se voyait au-dessus du grand mur jaunâtre, dans lequel était percée la double porte.

Henri retint le numéro, puis, jugeant qu'il était imprudent de rester là trop longtemps, car il pouvait être re-

connu, si l'un des deux mystérieux personnages venait à sortir.

Henri remontait à pied.

Il avait besoin de marcher, de prendre l'air... Sa tête brûlait.

Qu'allait-il faire ?

Il pensa aussitôt à prévenir Beauchêne. Le maître d'armes était de bon conseil, puis il sentait qu'il avait besoin de renfort dans la lutte qui allait s'engager.

Le Roi des Braves avait sa salle d'armes rue de Riche-lieu.

Il était deux heures ; il devait s'y trouver. Henri s'y rendit.

A sa vue, Jacques poussa une exclamation de surprise.

Il était seul encore, préparant des fleurets pour les assauts de l'après-midi.

Il tendit à Henri sa main grande ouverte.

— Toi ici, à cette heure ? Quelle bonne surprise !

Il s'arrêta. Il avait remarqué la physionomie triste du jeune homme.

— Mais que t'arrive-t-il ?

— Quelque chose de bien singulier, murmura le fils de Julien, qui s'était laissé tomber sur une chaise, l'air abattu...

Le sourcil de Beauchêne se fronça.

— Quelque chose de grave ?

— Je ne sais pas, mais inexplicable tout au moins.

— Raconte-moi ça !

Henri fit le récit complet de son aventure.

Quand il eut fini, il s'aperçut que les traits de son père adoptif étaient bouleversés, ce qui augmenta encore ses inquiétudes.

— En effet, dit celui-ci, c'est étrange !

Une idée lui était venue aussitôt, idée dont il ne voulait pas faire part au jeune homme ; il ignorait, en effet, que celui qu'il appelait son fils eût des soupçons sur sa naissance et pensât avoir d'autres parents que ceux qui l'avaient élevé et dans la famille desquels il avait maintenant pris la place d'un véritable enfant.

Mais il avait songé aussitôt à ceux qui avaient tenté de se débarrasser d'Henri, lorsque celui-ci n'avait encore que cinq ans, à ceux qui n'avaient pas hésité à précipiter dans la Seine, du haut d'une portière de chemin de fer, le chérubin blond que le hasard avait jeté dans ses bras.

Si c'était eux qui, ayant reconnu le jeune homme, avaient voulu achever le crime qu'ils n'avaient pu mener à bonne fin ?

Il fallait qu'ils eussent un intérêt très grand à faire disparaître cet enfant, puisqu'ils n'avaient pas reculé encore devant les dangers d'un nouveau crime.

L'aventure n'était plus seulement étrange. Elle était grave, très grave.

C'est ce que se disait le Roi des Braves, dans les yeux duquel une flamme sombre s'était allumée.

Il restait rêveur, le front plissé, les muscles tendus, dans une attitude de menace.

Toucher à Henri, à son fils, car il aimait le jeune homme comme son fils et il espérait bien resserrer les liens qu'il attachait déjà à lui en lui donnant sa fille, quand l'heure serait venue !... Qu'ils eussent osé de s'y froter, ils seraient bien reçus !...

— Et tu dis, demanda-t-il à Henri, que ces gens-là habitent rue Saint-Georges, No 20 ?

— Oui, père.

— Ne t'occupe plus de rien... Laisse-moi faire !... Mais ne commets pas d'imprudences. Ne parle plus à personne, homme ou femme, à moins de les connaître, d'être sûrs d'eux.

— C'est donc sérieux ? demanda le jeune homme effrayé.

— Ça peut être très sérieux... mais ne t'épouvante pas... On ne nous mangera pas sans boire.

— Et le Roi des Braves éclata de rire pour rassurer

Henri, mais il avait plus d'inquiétude qu'il ne voulait en laisser paraître.

Il ajouta :

— Tu viens dîner avec nous ?...

— Avec plaisir, car je me croirai plus en sûreté qu'au quartier.

— Va m'attendre au café des Variétés. J'ai deux leçons à donner et je te rejoins. Nous remonterons ensemble. Et ne crains rien. Je tirerai cela au clair, et promptement.

Avant d'aller ouvrir, il dit tout bas à Henri :

— Pas un mot à la mère, ce soir... ça l'effrayerait inutilement.

— Non... non, fit le jeune homme.

— Au revoir !

— A tout à l'heure !

Et le Roi des Braves alla ouvrir, pendant que son fils adoptif s'éloignait par une autre porte.

Le lendemain matin, Jacques Beauchêne déjeuna de bonne heure. Il habitait à Belleville une petite maisonnette précédée d'un jardin, qu'il cultivait lui-même et qui était en toute saison plein de fleurs et de légumes. C'était la joie et l'orgueil de madame Beauchêne et de sa fille, la gentille Jeannette, qui approchait de ses seize ans et que nous présenterons bientôt à nos lecteurs.

Pendant toute la nuit, le Roi des Braves avait réfléchi à la singulière aventure arrivée à son fils adoptif.

Ce qu'il fallait connaître avant tout, c'était la personnalité de la femme mystérieuse et de l'homme qui semblait être son mari.

Aussi, dès qu'il eut fini de déjeuner, il dit adieu à sa femme et à sa fille, sortit et héla un fiacre.

— Rue Saint-Georges !

Arrivé à l'entrée de la rue, notre héros paya et se dirigea à pied vers le numéro que lui avait indiqué Henri.

Il reconnut aussitôt la maison. Le portail était fermé ; mais la petite porte réservée aux piétons et percée à côté était ouverte et un homme, que Jacques pensa être le concierge, se tenait sur le seuil.

Il était à peine neuf heures. La rue était encore presque déserte.

Beauchêne s'arrêta devant une vitrine, fit semblant de regarder les objets qui s'y trouvaient exposés, mais ce qu'il examinait surtout, c'était le portier de l'hôtel. Celui-ci était un homme de cinquante ans environ, portant la moustache et la barbe, ayant ce cachet particulier par lequel on distingue les anciens militaires.

Plus le maître d'armes le regardait, plus il se persuadait qu'il avait vu cette figure-là quelque part.

Où ?... Il n'aurait pas su le dire... Son souvenir n'était pas assez précis.

Le portier avait, de son côté aperçu Jacques, que son apparence athlétique désignait à l'attention.

Le Roi des Braves se décida à s'approcher de lui.

— Je ne sais pas si je me trompe, dit-il, mais il me semble que je vous ai déjà vu...

— Ça se peut bien...

— Vous avez été soldat ?

— Oui.

— Vous avez été en Crimée, je parie ?

— J'y suis resté peu de temps, j'ai été blessé dès le début... Vous y étiez aussi ?

— Je faisais partie du 105^e... Nous sommes arrivés seulement au milieu de la campagne.

— Un bon régiment, le 105^e. J'en ai entendu parler, fit le concierge.

— Ça me fait toujours plaisir, dit Beauchêne, de rencontrer un camarade de ce temps-là. Il n'y en a plus épais, maintenant.

— Non, ça s'éclaircit.

— Une idée, s'écria le maître d'armes... Si nous allions en décoiffer une à la santé de nos camarades morts là-bas ?

— Mais ce n'est pas de refus, répliqua le portier avec empressement...

Ils se mirent en route.

— Il y a du bon vin blanc par ici ? demanda notre héros.

— Oui, chez ce marchand de vin, là-bas.

— Nous allons voir ça.

Les deux nouveaux amis entrèrent et s'attablèrent dans une salle du fond.

— Une bouteille de chablis, commanda Beauchêne, et du bon.

— Oui, vous savez, Alfred, dit le portier au garçon, du 1868.

Le maître d'armes céla de rire.

— Mazette ! s'écria-t-il, il doit sauter au plafond celui-là.

Le concierge claqua d'avance sa langue contre son palais, d'un air gourmand.

— Mais il se laisse boire. Vous allez voir.

Le garçon avait déposé deux verres sur la table, qu'il avait préalablement essuyée et venait de disparaître pour aller chercher du vin.

— Et que faisiez-vous donc ? demanda notre héros, sur le seuil de la porte où je vous ai vu ?

— Moi ?... fit le portier, étouffe, mais je suis le concierge de la maison...

— Ah ! bah !

Voilà bientôt dix ans.

— Une bonne place, sans doute, car l'hôtel m'a Pair cosu.

— Mais pas mauvaise, je n'ai pas à m'en plaindre.

Le garçon venait de poser la bouteille qu'il avait débouchée devant les deux clients.

Beauchêne versa une rasade à son compagnon, puis il emplit son verre.

— A la vôtre !

— A la vôtre ! répondit le portier,

Tous les deux firent un appel de langue.

— Vous avez raison, dit le maître d'armes, il n'est pas mauvais.

— N'est-ce pas ?

Notre héros reprit, suivant toujours son idée :

— Comme cela, ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre, vos bourgeois ?

Le portier se redressa.

— Eux ?... On dit qu'ils ont bien dix millions.

— Vous me donnez le frisson, fit Beauchêne.

— L'eau va toujours à la rivière, murmura philosophiquement le concierge. On croirait qu'ils ont fait un pacte avec la fortune. Tout leur réussit... Où les autres perdent de l'argent, ils en gagnent...

— Ils spéculent donc ?...

— Non, mais le comte joue beaucoup... Il a des chevaux, il fait courir...

— Ah ! c'est un comte ? interrogea Beauchêne...

— Oui...

— Et il est marié ?...

— Il est marié... Et la plus jolie femme !

— Vraiment ?...

— Une vraie madone... C'est à se mettre à genoux devant !...

Le portier jeta un coup d'œil à la pendule.

— D'ailleurs, si vous voulez la voir... elle va sortir. Elle a commandé d'atteler pour onze heures... et les voici.

Il se leva, remplit les verres et claqua le sien contre celui de Beauchêne.

— Excusez-moi, dit-il, mais il faut que je sois à mon poste.

— Oui, oui, faites votre besogne !...

Et le maître d'arme ajouta d'un air indifférent :

— Et comment se nomme-t-il, votre bourgeois ?

— Le comte de Kermor.

— Le comte de Kermor ? répéta-t-il. Vous avez dit le comte de Kermor ?

— Sans doute, fit le portier surpris.

— Est-ce que vous connaissez le comte ?

— J'en ai entendu parler... Nous sommes du même pays... Et vous dites que la comtesse va sortir ? ajouta Jacques qui essayait vainement de paraître calme.

— Tout à l'heure. Je m'en vais pour ouvrir le portail... Et je n'ai que le temps. Au revoir !

— Au revoir !... répondit Beauchêne.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Oh ! oui, murmura mentalement le maître d'armes, quand son compagnon se fut éloigné, je veux la voir, je veux connaître cette gueuse qui a voulu tuer mon fils !... celle qui a épousé le comte de Kermor.

Le nom de Kermor, on le sait, avait laissé dans l'esprit de Jacques Beauchêne un mauvais souvenir. C'était un Kermor qui lui avait autrefois enlevé sa fiancée... Et voilà maintenant qu'un Kermor se trouvait encore mêlé dans cette nouvelle aventure.

La coïncidence était pour le moins extraordinaire.

C'est cette pensée qui avait produit ce cri, cette émotion qui avait surpris le concierge.

Le Roi des Braves avait quitté le marchand de vin. Tout près de l'hôtel de Kermor, au tournant de la rue, se trouvait un kiosque de journaux. Il se posta auprès, faisait semblant de regarder les gravures des feuilles illustrées. Il y avait maintenant une certaine animation autour de lui. La circulation était active.

Depuis dix minutes le maître d'armes était en observation, quand la porte massive roula lentement sur ses gonds.

Le concierge apparut. Il aperçut Beauchêne et lui fit de la tête un signe imperceptible.

Elle allait sortir !

Au bas du perron, un coupé attendait, attelé de deux chevaux qui piaffaient et secouaient la tête avec des mouvements impatientés.

Le bouton de la porte d'entrée tourna et un valet en culotte courte parut dans l'entre-bâillement, s'éfifant pour laisser passer une jeune femme très luxueusement mise, de la taille haute et svelte...

C'était la comtesse.

Bien qu'il n'eût pas pu distinguer ses traits, Beauchêne avait fait un mouvement de surprise.

Il lui avait semblé reconnaître cette tournure. Dans le dessin des traits que l'éloignement avait laissé vague, il avait cru remarquer une ressemblance.

Sa figure était devenue livide, ses yeux écarquillés.

Est-ce que ce serait possible ?

Le Roi des Braves, des gouttes de sueur froide au front, chancelait.

Il se posta de façon à plonger ses regards dans la voiture quand elle passerait à côté de lui.

Il voulait se rendre compte, s'assurer.

Le cocher avait touché légèrement ses chevaux de son fouet, décrit une courbe, et il passait lentement le portail, quand Beauchêne, qui s'était haussé presque à la portière, se retira vivement en poussant une exclamation de stupeur.

— Elle !

Il avait reconnu Marcelle.

La jeune femme avait jeté les yeux du côté du maître d'armes, mais celui-ci avait eu le temps de pivoter sur lui-même et de se précipiter presque dans le kiosque de journaux.

La voiture avait disparu, emporta Marcelle.

Beauchêne resta plusieurs minutes immobile, cloué à sa place par la surprise.

Marcelle, l'ancienne amoureuse de Jean de Kermor, devenue sa femme... Et c'est celle qui avait voulu faire périr Henri !... Qu'est-ce que cela signifiait ?

Le Roi des Braves se rappela la nuit sinistre d'Asniè-

res, le cri jeté par l'enfant au moment où il tombait dans l'ombre, comme un grand oiseau, les ailes étendues... puis la figure effarée, épeurée, du petit appelant son père.

Un crime avait été commis à ce moment. Était-ce le père qui s'en était rendu coupable, et ce père était-il Jean de Kermor avec la complicité de Marcelle ?

Il fallait éclaircir tout cela coûte que coûte et sauver les jours d'Henri de nouveau menacés.

Jacques Beauchêne s'arracha à ses réflexions et s'éloigna vivement. Son cerveau éclatait.

XXII

Le Roi des Braves ne se doutait guère, quand il avait vu passer devant lui la comtesse de Kermor, que celle-ci se rendait au domicile de son fils adoptif.

L'odieuse femme était sortie avec l'intention d'assister de loin à l'enterrement et celui qu'elle croyait avoir tué. Elle serait sûre ainsi d'être débarrassée de lui et de pouvoir continuer à dévorer en paix avec son mari la fortune qui aurait dû appartenir à l'étudiant.

C'était dans ce but qu'elle avait commandé la veille d'atteler sa voiture pour onze heures. Elle fit arrêter le cocher près de Cluny et monta à pied le boulevard.

Dès qu'elle eut tourné la large voie pour rentrer dans la rue Cujas, elle eut un serrement de cœur. Elle s'attendait à voir la porte de la maison habitée par Henri Beauchêne tendue de noir, à croiser peut-être le corbillard, mais l'hôtel meublé avait son aspect habituel.

Marcelle hâta le pas, très-surprise.

Elle leva son regard vers la fenêtre de l'étudiant.

Les persiennes étaient ouvertes. — le corps n'était plus dans la chambre.

Sur le seuil de la maison, le concierge, en tricot de laine violette, fumait tranquillement sa pipe.

La comtesse sentait sa stupeur se changer en une véritable inquiétude.

N'osant pas interroger le portier de peur d'être reconnue, elle entra dans un magasin situé à côté et marchandait ce qui lui tomba sous la main.

— Vous avez eu un enterrement dans votre rue, ce matin ? demanda-t-elle à l'employé, qui s'était précipité pour la servir.

Celui-ci la regarda d'un air étonné.

— Non, madame, répondit-il.

— Ah ! fit Marcelle.

Puis elle dit comme pour se rassurer elle-même.

— Ce sera, sans doute, pour cette après-midi.

— Je ne crois pas, madame, fit le commis, personne, que je sache, n'est mort dans notre rue...

Marcelle, affolée, paya ce qu'elle marchandait et gagna vivement sa voiture.

— Conduisez-moi à la mairie, dit-elle.

Là, elle mit un louis dans la main d'un gargon de bureau.

— Faites-moi donner la liste des décès de cette semaine.

— Tout de suite, madame, fit le gargon, qui s'inclina jusqu'à terre et offrit un siège à la visiteuse.

Celle-ci ne songea même pas à s'asseoir. Des frissons plissaient sa chair... Elle allait et venait de long en large, ne tenant pas en place. Les quelques minutes que l'employé resta absent lui semblaient longues comme des siècles.

Enfin l'homme revint vers elle.

Elle se précipita sur la liste qu'il lui tendit et la parcourut avec une hâte fébrile. Le nom d'Henri Beauchêne ne s'y trouvait pas. Qu'est-ce que cela voulait dire ?... Le gargon la considérait avec stupeur.

— C'est bien ce que madame désirait ? interrogea-t-il.

— Oui, oui, fit vivement la comtesse, que cette demande avait rappelée à elle-même.

Elle enfouit le papier dans sa poche et sortit de la mairie à pas rapides.

— Cela commence à devenir singulier, murmura-t-elle. Puis elle ajouta d'un air résolu.

— J'en aurai le cœur net !...

Elle rentra dans son coupé.

— Au coin de la rue Cujas !

La voiture se remit en marche.

La comtesse remonta de nouveau la rue habitée par l'étudiant. Le concierge était toujours sur la porte. Elle alla bravement à lui.

— Que m'avez-vous donc raconté hier ? demanda-t-elle. Vous m'avez dit que M. Henri Beauchêne était mort ?

Le portier resta bouche bée.

— Mais... bégaya-t-il.

— C'était un mensonge ? fit vivement la jeune femme. Le pipelet, qui n'avait pas revu son locataire, ne savait trop que répondre.

Marcelle vit aussitôt à son hésitation qu'il l'avait trompée.

Elle tira de son portefeuille un billet de cent francs qu'elle lui mit dans la main.

— Voilà pour vous débrouiller les idées, fit-elle... et maintenant, dites-moi la vérité.

L'homme ouvrait des yeux énormes et son cœur battait fort.

Il tournait et retournait entre ses mains le papier soyeux. Cent francs... c'était bien tentant !

Le concierge se décida à mettre le billet dans son gousset, et raconta à Marcelle ce qui s'était passé.

— C'est bien, dit la femme de Jean de Kermor, qui faisait de violents efforts pour cacher l'agitation qui la secouait, je vous remercie !

Elle fit un salut de la tête au portier et se précipita dehors.

Elle regagna vivement sa voiture... Ce qu'elle venait d'apprendre avait séché sa chair d'épouvante. Non seulement le danger n'était pas écarté, mais il était maintenant plus terrible, plus menaçant que jamais.

Henri savait qu'elle avait attenté à ses jours, qu'elle était une ennemie. Il était sur ses gardes, et il est probable qu'il n'ignorait pas déjà qui elle était, car il avait dû la rejoindre, la suivre...

Elle sauta à la hâte dans son coupé et se jeta sur les coussins en criant au valet de pied :

— A l'hôtel !

Au moment où elle montait le perron, elle croisa le comte qui sortait.

— Où vas-tu donc ? demanda-t-elle.

— Je déjeune au cercle.

— Tu ne déjeuneras pas au cercle ce matin... Rentre.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Rentre, te dis-je... nous ne pouvons pas causer ici.

Il retourna sur ses pas, effrayé par l'air terrifié de Marcelle.

Quand ils furent enfermés dans le petit salon du rez-de-chaussée, Jean regarda sa femme.

— Explique-toi ! s'écria-t-il.

— Laisse-moi reprendre haleine. C'est terrible !

— Que se passe-t-il donc ? Mon neveu est ressuscité !

— Non, mais il n'est pas mort.

Jean de Kermor fit un bond de terreur à son tour. Le cigare qu'il venait d'allumer lui échappa des mains.

— Pas mort ?

— Non... Je ne sais pas comment cela s'est fait... Pas même blessé... Et cependant le canon du revolver était sur le cœur... J'en suis sûre... J'en ai presque senti les battements en faisant partir le coup.

— Pas mort ! répliqua le comte qui marchait de long en large, martelant le tapis du talon de sa bottine.

— Pas mort ! reprit Marcelle... et sachant tout maintenant.

— Quoi ?

— Que j'ai voulu le tuer... que je suis la comtesse de Kermor.

Elle raconta ce que lui avait dit le concierge.

— Tu vois si j'ai raison d'être effrayée, d'avoir peur !

— Oui, oui, fit machinalement Jean.

— Si cet homme vit... s'il a le temps de nous dénoncer, nous sommes perdus !

Une flamme sombre s'alluma dans les yeux du comte.

C'est moi qui me charge de lui maintenant... dit-il les dents serrées, le revolver trompe, le poignard est sûr.

— Puis il y a Beauchêne qui n'est pas moins redoutable que lui, fit Marcelle.

— Le mari eut un nouveau geste de menace et de haine.

— Oh ! Beauchêne... il fera bien ne pas s'occuper de nos affaires.

— C'est sans doute chez lui que le jeune homme va se réfugier.

— Il est maître d'armes... je saurai facilement son adresse.

— Oui, occupe-toi d'eux, dit Marcelle ; moi, je vais à Asnières.

— Pour quoi faire ?

— C'est du pont d'Asnières que tu l'as lancé dans la Seine ?

— Oui.

— Il faut savoir s'il a été sauvé et si nous ne tremblons pas devant un danger imaginaire.

— Oh ! il n'y a pas de doute à avoir. Ce jeune homme dont j'ai le portrait, fit Jean, c'est bien mon neveu.

— Mais comment se fait-il que ce soit justement Beauchêne ?...

— Voilà ce que je ne m'explique pas... et ce qui me dépasse.

— Voilà ce que je veux m'expliquer, s'écria Marcelle, et, si c'est Jacques qui a recueilli l'enfant, l'a élevé, lui a donné son nom, il y a là un ensemble de circonstances qui ne me disent rien de bon... Jacques sait tout !

— J'en ai peur, murmura le comte.

— Ou s'il ne sait rien, reprit la jeune femme, si c'est le hasard seul qui a tout fait... le hasard a obéi à une influence surnaturelle qui m'effraie davantage encore... C'est que l'heure du châtement est venue !

Le comte haussa dédaigneusement les épaules.

— Laisse-là tes imaginations de femme ! La réalité paraît assez menaçante pour que nous ne tremblions pas encore pour des chimères !

Il alluma un cigare et sortit du salon.

Lorsque Jacques Beauchêne arriva à la salle d'armes, il avait arrêté son plan de campagne.

Il fallait d'abord savoir au juste ce que c'étaient que les Kermor, qu'il retrouvait de nouveau sur sa route.

Puis il voulait savoir quel était au juste cet enfant. Il n'était pas douteux qu'il ne fût de la famille des Kermor. Sa ressemblance avec les jeunes gentilshommes normands, qu'il n'avait pas remarquée tout d'abord, le frappait maintenant.

Mais de qui Henri était-il fils ?

Le maître d'armes était persuadé qu'il apprendrait cela en allant à Kermor.

Quand il fut rue de Richelieu, notre héros avait donc résolu de faire un voyage en Normandie. Il emmènerait son fils adoptif avec lui. Il serait sûr ainsi qu'il ne lui arriverait pas malheur.

Une autre pensée tracassait le Roi des Braves.

Était-ce le moment de tout apprendre au jeune homme ? de lui raconter comment il était sauvé par lui ? de lui dire qu'il n'était pas son fils ? que sa femme, qu'il croyait sa mère, était une étrangère pour lui ? que Jeanette, qu'il aimait comme sa sœur... que lui-même ?... Non, le pauvre homme ne s'en sentait pas la force. Il aimait Henri comme son propre fils... Il serait toujours assez tôt quand on ne pourrait plus faire autrement. Bref, il résolut de garder encore le silence...

— Si cela devient absolument nécessaire, se dit-il, eh bien ! je parlerai.

Dans la salle, plusieurs clients attendaient déjà en tenue... le fleuret au poing.

Ils tendirent la main à Beauchêne, qui était adoré de tous les jeunes gens à qui il donnait des leçons et était considéré par eux comme un camarade.

Ses élèves le quittèrent plus tôt que de coutume.

La salle d'armes était tout à fait vide, et il était déjà rhabillé quand Henri, vers cinq heures, vint le prendre.

Notre héros passa son bras sous celui du jeune homme.

Les deux hommes venaient de quitter la cour, sur laquelle s'ouvrait la salle d'armes.

Ils entraient dans la rue et se dirigeaient du côté du boulevard, tout en causant.

A ce moment précis, sur le trottoir opposé, un gentleman anglais, très correctement vêtu, ayant des cheveux et de longs favoris rouges, faisait mine, tout en les observant, de consulter le plan de Paris qu'il tenait tout ouvert à la main.

A peine nos deux amis eurent-ils fait quelques pas sur le trottoir que l'habitant d'Albion, pliant son itinéraire, le serra dans sa poche, alluma un cigare et se mit à les suivre, de cet air placide qu'ont les représentants d'outre-Manche qui viennent flâner dans la capitale.

Au tournant du boulevard, Beauchêne fit signe à un cocher.

— Je suis un peu fatigué aujourd'hui, dit-il à Henri, nous allons prendre une voiture.

Un fiacre s'avança... nos deux héros y montèrent.

Immédiatement l'homme aux favoris rouges hêla un autre automédon.

— Vô voyez cette fiacre ?

— Oui, milord.

— Vô volez la suivre ?

— La suivre ?

— Yès... Il y aura *oume* louis pour vô...

Le cocher fit un bond.

— *Oume* louis ?... Chouette !

Il prépara ses guides.

— Embarquez vivement, car le voilà qui se cavale.

L'Anglais sauta dans le "sapin."

Le conducteur s'assujettit sur ses coussins, fouetta sa bête et partit derrière le premier fiacre.

— Un louis ! répétait-il, ce doit être l'ambassadeur de la Grande-Bretagne.

La tête penchée à la portière, l'homme aux cheveux carotte ne perdait pas de l'œil l'équipage dans lequel il avait vu monter Jacques Beauchêne et Henri, et un éclair méchant illuminait sa face sombre.

Une demi-heure après, la voiture qui portait le maître d'armes et son fils adoptif s'arrêtait devant la petite maison de Belleville que nous connaissons.

Henri sauta le premier à terre et alla ouvrir la porte pendant que Jacques payait le cocher.

Le fiacre qui contenait l'insulaire passa, puis, quand il eut encore fait environ cent mètres, l'insulaire se pencha à la portière.

— Aôh !

— Milord ?

— Stopez !

Le cheval s'arrêta.

L'Anglais descendit.

— Voici votre monnaie !

Il tendit au cocher une pièce de vingt francs qu'il tenait à la main, toute préparée.

— Milord est satisfait ?

— Yès.

Dès qu'il eut vu seul, l'homme aux favoris rouges regarda autour de lui.

Il se trouvait dans une rue étroite, contenant à peine deux ou trois maisons, bordée à droite et à gauche par des palissades fermant des jardins où des bâtiments en

construction. A peine un bec de gaz à chaque bout. Il ne faisait pas nuit encore, et déjà les passants étaient rares. Quant aux voitures, c'était à peine si on voyait s'en aventurer par là une ou deux par jour. Celles qui avaient amené le maître d'armes et lui, passant coup sur coup, à quelques minutes d'intervalle, avaient dû causer une surprise aux rares habitants qui avaient pu les voir.

Un sourire de satisfaction se dessina sur les lèvres pâles de l'Anglais.

— Quartier désert, murmura-t-il, admirable pour un guet-apens !

Il se dirigea du côté où il avait vu Beauchêne et Henri descendre de voiture.

Il reconnut aussitôt la maison. Les deux hommes étaient entrés. Il n'y avait plus personne dans la rue.

— Parfait ! se dit l'insulaire, c'est là qu'ils demeurent... Ils vont manger. J'ai une heure devant moi.

Il descendit la rue et chercha un restaurant.

A ce moment, la nuit était tout à fait venue.

Le vent s'était levé... Il faisait presque froid, un froid sec, et les étoiles brillaient déjà dans le ciel, trouant l'azur de leurs yeux de diamant.

Le dîner n'était pas terminé.

L'homme aux cheveux rouges se plaça en faction à cinquante mètres à peu près de la maison, dans l'encoignure d'un terrain, et attendit.

Il pouvait voir de là tout ce qui se passerait aux abords de l'habitation qu'il surveillait.

Il y avait dix minutes environ qu'il était là, quand la porte s'ouvrit.

Un homme sortit.

C'était le jeune homme, — c'était Henri.

L'étranger fit un mouvement de joie.

Il serra machinalement un poignard qu'il avait dans sa poche de pardessus.

— Cette fois, murmura-t-il, je le tiens !... Et nous verrons, moi, si je le manquerai.

C'était bien, en effet, Henri Beauchêne qui venait de sortir.

Après avoir dîné joyeusement en compagnie de l'homme qu'il croyait son père et qu'il aimait d'une affection de fils, de la femme qui l'avait élevé et qu'il chérissait comme une mère, à côté de la jeune fille avec laquelle il avait joué pendant toutes les années de son enfance, et dont les espiègleries continuaient à l'amuser — de cette jeune fille dont le regard rêveur l'avait plus d'une fois surpris, — Henri, qui avait un instant oublié en cette soirée ses préoccupations, et qui avait refoulé en lui ses tristesses, avait été repris, au moment de se lever de table, d'une grande mélancolie... L'image de la femme qui l'avait si fortement impressionné et qui avait répondu à son commencement d'amour d'une façon si cruelle était venue se dresser brusquement devant ses yeux.

Il se leva de table, jeta sa serviette, prit son chapeau.

— Tu sors ? demanda Jacques d'une voix toute pleine d'inquiétude.

— Oui, père...

— Et où vas-tu ?

— Je voudrais aller jusqu'à la Porte-Saint-Martin... Je n'ai pas vu la nouvelle pièce, et cela me distraira un peu. Est-ce que ça te contrarie ?

— Du tout... répondit Beauchêne d'un ton indifférent.

Jacques lança au jeune homme un regard que celui-ci seul vit et comprit.

— Sois tranquille, père...

Henri embrassa madame Beauchêne, Jeannette et Jacques, puis il sortit, après que le maître d'armes lui eut serré la main d'une façon significative.

Dehors il n'aperçut pas l'Anglais qui s'était dissimulé dans l'ombre et se dirigea tranquillement vers l'endroit où il devait attendre le passage de l'omnibus, sans se douter que chacun de ses mouvements était observé et chacun de ses pas suivi.

L'insulaire, qui marchait sur ses traces, se douta, quand il le vit arrêté, de ce qu'il voulait faire.

— Diable ! murmura-t-il, il a l'air d'attendre l'omnibus.

A ce moment, les lanternes de la voiture apparaissaient en haut de la rue.

Henri se dirigea de ce côté et sauta lestement sur le marche-pied.

Il y avait de la place à l'intérieur, il s'y assit.

Une minute après, l'homme aux favoris rouges était grimpé sur l'impériale.

A la place du Château-d'Eau, Henri Beauchêne descendit. L'Anglais l'imita. Le jeune homme tourna du côté des grands boulevards. L'insulaire le suivit presque pas à pas, se frayant le passage à grands coups de coude, quand la foule était trop grande, tremblant à chaque instant de voir sa silhouette se perdre à travers le grouillement sombres des passants.

Henri ne se doutait de rien, marchait d'un pas calme, s'amusant du mouvement de la foule, s'arrêtant devant les vitrines brillamment illuminées, d'où saillait quelque curiosité faite pour tirer l'œil du passant.

Devant l'Ambigu, il traversa la chaussée à travers le miroitement des omnibus et des voitures.

Le fils d'Albion commençait à devenir pensif... Où allait-il donc ainsi ?...

Il le suivit néanmoins... Quand il le vit s'arrêter devant la Porte-Saint-Martin et prendre un billet, il poussa un juron qui n'avait rien de britannique.

— Que le diable l'emporte ! grommela-t-il.

Il resta un moment indécis devant la porte, puis il se frappa le front.

— Suis-je simple ! Tout est pour le mieux au contraire.

Il demanda un fauteuil d'orchestre et entra.

Après la représentation, Henri sauta sur le trottoir et se dirigea d'un pas rapide vers le Château-d'Eau.

L'homme aux cheveux carotte marcha derrière lui d'un pas allègre. Son œil brillait maintenant de satisfaction et un sourire cruel errait sur ses lèvres. Il tenait le jeune homme.

Passé l'Ambigu, le boulevard était déjà presque désert. Devant la station des omnibus seulement, quelques groupes attendaient. Le fils adoptif de Jacques Beauchêne entra dans le bureau des voitures populaires.

— Pour Belleville ? demanda-t-il.

On lui remit un carton.

L'Anglais, qui était entré derrière lui, sortit aussitôt.

— Maintenant il ne m'échappera pas, murmura-t-il.

Il traversa vivement la chaussée, se dirigea vers une station de fiacres qui se trouve près de là, monta dans une voiture et dit au cocher :

— En haut de la rue de Belleville, et vivement.

Dans son émotion, il avait oublié son accent anglais.

L'automédon, à moitié endormi, rassembla sa couverture sur ses genoux, tapa son cheval et partit.

Un quart d'heure après il s'arrêtait.

L'homme aux favoris rouges descendit, paya et resta seul... Il était bien arrivé à l'endroit qu'il désignait. C'était l'endroit où Henri avait pris l'omnibus quelques heures auparavant. C'était l'endroit où il devait le quitter pour gagner à pied sa demeure. C'est pendant ce trajet que l'insulaire avait médité de faire son coup...

A cette heure, ce quartier de Paris était absolument désert et tout sombre, les becs de gaz trop éloignés ne servant qu'à rendre l'ombre plus compacte dans les endroits où leur lumière ne portait pas.

L'homme aux favoris rouges s'assura que son poignard et son casse-tête étaient à la portée de sa main, puis il se plaça dans une encoignure pour guetter le passage de son ennemi.

L'Anglais attendit dix minutes à peine.

L'omnibus montait lentement...

En passant devant la rue dans laquelle l'insulaire était tapi, une ombre se détacha lestement du marche-pied.

C'était Henri...

Le fils d'Albion avait fait un mouvement...

Dès que le jeune homme fut passé devant lui, il sortit de sa cachette et s'engagea sur ses traces.

L'étudiant, surpris d'entendre marcher derrière lui, se retourna, mais voyant un homme bien mis, il ne fut pris d'aucun soupçon.

L'inconnu, d'ailleurs, avait tranquillement les mains dans ses poches. C'était un promeneur quelconque, rentrant du spectacle comme lui... Il ne s'en préoccupa pas.

Plus on avançait, plus le quartier devenait désert, la rue obscure. On était maintenant devant les palissades des terrains vagues que nous avons signalés. On n'entendait plus que comme un bruit imperceptible le grincement sur le pavé des roues de l'omnibus.

C'était le moment...

L'Anglais sortit les mains de ses poches. Dans une il tenait un poignard, dans l'autre un casse-tête.

Il avança vivement et avant que le jeune homme eût pu se reconnaître, il lui asséna un coup violent de son arme américaine... Le jeune homme étourdi, assommé, chancela, les bras étendus machinalement comme pour se protéger, mais avant qu'il eût touché terre, l'Anglais, rapide comme l'éclair, lui avait enfoncé son poignard dans la poitrine jusqu'à la garde.

Le fils de Beauchêne tomba comme une masse sans avoir poussé un cri.

L'homme aux favoris rouges s'était penché ; il avait retiré de la plaie son arme ensanglantée et se préparait à l'enfoncer de nouveau, quand les voix de plusieurs personnes se firent entendre,

Il se redressa vivement et se mit à fuir du côté opposé.

— Bah ! murmura-t-il, un second coup était inutile. Cette fois, il a son affaire.

Et Jean de Kermor, car c'était lui, se dirigea vers la rue Saint Georges pour apprendre à Marcelle qu'ils étaient enfin débarrassés du neveu qui les gênait.

XXIII

Le lendemain matin, Beauchêne monta à la chambre d'Henri. Arrivé sur le carré, il écouta et n'entendit aucun bruit. Il était près de huit heures. Il frappa à la porte.

— Allons donc ! paresseux, cria-t-il, on dort encore ?

Pas de réponse.

Jacques leva le loquet de la porte.

La porte était fermée à clef.

Il frappa plus fort, secoua la serrure....

Même silence.

Puis une pointe d'inquiétude le prit.

Il donna un coup d'épaule violent. La porte céda.

Il fit un mouvement de surprise. La pièce était vide.

Le lit n'était pas défait.

Tiens !... tiens !... murmura-t-il, Henri n'est pas rentré hier soir ?

La chambre était telle que le jeune homme avait dû le laisser la veille.

— C'est bien cela, pensa Beauchêne, il n'est pas rentré...

Il redescendit.

— Eh bien ! demanda sa femme, Henri se lève-t-il ?

— Il n'est pas rentré.

Madame Beauchêne eut un mouvement effrayé.

— Comment ?

— A moins qu'il ne soit allé coucher au quartier, dit le mari.

— Tu sais bien que non. Il devait revenir ici. Il n'a pas de cours aujourd'hui.

— Il aura changé d'idée.

— Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur ! s'écria la femme avec un commencement de frayeur.

Beauchêne haussa les épaules.

Tout en cherchant à rassurer sa femme, Beauchêne

n'était guère moins inquiet qu'elle...

Il déjeuna à la hâte et se rendit rue de Richelieu, mais tout le reste de la journée, il fut triste et mal en train. A cinq heures précises, il quitta sa salle d'armes et sauta dans un fiacre.

Sa femme guettait sur le seuil.

— Et Henri ? s'écria-t-elle, quand elle le vit seul.

— Il n'est pas rentré ? demanda Beauchêne, qui était devenu ivide.

— Je ne l'ai pas vu.

— Voilà qui est singulier !

— Oh ! hier soir, il lui sera arrivé malheur.

Madame Beauchêne avait des larmes dans les yeux.

Le maître d'armes avait eu comme un éblouissement.

La soirée se passa dans des transes mortelles. Pas d'Henri.

A une heure du matin, comme on n'espérait plus rien, Beauchêne dit à sa femme et à sa fille d'aller se coucher.

Madame Beauchêne et Jeannette s'éloignèrent la mort dans l'âme...

La nuit s'écoula sans que le jeune homme eût paru.

Dès que les rues commencèrent à s'éveiller, Beauchêne sortit, après avoir promis à sa femme et à sa fille de les prévenir aussitôt qu'il saurait quelque chose.

Il marcha à pas rapides jusqu'à ce qu'il eût trouvé une voiture...

Rue Cujas, il demanda Henri Beauchêne.

— Je ne l'ai pas vu depuis deux jours, répondit le concierge.

Le maître d'armes, étourdi, fou de douleur, faillit tomber à la renverse...

Il remonta dans son fiacre.

— Où faut-il conduire monsieur ? demanda le cocher.

— Rue Saint-Georges ! répondit-il à tout hasard.

Une pensée était venue au Roi des Braves, rapide comme un coup de foudre. S'il était arrivé malheur à son fils, eût-il doutait plus maintenant, c'était le comte ou la comtesse de Kermor qui était l'auteur du malheur.

C'est donc chez eux qu'il se faisait conduire, c'est par eux qu'il saurait des nouvelles.

Arrivé devant l'hôtel de Kermor, Beauchêne sauta à bas de la voiture, entra dans la loge du concierge.

— Ah ! c'est vous ? s'écria celui-ci. Comment ça va-t-il.

— Très bien, répondit précipitamment le maître d'armes. Le comte de Kermor est-il chez lui ?

— Oui, je ne l'ai pas vu sortir... Vous voulez le voir ?

— J'aurais besoin de lui parler tout de suite pour une affaire très urgente.

— Il vous connaît ?

— Je ne crois pas.

— En ce cas, j'ai bien peur qu'il ne vous reçoive pas.

Beauchêne fit un geste menaçant.

— Je vais toujours sonner le valet de chambre, dit le portier.

Il agita le cordon d'une cloche, puis il dit au père adoptif d'Henri :

— Montez le perron, ouvrez la porte vitrée, et vous attendrez que le domestique descende.

Le Roi des Braves obéit.

Il monta les marches quatre à quatre, poussa la porte et se trouva dans un vaste vestibule sur lequel s'ouvrait un escalier monumental, aux marches couvertes d'un tapis épais et moelleux.

Le maître d'armes attendait depuis quelques minutes quand un domestique en livrée, en culotte courte, parut sur la dernière marche du premier étage.

Ayant aperçu Beauchêne, il descendit à la hâte.

— Que désirez-vous, monsieur ? demanda-t-il.

— Je voudrais parler à M. le comte de Kermor.

— Il vous attend ?

— Non...

— En ce cas, il ne pourra pas vous recevoir...

— Pourquoi donc ?
 — M. le comte ne reçoit pas aujourd'hui.
 — Ah ! M. le comte ne reçoit pas ? dit Beauchêne ;
 Il se dirigea vers l'escalier par lequel le domestique
 était descendu.
 Celui-ci voulut se placer devant lui.
 D'un revers d'épaule, le Roi des Braves le cutbuta et
 l'envoya rouler dans le vestibule.
 — Au secours ! à l'aide ! hurla le valet.
 Plusieurs portes s'ouvrirent.
 Le maître d'armes était au haut du premier étage.
 Un homme se dressa devant lui.
 Jacques faillit pousser un cri de stupeur.
 Cet homme était le portrait vivant d'Henri, plus vieux.
 C'était le comte.
 — Qu'y a-t-il donc, interrogea celui-ci d'un air hautain
 — Il y a, riposta audacieusement le Roi des Braves,
 que je désirerais parler au comte de Kermor, et qu'on
 voulait m'empêcher d'arriver jusqu'à lui, et que j'ai dû
 me frayer un passage...
 Le comte fronça les sourcils.
 — C'est moi qui suis le comte de Kermor, que me vou-
 lez-vous ?
 — Je viens vous demander ce que vous avez fait de
 mon fils...
 Jean pâlit imperceptiblement mais il se remit aussitôt.
 — Votre fils ? Ah ! ça, êtes-vous fou ?...
 — Non, je ne suis pas fou, dit le maître d'armes, voilà
 deux jours que mon fils a disparu...
 — Eh bien, qu'ai-je de commun avec la disparition de
 votre fils...
 — D'un geste, le comte avait éloigné les domestiques,
 qui étaient accourus pour le secourir.
 — Vous allez me dire où il est ! fit violemment Beau-
 chêne...
 Il y eut quelques instants de silence solennel.
 — Ah ! ça, qui êtes-vous donc ? demanda le comte, fei-
 gnant un profond étonnement, et de quoi me parlez-vous ?
 — Je suis Jacques Beauchêne et je vous parle de mon
 fils, que votre femme a tenté d'assassiner et que vous
 avez sans doute achevé, vous !...
 Le comte avait fait un bond ; il était devenu livide,
 mais il reprit vite son assurance.
 S'il manquait de sang-froid, il était perdu.
 — Je comprends de moins en moins ce que vous vou-
 lez me dire, répondit-il d'un air assez tranquille.
 Le comte haussa les épaules et il allait s'éloigner.
 Le Roi des Braves se plaça devant lui.
 — Dites-moi seulement où il est... que je le voie mort
 ou vivant !...
 Le comte se dégagea vivement.
 — Ah ! ça, s'écria-t-il le regard dur, c'est donc sérieux ?
 Prenez garde, mon brave, que je ne me fâche, et que je
 ne vous envoie cuver votre folie à Charenton ou à Bicê-
 tre !...
 Le comte sentait que son calme allait l'abandonner. La
 persistance de cet homme à l'accuser devenait au
 moins singulière. Est-ce qu'il saurait réellement quelque
 chose ?... Il fallait d'un coup tuer ses soupçons.
 Il se pencha sur l'escalier.
 — Jean ! appela-t-il.
 Le domestique que Beauchêne avait bousculé parut au
 bas des marches.
 — Allez me chercher un sergent de ville, cria-t-il, pour
 qu'on me délivre de ce fou !
 Le maître d'armes, qui était resté immobile, comme
 abîmé dans sa douleur, fit un mouvement. Il voyait qu'il
 ne saurait rien ainsi. De grosses larmes roulaient dans
 ses yeux.
 — C'est inutile, monsieur le comte, dit-il, je me retire.
 Le valet regarda le comte.
 — Restez ! commanda celui-ci.
 — Je me retire, poursuivit le père adoptif d'Henri... Je

ne veux pas vous obliger à user de violence envers moi...
 Vous ne voulez rien me dire, mais je saurai tout, et nous
 nous reverrons !...
 Quand il fut dehors, Jacques Beauchêne réfléchit. Il
 avait fait un impair. Il avait obéi au premier mouve-
 ment qui lui était venu, quand il avait appris qu'Henri
 n'avait pas paru chez lui, mais il s'en repentait mainte-
 nant. Sa visite était inutile, sinon imprudente. Elle
 n'avait servi qu'à mettre les coquins sur leurs gardes. Il
 avait pu dans sa courte entrevue avec le comte mesurer
 le degré d'audace, d'énergie et de cynisme de celui-ci.
 C'était un rude adversaire, et il aurait fort à faire pour
 lutter contre lui, le démasquer.
 Il sortait de l'hôtel avec une plus grande terreur qu'en
 y entrant... Son cœur était plus serré. Henri était mort,
 tué par le comte !... Ah ! les misérables ! les miséra-
 bles !
 La voiture attendait à la porte.
 Il y monta machinalement.
 — Où allons-nous ? demanda le cocher.
 Le Roi des Braves chercha un instant, comme ne se
 rendant pas compte de ce qui se passait, puis il dit :
 — A la Préfecture de police ! commanda-t-il,
 — Par le quai ?...
 — Si vous voulez.
 Le fiacre se remit en route et s'arrêta quelques instants
 après devant une porte ménagée à travers des bâtiments
 en construction...
 Beauchêne lut en lettres noires : *Préfecture de police. —*
Sûreté générale.
 C'était ce qu'il lui fallait.
 Il descendit de voiture.
 Un sergent de ville était de faction à la porte, sous une
 guérite...
 — Le bureau de la sûreté ? demanda-il.
 — Entrez, et on vous indiquera !
 Beauchêne s'engagea dans un bâtiment froid, à grands
 escaliers de pierre, dans lequel un silence solennel ré-
 gnait.
 Il monta un étage, puis deux, et se trouva sur un carré
 assez vaste.
 Derrière une porte un murmure de voix s'entendait.
 Il la poussa et tomba dans une sorte de bureau où des
 gens écrivaient, penchés sur des pupitres fumeux séparés
 du public par des grillages, comme des bêtes dange-
 reuses.
 Deux ou trois sergents de ville, en uniforme, flânaient
 debout...
 Beauchêne, intimidé, ôta son chapeau, et s'arrêta sur
 le seuil de la porte.
 — Vous désirez ? demanda un des hommes qui écri-
 vaient.
 — Je voudrais parler au chef de la sûreté.
 — C'est ici.
 Le maître d'armes entra tout à fait.
 — C'est à lui-même, demanda l'employé, que vous vou-
 lez parler ?
 — A lui-même, oui, monsieur.
 Il faudra revenir dans l'après-midi, dit-il. M. le chef
 de la sûreté est obligé de sortir.
 Beauchêne était devenu livide.
 Il s'était dressé instinctivement.
 — Comment ça ?...
 Puis il ajouta avec des sanglots dans la voix :
 — Je ne pourrai jamais attendre jusque-là.
 L'employé le regarda, ému par l'accent de sa parole...
 — Il s'agit donc d'une chose bien grave ?
 — Il s'agit de mon fils, dit vivement Beauchêne, qui
 est disparu depuis deux jours, et que je crois assassiné !
 Oh ! faites que je le voie !...
 L'employé hésita un instant, puis se dirigea vers le
 cabinet :
 — Je vais voir !

La porte se referma et Beauchêne attendit, bourrelé par l'angoisse.

Après quelques minutes, pendant lesquelles Jacques Beauchêne resta debout, agité de mouvements fébriles, la porte du cabinet s'ouvrit enfin... L'employé en sortit, suivi du visiteur qui avait précédé le maître d'armes.

Notre héros jeta sur le policier un regard plein d'angoisse.

— Suivez-moi ! dit celui-ci.

Jacques fit un mouvement de joie et se précipita en avant.

Assis près d'un petit bureau, un homme annotait de coups de crayon fébriles des feuillets épars devant lui.

Au bruit de la porte, il leva la tête. Ses yeux pétillèrent derrière ses lunettes et se fixèrent sur le Roi des Braves dont il eut l'air d'admirer la superbe carrure :

L'employé s'était discrètement éclipsé.

— C'est vous, demanda d'une voix brève l'homme aux lunettes, qui avez insisté pour me voir ?

— Oui, monsieur.

— Il s'agit, avez-vous dit, de la disparition d'un jeune homme ?

— Mon fils, oui, monsieur.

— Comment vous nommez-vous ?

— Jacques Beauchêne.

— Que faites-vous ?

Je suis maître d'armes, rue de Richelieu.

— C'est là que vous habitez ?

— Non, monsieur. J'habite Belleville.

— C'est bien cela, murmura à demi-voix le chef de la sûreté.

— Quoi ! monsieur, s'écria Beauchêne, les mains jointes, vous sauriez quelque chose ?

— Peut-être... Quel âge a-t-il, votre fils ?

— Vingt et un ans bientôt.

— Il y a deux jours qu'il a disparu ?

— L'avant-dernier nuit.

— Il était sorti tard ?

— Il était allé au théâtre.

— Plus de doute alors... Votre fils est bien le jeune homme qui a été ramassé cette nuit-là par des sergents de ville en haut de la rue de Paris.

— Mort ? bégaya Beauchêne d'une voix privée de salive...

— Non blessé seulement...

Beauchêne eut un sursaut de joie.

— Le policier frappa sur un timbre.

— Gravement ? balbutia le maître d'armes.

— Un coup de casse-tête sur le crâne et un coup de couteau en pleine poitrine.

Notre héros chancela.

Son front s'était baigné d'une sueur froide.

— Grand Dieu ! murmura-t-il.

L'agent que le chef de la sûreté avait sonné se présenta.

— Où est donc, demanda le policier, le jeune homme trouvé l'autre jour rue de Paris ?

— On l'a transporté à Lariboisière, monsieur... Il n'y avait pas de place dans les autres hôpitaux.

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Bien que son état soit grave, on ne désespère pas de le sauver.

Jacques Beauchènes poussa un un soupir de soulagement formidable.

— Et je pourrai le voir ? demanda-t-il.

— Nous allons examiner ça.

Le chef se tourna vers son agent.

— Dans quelle salle se trouve-t-il ?...

— Dans cinq minutes, je vais vous le dire, répondit l'employé qui se retira.

Beauchêne resta seul avec le chef de la sûreté.

Depuis un moment ce dernier observait avec attention le maître d'armes.

La douleur terrible peinte sur la figure du pauvre homme l'avait touché, malgré l'habitude qu'il avait des misères humaines.

Le policier reprit son interrogatoire.

Et le jeune homme était de mœurs régulières ?

— Il ne s'absentait jamais, répondit Beauchêne.

— Que faisait-il ?

Il est étudiant. Il habite d'ordinaire le quartier Latin, mais, ce soir-là, il devait coucher chez nous.

— Quelle raison avait motivé ce changement dans ses habitudes ?

— Une aventure assez singulière, qui n'est pas étrange, je crois, à l'attentat dont il vient d'être victime.

— Pouvez-vous me la raconter ?

— C'est pour cela que j'ai insisté pour vous voir.

A ce moment l'agent que nous avons vu sortir ouvrit la porte.

— Le blessé est dans la salle Saint Joseph, lit 32.

— Bien.

L'homme se retira.

— Vous me permettez de le voir ? demanda le maître d'armes d'une voix séchée par l'anxiété.

— Je vous donnerai un mot pour le directeur.

— Oh ! monsieur, que de remerciements !

Notre héros allait s'élançer. Le policier le retint.

— Mais auparavant, reprit celui-ci, il faut que vous me donniez sur le crime tous les renseignements possibles.

— Je suis tout disposé à répondre.

— Ainsi, selon vous, ce ne sont point des rôdeurs qui l'ont attaqué pour le voler.

— Oh ! non, monsieur, s'écria Beauchêne avec conviction.

— C'est cependant ce que nous avons cru tout d'abord bien que le jeune homme n'eut pas été volé, mais les agresseurs auraient pu être dérangés et n'avoir pas eu le temps de le dépouiller.

— Ce n'est pas pour le voler qu'on l'a assailli, dit Beauchêne.

— Il avait donc des ennemis ?...

— Oui, monsieur, et des ennemis puissants, terribles.

— Vous les connaissez ?

— Je le crois, mais je n'ai pas de preuves encore, et je ne puis pas les nommer, mais cela ne tardera pas.

— Sachez que je suis tout disposé à vous aider.

— L'homme que je soupçonne est riche, honoré...

— La justice ne s'arrête pas devant ces considérations. Beauchêne secoua la tête.

— Si je vous disais le nom sur lequel j'ai des doutes, vous seriez le premier à vous récrier, mais je ne le dirai pas sans être sûr de ce que j'avance.

— Vous avez raison. Il ne faut pas accuser à tort.

— Je vous demande quelques semaines et alors !

Un éclair de vengeance brilla dans l'œil du maître d'armes.

— Vous me trouverez toujours prêt à vous seconder s'il s'agit de punir un criminel.

— Je vous remercie, monsieur, et je compte sur vous, et pour vous montrer que je n'abuse pas, je vais vous raconter l'histoire d'Henri... C'est le prénom du blessé.

En quelques mots rapides, notre héros fit le récit que nos lecteurs connaissent, le sauvetage de son fils adoptif, le crime dont il avait été une fois victime... et les motifs qu'il avait de craindre que cette nouvelle entreprise ne fût la suite de la première...

Le chef de la sûreté avait écouté attentivement cette narration.

— En effet, dit-il, il y a là quelque mystère qu'il faut éclaircir... Je ne doute pas que votre fils n'ait été réellement l'objet de la tentative de meurtre que vous me signalez, mais il ne pourrait sans doute pas fournir de preuves suffisantes pour faire arrêter la personne. Les circonstances de l'attentat ont été telles qu'il sera toujours facile à la femme de se défendre et de nier. Elle pourra dire que

Au bout de quelques instants, cependant, le portier reparut.

— Suivez-moi, monsieur.

Le Roi des Braves se leva vivement.

Son guide le fit traverser les grandes voûtes qui font le tour de la cour centrale, prit un escalier à gauche, monta un étage, puis deux, s'engagea dans des couloirs qui semblaient interminables au père et s'arrêta enfin devant une porte fermée par un battant mobile couvert de cuir vert.

Il l'ouvrit et entra, faisant signe à son compagnon de le suivre.

Deux hommes se trouvaient dans le cabinet. Un homme d'un certain âge en redingote et un autre plus jeune ayant devant lui un grand tablier blanc à bavette.

— Je serais très aise, dit le premier des inconnus, d'obtempérer au désir de M. le chef de la sûreté, mais voilà monsieur...

Il indiqua l'interne.

— ... Qui me dit qu'une entrevue avec le blessé serait dangereuse encore... Il ne faut au jeune homme aucune émotion... et il lui est interdit surtout de parler.

Beauchêne ne pouvait pas prononcer un mot, tellement son cœur était gonflé.

— Tout ce que nous pouvons faire, répondit l'interne, c'est de vous permettre de le voir de loin et de vous assurer que c'est bien lui... Mais il faut nous promettre de ne pas dire un mot, de ne pas faire un mouvement qui puisse le réveiller et attirer son attention.

— Je ferai mon possible pour me contenir, monsieur.

— Venez avec moi, je vais vous conduire.

Beauchêne suivit l'interne. Ses jambes se dérobaient sous lui.

L'interne se tourna vers lui.

— C'est le troisième lit à droite, dit-il... Je vais ouvrir la porte doucement... puis, vous vous pencherez sans bruit, et dès que vous l'aurez aperçu, vous vous retirerez.

— Bien, monsieur.

Le jeune homme fit ce qu'il avait dit.

Les yeux avides de Beauchêne pénétrèrent dans la salle...

Au premier coup d'œil, il faillit tomber à la renverse...

Il porta la main à son cœur et se rejeta vivement en arrière.

Il sentait qu'il ne serait pas maître de son émotion... Il allait crier...

C'était bien Henri qu'il avait vu, Henri livide, plus pâle que ses draps, les yeux fermés comme s'il était mort, la tête enveloppée de bandelettes.

L'interne avait refermé la porte.

— Ainsi, c'est bien lui ? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondit Beauchêne. c'est bien lui.

— Il ne vous a pas aperçu... Il dort et ne s'est pas réveillé.

— Et vous dites, monsieur, qu'il est encore en danger ?...

— La blessure de la tête ne sera rien, mais le coup de couteau nous inquiète.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le pauvre père... Et quand pourrai-je le voir ?

— Présentez-vous à la visite de dimanche, et s'il continue à aller mieux, peut-être vous permettra-t-on d'entrer.

Le Roi des Braves semblait cloué au sol...

Il fit difficilement quelques pas...

— Je vais donc m'éloigner... bégaya-t-il.

— Il le faut, monsieur. La moindre faute peut encore tout compromettre. Le jeune homme est très bien soigné, ici. Le chirurgien s'intéresse à son sort, et vous pouvez partir sans crainte : tout ce qui sera humainement possible pour le conserver à la vie sera fait.

— Je n'en doute pas, monsieur, mais c'est si dur !...

— Allons, du courage ! fit l'interne, vous le reverrez bientôt ; vous viendrez le chercher et l'emmener, et cette joie compensera toutes vos douleurs.

L'entrevue conduisit notre héros jusqu'à la porte de l'hôpital.

Beauchêne demeura un moment immobile sur le trottoir, ne pouvant pas s'éloigner du triste monument dans lequel il laissait son fils ; puis il s'arracha d'un mouvement brusque à cette contemplation pénible et remonta dans sa voiture.

— A Belleville ! commanda-t-il au cocher.

Il était incapable de travailler ce jour-là et voulait rentrer chez lui.

En entendant une voiture s'arrêter devant leur petite maison, Julie Beauchêne et Jeannette, qui guettaient l'arrivée du Roi des Braves, s'étaient précipitées.

— Eh bien ? s'écrièrent-elles, avant même que le maître d'armes eût payé son cocher.

Celui-ci ne répondit pas tout d'abord. Il solda l'automédon et rentra chez lui, suivi de près de sa femme et de sa fille.

— Mais que lui est-il donc arrivé ? demanda madame Beauchêne.

— Le colosse se leva.

Ses yeux étincelaient.

— Ce qui lui est arrivé ?... On a tenté de l'assassiner...

Les deux femmes poussèrent une exclamation de terreur.

— De l'assassiner ?...

— Oui, à deux pas de chez nous... Quand il rentrait du théâtre !... Des misérables !...

— On les connaît ? fit aussitôt la mère.

Le mari vit qu'il s'était trop avancé...

— Pas encore, dit-il, mais j'espère bien...

— Et nous n'avons pas entendu ses cris ! murmura Jeannette...

— A-t-il pu crier même, le pauvre enfant ? Il a dû être surpris... assommé... avant même d'avoir pu se reconnaître.

— Qu'a-t-il donc reçu ?

— Un coup de casse-tête... puis, comme cela ne suffisait pas sans doute, on y a ajouté un coup de couteau.

Les deux femmes laissèrent échapper un cri d'horreur.

— Mon pauvre Henri !

Beauchêne marchait de long en large, les poings crispés le regard fauve, le front farouche.

— Si la justice ne fait pas son devoir, s'écria-t-il, c'est moi qui le vengerai ! !

Sa femme leva sur lui un regard terrifié.

— Prends garde... S'il allait t'arriver malheur, à toi aussi...

Beauchêne haussa les épaules.

— Ne crains rien pour moi. D'ailleurs, je ne lutterai pas seul.

— Que veux-tu donc faire ?

— Je vais télégraphier à tes frères.

— C'est une bonne idée.

— Je vais leur dire : Un malheur menace Henri. Venez vite ! Ils accourront. Ils aiment Henri comme leur fils. Et à nous quatre !...

Un éclair de défi s'alluma dans l'œil du maître d'armes.

— Oui, dit la femme, je serai plus tranquille quand je les saurai avec toi.

— Ils sont à Beauvais en ce moment ?

— Oui.

— Demain soir ils peuvent être ici.

Jacques passa dans une autre pièce pour rédiger sa dépêche, pendant que sa femme et Jeannette, restées seules dans la salle à manger, se faisaient part de leurs douloureuses impressions.

Jeannette, nous l'avons dit, avait dépassé seize ans... C'était une admirable fille, au teint clair, aux cheveux châtain, aux yeux doux de madone... Elle ressemblait

beaucoup à sa mère et n'avait rien de l'énergie et de la force du père. Elle était plutôt mièvre et frêle. Elle n'avait non plus — et pour cause — aucun point de ressemblance avec Henri.

Persuadée que ce dernier était son frère, elle aimait le jeune homme comme une sœur aime un frère, et cependant par moments elle ne pouvait s'empêcher d'arrêter ses yeux sur lui avec complaisance, et elle ressentait en le regardant comme un frisson dont elle ne pouvait pas se défendre. Elle le trouvait intelligent et beau. Elle était heureuse près de lui.

La nouvelle de l'accident qui était arrivé au jeune homme lui avait serré le cœur à tel point qu'il lui semblait qu'elle ne vivait plus. L'image d'Henri blessé, mourant peut-être, ne quittait pas ses yeux.

Sa mère n'était pas moins impressionnée et moins triste qu'elle.

Les deux femmes mêlaient encore leurs soupirs et leurs larmes, quand le Roi des Braves reparut, un papier à la main.

— Voilà qui est fait...

Il sortit pour expédier son télégramme, puis il rentra aussitôt pour s'entretenir d'Henri avec sa femme et sa fille.

Au moment où la nuit tombait, un employé du télégraphe apporta un papier bleu.

C'était la réponse des frères.

— Nous plions bagages après la représentation de ce soir, disaient-ils, et nous partons. Dans la soirée de demain nous serons à Paris...

— A la bonne heure: Je savais bien que je pouvais compter sur eux.

Le jeudi qui suivit, jour de visite, le concierge de Lariboisière vit passer devant lui, avec une sorte de stupeur, d'abord Julie et Jeannette, puis Jacques Beauchêne et ses trois beaux-frères, trois colosses comme lui.

— Une vraie smala ! comme disait en riant le maître d'armes, qui se rappelait son Afrique.

Le Roi des Braves était maintenant plein d'espoir. Henri, dont il avait pris deux fois par jour des nouvelles, continuait à aller mieux, et on promettait de le sauver, bien qu'il fallût prendre encore de grandes précautions.

Le lendemain, le Roi des Braves, qui avait mis les frères de Julie au courant de ce qui se passait, et qui avait réfléchi pendant la nuit, — le sommeil l'ayant fui, depuis l'accident arrivé à Henri, — à son plan de campagne, le Roi des Braves, disons-nous, se leva de bonne heure et alla réveiller celui de ses beaux-frères qui répondait au sobriquet de "la Panthère."

— Lève-toi, tu vas venir avec moi.

La Panthère s'habilla docilement.

Jacques Beauchêne l'emmena rue de Richelieu, le présenta à ses prévôts.

— Tu me remplaceras, lui dit-il, pendant que je vais faire mes courses et le voyage que je médite.

Le beau-frère lui serra la main et commença à se mettre en tenue.

— C'est convenu, et ne sois pas inquiet. Tes élèves n'auront pas à se plaindre de moi !

Notre héros, libre de ce côté, se rendit à la gare Saint-Lazare et prit le train pour Asnières.

Il se présenta au commissariat.

Le père adoptif d'Henri expliqua ce qu'il voulait.

Il venait prier le commissaire de faire rechercher dans ses archives le rapport qui avait été envoyé autrefois par le service de la sûreté au moment où il avait sauvé de l'eau l'enfant qu'il avait élevé.

— Asseyez-vous, dit le commissaire.

Il appela son secrétaire et lui demanda de faire les recherches nécessaires, puis il se remit à son bureau et continua le rapport qu'il avait commencé, sans plus se préoccuper du Roi des Braves.

Un quart d'heure se passa, puis une demi-heure.

Notre héros était sur des charbons ardents.

Enfin le secrétaire poussa une exclamation de satisfaction.

— Je crois que c'est cela.

Il présenta à Beauchêne une feuille de papier jaunie, poussiéreuse, dont il déchiffra les premières lignes.

— Oui, oui, c'est bien cela.

Le commissaire avait posé sa plume.... Il écoutait, intéressé.

— Je voudrais savoir, dit Jacques Beauchêne, si on n'a pas, depuis, eu de renseignements sur l'enfant jeté dans la Seine...

Le secrétaire tourna et retourna les pièces.

— Je ne vois rien de nouveau, répondit-il.

Jacques Beauchêne fit une grimace de désappointement.

Le secrétaire avait continué à feuilleter machinalement le tas de papiers qu'il tenait à la main.

Il eut tout à coup un sursaut de surprise.

— Qu'y a-t-il ? demanda le commissaire.

Le jeune homme montra un petit morceau de papier attaché par une épingle à une autre feuille.

La note contenait ces mots :

" Voir si l'enfant trouvé dans la Seine ne serait pas le même qu'on a volé à son père, aux Tuileries, et qui se nomme André de Kermor, fils de Julien de Kermor. "

Jacques Beauchêne s'était levé.

— Fils de Julien de Kermor ! répéta-t-il. L'autre se nomme Jean... Ce n'est pas son fils à lui... C'était le fils de son frère, son neveu... Ah ! je comprends tout maintenant ! Il l'a fait disparaître pour hériter.

Un frisson avait passé sur tout son corps.

Ses cheveux s'étaient dressés d'horreur sur son front.

— Qui sait ? murmura-t-il tout haut, s'il n'avait pas aussi tué son frère ?

Le commissaire et son secrétaire le regardaient stupéfaits.

— Gardez précieusement ces pièces, fit vivement Beauchêne, nous en aurons besoin bientôt. Je suis sur les traces d'un crime, et peut-être de deux crimes abominables, mais je ne puis rien dire encore.

Le fonctionnaire, frappé de l'émotion de son interlocuteur, vit que ce que celui-ci lui disait était sérieux.

— Je vais mettre les papiers dans mon secrétaire, et je les tiens à votre disposition.

— Merci, monsieur le commissaire, dit Beauchêne. Vous m'aurez aidé à réparer une grande injustice.

Le Roi des Braves salua et sortit vivement.

— Tonnerre ! s'écria-t-il quand il fut dehors, assez fort pour faire retourner les passants stupéfaits, je commence à voir clair !... Nous allons rire, monsieur le comte.

Il rentra à Paris et résolut de se rendre dès qu'il le pourrait en Normandie.

Il voulait se renseigner exactement sur cette famille de Kermor, dont Jean, l'assassin d'André, paraissait être maintenant l'unique représentant.

Avant de partir pour le voyage qu'il méditait, Jacques Beauchêne avait certaines précautions à prendre. Il se doutait bien que le comte savait qu'Henri n'était pas mort. Il fallait donc mettre le jeune homme à l'abri quand il serait sorti de l'hôpital. Justement l'interne avait dit au maître d'armes qu'il ferait bien d'emmener le blessé à la campagne pour le changer d'air et achever sa convalescence... Cela entraînait tout à fait dans les plans de notre héros. Il se mit en campagne et ne tarda pas à trouver du côté de Vanves ce qu'il lui fallait. C'était une maison isolée, assez propre, entourée de jardins, et qui devait, comme on le verra plus tard, lui servir à deux fins. Il la loua pour un an.

Henri continuait à aller de mieux en mieux. Chaque

jour de visite, les membres de la famille Beauchêne faisaient irruption dans l'hôpital où tout le monde les connaissait. Le blessé pouvait parler maintenant et raconter son accident.

Raconter s'était interrogé sur ce sujet à plusieurs reprises et s'était fait donner tous les détails possibles.

— Ainsi, tu as bien remarqué celui qui t'a frappé ?

— Oui, père.

— Tu le reconnaîtrais, si tu le voyais ?

— Certainement.

Une seule chose déroutait le Roi des Braves. Le signalement donné par son fils ne répondait en rien à celui du comte de Kermor, mais le comte avait pu se déguiser. Il est même probable qu'il avait dû songer à prendre cette précaution, à moins qu'il n'eût payé un comparse pour faire la besogne pour lui...

Mais celui qui avait blessé Henri était un homme bien mis.

Le jeune homme avait remarqué l'expression fauve de ses yeux où la haine brillait, quand il s'était jeté sur lui...

Ce devait être le comte lui-même.

Oui, oui, c'était lui, pensait Beauchêne. Le misérable n'avait dû confier à personne le soin de le débarrasser de celui qui le gênait.

Mais pour prendre Jean de Kermor, il lui fallait les preuves de ce nouveau crime, et ces preuves, comment se les procurer ?...

XXIV

Par une matinée éclairée de ce soleil léger qui annonce le printemps, un landau de la Compagnie, à quatre places contenant Beauchêne, sa femme et sa fille, s'arrêta devant Lariboisière.

Le maître d'armes descendit, parla quelques secondes avec le portier, et s'élança d'un pas léger dans le grand escalier de pierre conduisant à la salle où se trouvait Henri.

Notre héros était radieux. Il allait chercher son fils, son fils guéri, auquel on avait donné son *exact*.

Le jeune homme, tout prêt déjà, un petit paquet à la main, se tenait au pied de son lit, guettant avec anxiété, l'arrivée du Roi des Braves.

La porte s'ouvrit enfin. Beauchêne parut.

D'un élan Henri fut dans ses bras.

— Tu m'attendais ?...

— Avec impatience ?

— Allons, fais tes adieux...

Le jeune homme alla serrer la main à quelques voisins, puis il revint à Jacques.

— C'est fini ?... demanda celui-ci.

— Je suis prêt.

— Allons !

Le père et l'enfant se précipitèrent dehors.

Beauchêne avait hâte d'être sorti. Il descendait les escaliers quatre à quatre, mais il s'aperçut qu'Henri ne pouvait pas le suivre. Le jeune homme avait les jambes légèrement chancelantes.

Le maître d'armes le prit sous le bras, et ils descendirent plus lentement.

Quand ils furent dehors, il lui montra à quelques pas le landau qui attendait.

— Voilà notre équipage, fit-il.

Henri crut d'abord qu'il plaisantait, mais il aperçut aussitôt deux têtes bien aimées, celles de Julie et de Jeannette, qui se penchaient à la portière.

Il poussa un cri de joie et se précipita vers elles.

Beauchêne courut à la portière, le fit monter, dit quelques mots à l'oreille du cocher et monta lui-même.

Le véhicule se mit en marche.

Toutes les douleurs passées, toutes les terreurs semblaient oubliées...

De grands éclats de rire s'échappaient par les portières.

Henri, dont la figure pâle se détachait au-dessus d'un amoncellement de châles et de couvertures, semblait se ranimer à vue d'œil dans cette atmosphère de gaieté et d'amitié.

Chacun était pour lui plein d'attention et de soins.

Jeannette riait comme une folle et le taquinait, et quand leurs doigts se rencontraient en jouant, une rougeur lui montait aux joues... Mais elle n'avait jamais encore paru plus gaie. Sa joie exhubérante de voir Henri sauvé, guéri, indiquait ce qu'elle avait souffert. C'était le cœur comprimé qui se dilatait, qui semblait avoir besoin de respirer à nouveau.

Henri n'était pas moins joyeux qu'elle... Bien qu'il se sentit faible encore, il avait un besoin de s'épancher, de montrer son bonheur. Il était heureux d'avoir échappé à la mort, de se trouver au milieu de ceux qu'il aimait et de quitter les salles banales de l'hôpital, qui pendant tant de jours avaient pesé sur lui de toute la lourdeur de leur ennui.

La voiture tourna, fit encore quelques centaines de mètres ; puis, sur l'ordre du maître d'armes, s'arrêta devant un grand mur percé d'une porte verte. On ne voyait pas de maison.

— C'est là, dit notre héros, et il sauta à terre..

Au moment même où la voiture s'arrêtait, la petite porte s'ouvrait, et les trois beaux-frères apparaissaient, accourant au-devant des voyageurs. Ceux-ci descendirent vivement du véhicule. Ils avaient hâte de visiter la propriété choisie par le maître d'armes. C'était une de ces petites villas banales qu'on voit par centaines aux environs de Paris.

Jeannette, qui adorait la campagne, les fleurs et les arbres, battait des mains.

Henri n'était pas moins ravi. Il aspirait à pleins poumons, avec délice, le grand air qui le vivifiait.

Les beaux-frères faisaient les honneurs de la maisonnette.

Quand on eut tout examiné, qu'on se fut extasié sur tout, Beauchêne se tourna vers Henri et Jeannette :

— Eh bien ! leur dit-il, peusez-vous que vous vous accoutumerez ici ?

— Oh ! oui, père, s'écria la jeune fille avec enthousiasme.

Dès le lendemain de l'installation d'Henri à la campagne, notre héros avait pris le train de Normandie.

Descendu à la station où il allait, il s'informa du château de Kermor...

— C'est à quatre lieues d'ici, lui dit-on ; vous en avez pour une heure et demie de chemin en prenant la diligence.

Le maître d'armes s'empressa de se rendre à la voiture publique...

Il prit place dedans et descendit dans un petit village d'où l'on apercevait les tourelles du château.

Il avisa une auberge, la seule de l'endroit ; il s'y rendit.

Il commanda à dîner, et en mangeant il parla du château de Kermor et de ses hôtes.

Il était bien tombé. L'aubergiste était précisément un ancien serviteur de Julien. Quand Jean avait pris possession de l'héritage, il avait fait maison nette. Tous les vieux domestiques, qui avaient été au courant des désordres de sa jeunesse, avaient été remplacés par de nouvelles figures.

Pour faire causer l'aubergiste, Beauchêne l'avait fait attabler en face de lui et avait demandé quelques bonnes bouteilles qu'ils avaient vidées de concert. Il avait acquis promptement la conviction que l'enfant qu'il avait recueilli était bien, ainsi qu'il l'avait supposé, le fils de Julien et non celui de Jean.

Quand notre héros parla de la mort bizarre du plus jeune des Kermor, survenue dans un hôtel à Paris, le paysan jeta autour de lui un regard épeuré, puis se penchant à l'oreille du maître d'armes, la bouche entre ses

deux mains, comme s'il voulait éteindre ses paroles, il prit un air mystérieux :

— Je ne voudrais pas, pour tout ce que je possède, que ce que je vais dire sortît d'ici.

— Soyez tranquille.

— Mais on ne m'ôtera pas de l'idée, poursuivit-il, qu'il n'y ait eu dans cette mort quelque chose de louche.

Beauchêne sursauta.

— Eh bien ! poursuivit le Normand en prenant de nouvelles précautions pour n'être pas entendu, j'ai toujours pensé que notre bon maître Julien de Kermor n'était pas mort de sa belle mort.

Beauchêne prit un air effaré.

— Et l'enfant ? Il est mort aussi, pas vrai ? Pourquoi donc qu'on n'en a jamais entendu parler ?

— Il avait été volé au père.

L'aubergiste haussa les épaules.

— Tenez, voulez-vous le fond de ma pensée ? Eh bien pour moi, c'est l'autre, Jean, qui a tout fait.

— Mais quoi ? interrogea Beauchêne.

— C'est lui qui a supprimé son frère et volé l'enfant pour avoir la fortune.

Beauchêne était très ému.

La pensée qui lui était venue déjà, cet homme l'avait aussi, et cependant cet homme ne savait pas ce qu'il savait. C'était donc bien possible ? C'était donc vrai ?

Il sortit de sa poche une photographie d'Henri, et il la tendit au paysan.

Celui-ci fit un signe de croix effarouché.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il... c'est lui !...

Il prit le portrait et l'examina avec plus de soin.

— Oui, c'est bien lui : le pauvre chéri... je le reconnais comme si c'était d'hier...

Le paysan, cessant tout à coup ses effusions, jeta sur son interlocuteur un regard soupçonneux.

— Comment se fait-il que vous ayez ça sur vous, vous ?...

Vous savez donc ce qu'il est devenu, l'enfant de notre maître ?...

— Je le sais, répondit Beauchêne.

— Bonté divine ! Et il vit ?...

— Il vit... C'est même un superbe jeune homme.

Le paysan joignit les mains.

— Vous le connaissez ?

— C'est moi qui l'ai élevé.

Et le Roi des Braves ajouta :

— Et c'est moi qui lui ferai rendre justice et qui vengerai son père.

Le paysan se précipita sur lui et lui pressa les mains à les broyer.

— Faites ça ! faites ça ! s'écria-t-il, et tout le monde ici vous bénira !

Notre héros serra la main au bonhomme et sortit du cabaret.

Beauchêne revint à Paris.

Il avait pris l'adresse de l'hôtel où Julien était descendu avec son fils quinze ans auparavant. Il s'y rendit.

L'hôtel n'existait plus, mais on lui indiqua le nom et l'adresse du propriétaire.

— Vous souvenez-vous, demanda-t-il à cet homme, d'un voyageur qui est mort chez vous il y a une quinzaine d'années après avoir perdu son fils aux Tuileries ?

— Si je m'en souviens !... C'est du comte de Kermor que vous voulez parler ?...

— C'est bien cela. Vous savez de quoi il est mort ?

— Si je le sais ! De la petite vérole noire... Ça m'a fait même assez de tort à l'époque. Pendant près de trois mois on a fui mon hôtel comme la peste.

— Pourriez-vous me dire quel est le médecin qui a soigné le comte ?

— Je ne crois pas qu'aucun médecin lui ait donné ses soins. Il avait fait demander un notaire par un de mes garçons. Il lui a dicté son testament.

Beauchêne tressaillit.

— Son testament ? Il y a donc un testament ? fit-il tout bas.

Il se garda bien d'interrompre l'ancien hôtelier.

— Une heure après, poursuivit celui-ci, il était mort. Le médecin qui est venu n'a pu que constater le décès.

— Vous vous rappelez les noms du notaire et du médecin ? demanda le maître d'armes.

— Parfaitement. C'était mon notaire et mon médecin.

— Voulez-vous me les donner ?

L'homme griffonna sur un morceau de papier les deux noms et leurs deux adresses.

Notre héros se rendit chez le notaire.

Là il apprit un détail qui le renversa d'étonnement.

La scène de l'*Hôtel des Ambassadeurs* avait frappé l'officier ministériel qui se la rappelait parfaitement.

— Je vois encore le comte, dit-il, comme je l'ai vu à ce moment... il semblait très abattu... Il ne pouvait plus parler, et quand il a signé, sa main tremblait tellement que c'est à peine s'il put former une signature lisible. Néanmoins, je ne le croyais pas si bas, et j'ai été stupéfait quand j'ai appris sa mort... J'ai fait autrefois un peu de médecine, et pour moi, quand je l'ai vu, le comte de Kermor n'offrait aucune trace de la maladie qui l'a emporté une heure après. C'est ce qui m'a toujours stupéfait.

Beauchêne n'avait pas fait un mouvement.

— Pourrais-je savoir, demanda-t-il, quelles étaient les clauses du testament de Julien de Kermor ?...

— Parfaitement.

L'homme de loi se fit apporter un vieux dossier et lut la teneur de l'écrit que nos lecteurs connaissent.

— Et on n'a jamais retrouvé l'enfant ? interrogea le maître d'armes.

— Jamais, monsieur !

— Alors toute la fortune est allée au frère ?

— C'est lui qui en jouit depuis cette époque...

— Il n'était pas à Paris au moment de la mort de son frère ?...

— Non, monsieur... Il se trouvait en Amérique, à New-York, où je lui ai télégraphié.

— Et il a fait beaucoup d'efforts, demanda notre héros d'un air légèrement ironique, pour retrouver son neveu ?

— Tout ce qu'il était possible de faire, il l'a tenté ; il a fait élever au Père-Lachaise un superbe monument au défunt.

Beauchêne en savait assez.

Il salua le notaire et se retira.

Il se fit conduire chez le médecin.

Celui-ci n'avait plus qu'un souvenir vague de ce qui s'était passé.

Il se rappelait bien avoir constaté un cas de petite vérole noire à l'*Hôtel des Ambassadeurs* ; mais il n'avait pas su même le nom de l'homme décédé.

— Vous comprenez, dit-il à Beauchêne, que je ne n'en ai pas demandé bien long. On me montra l'homme. Il était mort d'une maladie contagieuse... Je n'ai songé qu'à une chose, le faire ensevelir le plus tôt possible.

— C'est tout naturel, quelques heures avant sa mort, cet homme était sorti, avait dicté son testament, parlé...

— J'ignorais ces détails.

— La petite vérole noire est-elle donc une maladie si foudroyante ?

— Non, on traîne quelquefois quatre ou cinq jours.

— Or, le comte de Kermor...

— Il se nommait le comte de Kermor ? demanda le médecin.

— Oui, monsieur.

— Or, le comte de Kermor, poursuivit Beauchêne, n'avait même pas été malade. Le notaire qui a reçu son testament, une heure avant la mort, n'avait constaté, il vient de le dire, aucune trace de la maladie.

Le docteur ouvrait des yeux énormes.

— Vous m'épouvantez ! murmura-t-il.

— N'y a-t-il pas quelque poison dont les effets se rapprochent ?

L'homme de l'art fit un bond effaré.

— Auriez-vous donc des soupçons ? s'écria-t-il.

— Mieux que cela, maintenant, répondit tranquillement Beauchêne.

— Il y a, dit le médecin, des poisons végétaux qui amènent comme l'affection dont nous parlons, la décomposition du sang, et par suite des taches noirâtres qui ressemblent assez à celles de la petite vérole noire.

— C'est de cette maladie-là qu'est mort le comte, s'écria le maître d'armes.

Le médecin le regardait d'un air hébété.

— Un crime, s'écria-t-il... Je me suis trompé à ce point !...

— Personne n'est infaillible, docteur.

— Il est certain que si j'avais su les circonstances... mais j'étais si loin de me douter !...

— Si vous avez commis une erreur, nous le saurons bientôt... Mais préparez-vous à le reconnaître et à le dire...

— A le dire ? bégaya le médecin ahuri... A qui ?...

— A la justice !...

Le maître d'armes prit son chapeau et s'éloigna.

Le Roi des braves sortit fort impressionné de ces différentes entrevues... Peu à peu la lumière se faisait. Il commençait à voir clair dans ce sombre drame. Il avait acquis la certitude au village de Kermor que le comte était capable de tous les crimes... Le notaire avait eu des doutes sur la façon brusque dont était mort Julien de Kermor... Le médecin lui-même commençait maintenant à craindre de s'être trompé. Il n'y avait pas jusqu'à la date de cette mort qui n'eût frappé notre héros... Elle avait eu lieu le jour même où il avait retiré de la Seine l'enfant devenu depuis son fils adoptif.

Il se frappa le front.

— J'y suis ! s'écria-t-il. C'est sur la ligne du Havre que le crime a été commis... c'est en se rendant à New-York pour attendre la lettre du notaire que le misérable a tenté de se débarrasser de l'héritier.

Le maître d'armes était tout frémissant.

Il était aussi ému qu'un savant venant de faire une grande découverte.

Il marchait à grands pas dans les rues, absorbé, ne voyant rien.

Un point restait encore obscur dans son cerveau.

Comment Julien, qui était fort mal avec son frère, avait-il pris le soin de faire un testament en faveur de celui-ci ? Le fils mort, Jean héritait tout naturellement... Julien devait connaître assez son aîné pour redouter qu'il ne mit pas une grande ardeur à retrouver l'enfant qui devait lui enlever la fortune qu'il convoitait.

Il y avait là quelque mystère dont notre héros n'avait pas encore la clef.

Tout en marchant, il était arrivé machinalement devant la rue Richelieu, où la Panthère, on s'en souvient, donnait des leçons à sa place... Il venait prendre son beau-frère pour rentrer avec lui à Belleville.

Celui-ci, le voyant préoccupé, lui demanda ce qu'il avait.

Jacques lui raconta ce qu'il avait appris et lui fit part du problème qui l'embarrassait.

La Panthère, comme illuminé soudainement, lui mit la main sur l'épaule.

— Veux-tu que je te dise le fin mot de l'affaire ?

— Toi ?

— Moi... ne m'as-tu pas dit que les deux frères se ressemblaient ?

— A ne pas les distinguer l'un de l'autre... On me l'a encore confirmé là-bas.

— Rien de plus simple, alors... Jean de Kermor a empoisonné son frère.

— Je n'en doute plus,

— Puis il a pris sa place dans le lit, a dicté au notaire le testament fait en sa faveur...

— Tonnerre ! s'écria Beauchêne, dont l'exclamation fit retourner tous les passants, c'est pourtant vrai... Je n'y avais pas songé !

— Il a remis ensuite le cadavre dans le lit, poursuivit la Panthère.

— Oui, oui, nous y sommes... Nous brûlons... Ah ! le gremlin ! le gremlin !...

Et le Roi des Braves se mit à marcher avec une telle agitation que son compagnon avait de la peine à le suivre.

— Et dire, s'écriait-il, que je n'avais pas pensé à cela !

— On ne pense pas à tout, fit modestement le beau-frère.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Jacques Beauchêne, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, la tête pleine de mille projets qui devaient assurer sa vengeance et le bonheur d'Henri se trouvait dans le bureau d'attente qui précède le cabinet du chef de la sûreté et où nous l'avons vu déjà.

— Vous avez du nouveau ?

— Oui, monsieur le commissaire, beaucoup de nouveau, répondit notre héros, tout frémissant d'impatience.

— Je vous écoute, monsieur, dit le chef.

Le Roi des Braves raconta, avec la chaleur qu'il mettait à toutes choses, tout ce qu'il avait appris. tout ce qu'il avait découvert.

Le fonctionnaire l'écoutait attentivement, surpris de la perspicacité, de l'énergie et de la ténacité de notre héros, mais sans donner aucune marque d'approbation.

— En effet, dit-il tranquillement, quand le Roi des Braves eut terminé, vous pourriez bien être sur les traces d'un crime épouvantable et les faits ont dû se passer comme vous l'imaginez.

— Ils sont patents, visibles... je les touche du doigt, s'écria le père adoptif d'Henri avec chaleur.

— Et quel est le nom du coupable que vous soupçonnez ? demanda placidement le policier.

— Le comte de Kermor ! répondit Beauchêne avec énergie.

Le chef de la sûreté fit un bond en avant sur son siège et s'écria d'un air ahuri :

— Mais vous êtes fou, mon ami... Le comte de Kermor, un homme honoré, estimé.

— On est toujours estimé quand on a un titre et des millions !...

Le chef jetait vers la porte des regards épouvantés.

— Savez-vous, dit-il, que ce que vous avancez là est bien grave ?

— J'en accepte la responsabilité.

— Cela pourrait vous coûter cher si vous le disiez partout ailleurs qu'ici.

— Je ne crains rien, dit violemment l'ancien sergent de zouaves.

Le policier chercha à l'apaiser.

— Voyons, mon ami, fit-il d'une voix douce, calmez-vous et raisonnons un peu.

Celui-ci se tourna et se retourna sur son siège, embarrassé.

— S'attaquer à un homme comme le comte de Kermor, poursuivit-il, quand on n'est pas plus sûr de son fait, c'est très dangereux... Il n'y a pour nous autres que des coups à recevoir. D'ailleurs il faut bien que je vous le dise, votre système d'accusation est basé sur des suppositions... Quand vous aurez quelques preuves, revenez me voir, mais, en attendant, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'être circonspect et de ne pas aller crier votre histoire sur les toits, car il pourrait vous en cuire.

Le maître d'armes ne trouva pas un mot à répondre.

Il s'était levé et restait bouche bée, les jambes coupées par la stupeur.

Le chef de la sûreté le salua légèrement et lui ouvrit la porte.

Notre héros se précipita dehors... Quand il fut hors de vue, il donna un libre cours à sa colère.

— Ah ! tu ne vois pas l'affaire, s'écria-t-il, les yeux fulgurants, les narines ouvertes, le poing menaçant, je te forcerai bien à la voir, moi !... Tu veux des preuves ? Je vais t'en apporter de telles qu'elles te crèveront les yeux ! Puisque tu ne veux pas combattre avec moi, je lutterai seul, et seul, j'arriverai à mon but. Je ne m'appelle pas le Roi des Braves pour rien !

Il alla trouver la Panthère et lui fit part de son entrevue.

— Nous aurons du mal, dit celui-ci ; le comte est riche, puissant. Il sera fortement défendu.

— Ce n'est ni sa fortune, ni son titre, ni ses relations qui m'intimideront, s'écria Beauchêne.

— Tu as raison, fit la Panthère ; mais pour nous mesurer avec lui, il faut que nous ayons tous les atouts entre les mains.

— Nous les aurons !

Et le Roi des Braves emmena son compagnon au Père-Lachaise.

En chemin, Beauchêne expliqua son plan à son beau-frère. Celui-ci l'approuva entièrement.

— Ils veulent des preuves, dit le maître d'armes, nous allons leur en déterrer !

— Déterrer est le mot, dit la Panthère, car nous allons en chercher dans un cimetière.

Le Roi des Braves savait que récemment le comte de Kermor avait fait exhumer le corps de son frère et fait déposer sa dépouille en grande pompe dans un mausolée qu'il avait fait construire pour la famille de Kermor... C'était une attention qu'il devait bien à celui qui lui avait laissé une fortune de plusieurs millions.

Notre héros voulait interroger le fossoyeur qui avait procédé à l'exhumation.

La Panthère lui avait fait observer que cela ne leur apprendrait pas grand-chose.

— Qui sait ? avait répondu le père adoptif d'Henri.

Puis il avait ajouté :

— Quand ce ne serait que pour nous renseigner sur l'état de conservation des restes. Il nous faudra, en effet, faire déterrer de nouveau le cadavre pour retrouver la trace du poison.

— C'est juste !...

Arrivés au Père-Lachaise, nos deux amis s'adressèrent au conservateur et demandèrent le nom du fossoyeur qui avait exhumé les restes du comte de Kermor. Celui-ci, après avoir feuilleté un énorme registre sur le dos duquel on lisait ce mot. *Exhumations*, leur indiqua un nommé Sabouveau, demeurant 27, rue de la Réunion.

Ils s'y rendirent aussitôt.

Arrivé à la maison, Beauchêne frappa.

Une jeune fille de sept ou huit ans, blonde, l'air intelligent, se montra.

À l'aspect des deux colosses, elle poussa un petit cri effarouché, puis elle s'arrêta, intimidée.

Nos amis se mirent à rire.

— N'ayez pas peur, mon enfant, nous ne venons pas pour vous faire du mal.

La petite se remit, rassurée par la mine souriante et bonne des visiteurs.

— Que désirez-vous, messieurs ?

— C'est bien ici que demeure M. Sabouveau, le fossoyeur ? demanda Beauchêne.

— Oui, monsieur.

— Nous aurions besoin de lui parler.

— Il ne tardera pas à rentrer..... si vous voulez vous asseoir ?

La jeune fille avança deux chaises.

— Ce n'est pas de refus, dit la Panthère.

Il y eut quelques minutes de silence.

La petite fille était restée debout, examinant les deux visiteurs dont la taille la surprenait.

Ces derniers promenaient leurs regards sur les murs qui étaient tapissés de charges de journaux illustrés et d'enluminures à bon marché.

Tout à coup la Panthère, qui avait jeté les yeux sur la cheminée, fit un bond de stupeur.

— Qu'as-tu ? demanda Beauchêne.

Sans parler, le beau-frère lui désigna du doigt une petite miniature pendue au mur.

Le maître d'armes bondit à son tour.

— Oh ! s'écria-t-il.

La jeune fille les regardait avec étonnement.

Notre héros allait se précipiter, mais son compagnon lui mit la main sur le bras ; puis s'adressant à la petite sans paraître ému le moins du monde.

— Vous avez là, mademoiselle, dit-il en montrant le médaillon, un beau portrait d'enfant..... Est-ce un de vos frères ?

— Non, monsieur, c'est papa qui l'a trouvé dans une fosse..... Il était dans ce médaillon.

L'enfant indiqua un bijou en or qu'il avait au cou.

La Panthère était allé à la cheminée, avait décroché la miniature.

Il la montra à son beau-frère.

— C'est bien lui, dit Beauchêne à demi-voix, c'est bien le portrait d'Henri.

— Et, demanda-t-il, s'adressant à l'enfant, il n'y avait que ce portrait dans le médaillon ?

La petite rougit et ne répondit pas.

— Voyons, mignonne, fit le maître d'armes d'une voix caressante, tu nous caches quelque chose.

L'enfant devenait écarlate.

— Non, monsieur, je vous assure.

Beauchêne tira un louis de sa poche.

Il le fit scintiller entre ses doigts.

— Tu vois, dit-il, il est du même métal que ton médaillon... Avec cela, tu peux avoir tout un régiment de poupées et te payer tous les gâteaux et tous les bonbons que tu désireras.

Les yeux de l'enfant brillèrent de convoitise.

Ses petites mains s'étaient tendues instinctivement vers la belle pièce.

— Elle sera pour toi, reprit notre héros, si tu nous dis ce qu'il y avait dans le médaillon avec le portrait ?

— Je ne veux pas, s'écria l'enfant, papa me gronderait.

Beauchêne et la Panthère firent un mouvement.

— Il y avait donc quelque chose ?

— Un papier, mais papa m'a bien défendu...

— Et ce papier ? fit le Roi des Braves en frémissant.

— Papa l'a serré précieusement.

— Et tu sais où il est ?

— Oui, mais je ne veux pas le dire... papa me battrait.

— Il y a donc des choses graves sur ce papier ?

— Je ne sais pas...

Beauchêne avait pris l'enfant par la main, tout trébuchant d'émotion.

Il allait renouveler ses questions, la presser davantage, quand l'enfant se dégagea d'un bond et courut vers le jardin.

Un homme venait d'y pénétrer.

— Voilà papa, messieurs.

Puis la petite courut à lui, tout émue, et se jeta dans ses bras.

— Papa ! papa ! cria-t-elle, il y a là deux messieurs qui te demandent.

Le fossoyeur était un homme de quarante-cinq ans environ, à la barbe rude, couleur de terre rouge et grisonnante par place... Il ôta sa casquette à la vue de Beauchêne et de son beau-frère.

— Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs? demanda-t-il.

— Nous venons, dit le maître d'armes, au sujet de l'exhumation du comte de Kermor, faite par vous il y a quelques années.

A ce nom, Saboulean pâlit et se troubla.

— En effet, messieurs, balbutia-t-il, c'est moi... je m'en souviens.

— Vous devez vous en souvenir d'autant mieux, fit notre héros, que vous avez fait dans cette exhumation une trouvaille qui peut vous la rappeler.

Le fossoyeur recula, effaré.

— Comment savez-vous? bégaya-t-il.

— Peu importe, nous le savons.

— Je ne nierai pas, messieurs...

— Ce serait inutile...

— Vous avez trouvé dans le cercueil un médaillon contenant un portrait d'enfant?

L'homme, hébété, désigna du doigt la miniature pendue au mur.

— Le voici.

Le fossoyeur fléchit sur ses genoux.

— Je vous en conjure, ne me perdez pas!... J'ai eu tort, mais je suis un père de famille... ma fille...

D'un geste, Beauchêne le rassura.

— Ne craignez rien, nous ne venons pas pour vous faire du mal, mais il ne faut pas nous mentir et il faut nous dire tout ce que vous savez.

— Parlez, messieurs!

— L'homme que vous avez déterré était le père de l'enfant dont vous avez le portrait... cet enfant vit.

— Il vit? s'écria le fossoyeur.

— Jugez-en!...

Le maître d'armes sortit de son portefeuille deux photographies représentant Henri à cinq ans et à seize ans.

— Oui, oui, s'écria le manœuvre, c'est bien lui!

— Il vit donc, reprit notre héros, et il ignore quel est son père et comment il est devenu orphelin... Et il nous a chargés de faire des recherches à ce sujet— Nous avons pensé qu'après de vous nous apprendrions quelque chose.

— Je suis prêt à vous aider, messieurs.

— Montrez-nous donc le papier qui se trouvait dans le médaillon.

Le fossoyeur écarquilla des yeux épouvantés comme si le sol venait de s'entr'ouvrir sous lui.

— Le papier? bégaya-t-il.

Il était devenu livide... Il chancelait.

— Vous savez donc aussi qu'il y avait un papier?

Il regarda sa fille qui était rouge comme une pivoine.

— C'est toi, gredine, qui a parlé, fit-il d'un air menaçant. Beauchêne l'apaisa.

— Ne grondez pas cette enfant... Peut-être son indiscretion nous aura-t-elle n... à même de venger un innocent et de punir un criminel... Vous avez conservé ce papier?

— Oui, monsieur, très précieusement.

— Vous allez nous le montrer.

L'homme se gratta le front.

— Ça peut être grave, des fois... je ne sais pas.

— Aimez-vous mieux que nous allions prévenir la justice?

Le fossoyeur tremblait de tous ses membres.

— La justice? vous voyez bien que je suis un homme perdu.

— Je vous le répète, dit Beauchêne, qu'il ne vous sera fait aucun mal.

— Qui m'en répond?... Quand on saura... Ah! on a bien tort, messieurs, de ne pas suivre son chemin droit... pour une fois que je me suis laissé tenter... Mais c'était pour ma fille... elle était malade... très malade... j'ai cru que ce bijou lui ferait plaisir... alors, je l'ai pris... ah je ne me serais jamais douté.

— C'est bon, c'est bon, fit le héros impatienté... nous

ne parlons pas du médaillon... mais il nous faut le papier.

L'homme terrifié avait ouvert un tiroir de la table.

Il fouillait fièvreusement.

— Le voici... je le savais bien...

Beauchêne s'était précipité.

Il saisit le papier, et y jeta les yeux, puis il resta muet, les yeux blancs d'épouvante.

Le fossoyeur et la Panthère le regardèrent avec stupeur.

— Eh bien! demanda ce dernier.

— Nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions... Lis!

Il tendit le papier à son beau-frère, qui fit les mêmes gestes d'horreur.

— Vous m'effrayez, messieur murmura, le pauvre homme.

— Écoutez! dit Beauchêne, qui avait pris le papier, et il lut l'accusation terrible portée par Julien de Kermor mourant, contre son meurtrier: "Je meurs empoisonné par mon frère, Jean de Kermor, qui m'a volé mon enfant dans le jardin des Tuileries"

Le fossoyeur, ahuri, terrifié, semblait chercher un trou pour s'y fourrer.

Il se laissa tomber à genoux tout d'une pièce aux pieds de Beauchêne et de son compagnon.

— Oh! messieurs, messieurs, je suis coupable... faites de moi ce qu'il vous plaira... Ma pauvre enfant... ma pauvre enfant... maudit soit le jour!...

Le maître d'armes se releva...

Ne le maudissez pas trop, fit-il en souriant, c'est peut-être votre fortune que vous avez déterrée ce jour-là.

L'homme leva sur lui des yeux ébahis.

— Oui, dit-il, car si l'héritier des Kermor rentre en possession de ses biens, comme je l'espère, il ne vous oubliera pas et vous n'aurez plus besoin de creuser des fosses pour vivre... J'emporte ce papier... Préparez-vous à venir déposer quand on vous appellera... Et en attendant, dormez sur vos deux oreilles.

Beauchêne appela la petite qui jouait dans le jardin.

— Tiens, mon enfant, lui dit-il, voici ce que je t'avais promis.

Il lui donna la pièce d'or.

Le maître d'armes fit signe à la Panthère et ils s'éloignèrent tous les deux.

— Maintenant, comte de Kermor, s'écria-t-il en franchissant le seuil de la porte, je te tiens bien!

XXV

Trois hommes étaient attablés depuis une heure dans un cabinet particulier d'un restaurant du faubourg Montmartre. Ils finissaient de dîner. Deux de ces hommes sont connus de nos lecteurs: c'est Beauchêne, notre héros, et le portier du comte de Kermor, l'ancien camarade de régiment du Roi des Braves... Le troisième, qui avait la lèvre rasée et qui portait des favoris, ressemblait à un cocher de bonne maison endimanché.

Le père adoptif d'Henri, la figure animée, achevait une conversation intéressante, car les autres étaient fort attentifs.

Tout à coup il se leva et regarda bien en face ses deux compagnons, qui, la figure pâle et les yeux écarquillés, semblaient en proie à une violente émotion.

— Eh bien! s'écria-t-il qu'est-ce que vous dites de cela, vous autres?

— C'est abominable! clama le concierge.

— Et cependant, continua l'ancien zouave, les faits sont exacts et je connais l'auteur des deux crimes.

— Vous connaissez l'assassin? s'écrièrent tout d'une voix les deux hommes, épouvantés.

— Oui.

— Et vous ne le faites pas arrêter?

— Ah! ah! ricana Beauchêne, qui s'amusait de l'indignation de ses convives, vous croyez que c'est si facile que ça?

— Si c'était moi que ça regarde, murmura l'homme à la figure de domestique, il y a longtemps que le gredin serait sous les verrous.

— Et moi donc ! fit le portier.

Beauchêne sourit.

— C'est que c'est un homme bien puissant...

— Il n'y a pas de puissance qui tienne, vociféra le pipelet.

Beauchêne jugea que le moment de tout révéler était venu.

Il se rapprocha des deux hommes.

— Dans tous les cas, dit-il, quelle que soit votre opinion, quand vous saurez le nom du coupable, vous me jurez de garder le secret ?

— Nous le jurons !

— Eh bien ! dit le maître d'armes très calme, l'homme dont il est question n'est autre que votre maître, le comte de Kermor.

Puis, saisissant son verre, il le vida tranquillement.

Les deux hommes, qui étaient, l'un le concierge du comte, comme nous l'avons dit, et l'autre son cocher, sautèrent en l'air comme s'il avaient été lancés par un ressort à boudins.

L'ahurissement des deux hommes se changea dès lors en indignation et en fureur.

— Le gredin !...

— Le monstre !...

— Et dire que nous servons un pareil coquin !...

— Dès demain, s'écria le portier, je lui donne mon compte.

— Moi, fit le cocher, je lui jette son fouet à la figure !... Plus souvent que je te conduirai, canaille !... A moins que ce ne soit pour te faire casser le cou !

Beauchêne coupa court à ce flot de paroles.

— Du calme, dit-il, ne précipitons rien... vous êtes disposés à me seconder ?...

— Oh ! de tout cœur.

— Vous allez d'abord rester à votre poste et conserver votre place, comme si de rien n'était.

Notre héros expliqua aux deux hommes ce qu'il comptait faire avec leur appui, et ce que nos lecteurs connaîtront plus tard.

Ses deux convives, enthousiasmés, promirent de le servir en tout et pour tout.

Et les trois hommes se séparèrent après avoir renouvelé leurs protestations d'amitié.

Un mois s'est écoulé depuis que nous avons conduit le lecteur, en compagnie de nos amis, à la petite maison de campagne qui devait servir de retraite à Henri, à celle qu'il croyait sa sœur et aux deux frères de la Panthère chargés de veiller sur eux. Le printemps avait avancé, le soleil pris des forces, et les bourgeons des arbres s'étaient épanouis, ourlant les branches noires d'une verdure tendre...

Quand ils ne sortaient pas, ils travaillaient au jardin...

Jeannette semait des fleurs qu'Henri arrosait.

Il leur semblait, à tous les deux, qu'ils ne pourraient jamais se quitter.

La jeune fille dont la taille se formait et dont le grand air animait les joues, devenait charmante. Ses yeux noirs rappelaient la douceur veloutée des yeux de gazelle...

Le jeune homme disait quelquefois, avec un sentiment d'admiration et presque de jalousie :

— Qu'il sera donc heureux celui qui aura Jeannette pour femme !...

Il ne se doutait pas qu'il ne tiendrait qu'à lui d'être un jour cet heureux mortel.

Depuis quelques jours la Panthère avait rejoint ses frères à la maisonnette, et depuis son arrivée les trois hommes se livraient à l'intérieur de l'habitation à un travail mystérieux dont ni Jeannette ni Henri n'avaient pu deviner la signification.

C'est ainsi que la chambre la plus grande du premier étage, interdite aux deux jeunes gens, était devenue tout à coup une sorte de prison soigneusement fermée. On en avait muré les fenêtres, sauf une, et cette dernière, à laquelle on avait mis une double croisée, venait, de plus, d'être garnie à l'extérieur d'épais barreaux de fer.

A l'intérieur on s'était livré aussi à différents aménagements qui étaient restés une énigme pour Henri et pour celle qu'il croyait sa sœur.

Ce jour-là, pendant que les deux fils de Beauchêne achevaient de garnir un carré de fleurs, les trois frères travaillaient avec plus d'ardeur que jamais.

Il était près de quatre heures de l'après-midi.

La Panthère, monté sur une échelle double, venait de s'assurer par lui-même de la solidité des grilles de la fenêtre. Il avait fait le tour de l'immeuble, inspectant tout avec soin, et sembla satisfait de son examen, car il cria à ses frères :

— C'est bon ! maintenant, l'oiseau peut venir, la cage est prête...

— Et il sera très bien, dit le plus jeunes des frères apparaissant sur le perron, s'il n'aime pas trop le vagabondage.

Tous les trois descendirent dans le jardin, où ils rejoignirent Henri et Jeannette.

— Eh bien ! demanda le premier, avez-vous enfin terminé ?

— A l'instant ! répondit la Panthère.

— Et nous direz-vous maintenant ce que vous avez voulu faire ?

— Moins que jamais...

— C'est donc un secret... un mystère ?

— Pour le quart d'heure, oui... ordre de Beauchêne !

— On croirait que vous attendez l'homme au masque de fer, murmura le jeune homme.

— Peut-être, répliqua la Panthère, sur les lèvres duquel se dessina un sourire énigmatique.

La conversation fut interrompue par un violent coup de sonnette.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?... s'écria l'aîné des frères.

Quand il eut ouvert, on aperçut un employé du télégraphe, qui lui remettait une dépêche.

La Panthère la parcourut rapidement, puis il vint vers ses frères...

— Il était temps que nous terminions, leur dit-il à demi-voix.

— Quoi donc ?

— C'est pour ce soir...

Le beau-frère se tourna vers Henri et Jeannette :

— Allons, les enfants, il faut se préparer à partir.

Les deux jeunes gens levèrent la tête, très étonnés, laissant tomber leur outils de jardinage.

— Partir ?

— Oui, et tout de suite... Horace va aller chercher une voiture, pendant que vous vous habillerez...

— Mais que se passe-t-il donc ? demanda Jeannette.

— Quelque chose qui ne regarde pas les petites filles...

L'enfant fit la moue...

— Mais pourquoi ce départ si brusque ? interrogea Henri.

La Panthère montra le papier bleu.

— Ordre de Beauchêne

Le jeune homme s'inclina.

— Et où allons-nous ?

— A Paris.

Sur un signe de ce dernier, Horace avait disparu.

Henri et Jeannette se dirigèrent dans leur chambre respective... Un quart d'heure après ils étaient habillés tous les deux. La voiture attendait devant la petite porte verte.

— Allons, embarque ! cria la Panthère.

Il fit monter les deux enfants, puis il se plaça sur le devant avec Horace.

Antoine restait pour garder la maison...

Deux heures après, le fiacre s'arrêtait devant la maison de Belleville. Madame Beauchêne, surprise, faillit se trouver mal de joie en revoyant ses deux enfants. Elle ne pouvait pas se lasser de les regarder et de s'extasier sur la bonne mine d'Henri... Elle avait laissé le jeune homme si pâle !...

— Et papa ? demanda celui-ci.

— Il n'est pas encore rentré, mais il ne va pas tarder.

En effet, quelques minutes plus tard, Beauchêne faisait son apparition...

Les effusions recommencèrent.

Pendant que les deux enfants couraient à leur chambre se nettoyer, le maître d'armes attira dans un coin ses deux beaux-frères.

— C'est pour ce soir, leur dit-il d'un air mystérieux. et ça va marcher comme sur des roulettes... Tout est-il prêt là-bas ?

— Tout est prêt.

— Et la note au journal ? demanda la Panthère.

Elle est rédigée, et j'ai un de mes élèves, directeur d'une feuille radicale, qui se charge de la publier quand je lui en aurai donné le signal... S'il n'y a pas d'anicroches, quand vous roulez là-bas, je me rendrai au journal... Elle pourra paraître demain matin...

— Tableau ! s'écria la Panthère en riant.

— Oui, dit Beauchêne, ça va faire un joli pétard !

— Ça va produire l'effet d'un pavé dans une mare aux grenouilles, fit Horace

XXVI

Le comte de Kermor faisait partie d'un des grands cercles parisiens... Il n'était bruit dans ce cercle, le soir de la rentrée à Paris de nos amis, que de la fête donnée la veille à l'hôtel St Georges et dont les journaux mondains avaient fait des descriptions enthousiastes. Tout ce que Paris compte d'illustrations dans les lettres, la politique, le barreau, la finance, s'étaient donné rendez-vous chez le comte.

Toutes les conversations roulaient sur ce sujet quand Jean de Kermor parut.

Aussitôt les mains se tendirent vers lui et les félicitations affluèrent.

— C'était charmant !

— Très réussi !

— Quelle femme adorable que la comtesse !

— Elle a vraiment été la reine de la soirée.

Le mari de Marcelle s'arracha à ces effusions et se dirigea vers la table de jeu.

Un de ses amis venait de prendre la main.

— Il y a cent louis en banque, dit-il.

— Banco ! cria le comte.

On donna les cartes... De Kermor gagna.

Il prit sur la table une poignée de billets de banque, que le garçon avait poussé devant lui, puis il continua à pointer debout, ne voulant pas jouer longtemps, disait-il, car il avait une légère migraine. Il s'était couché à peine et n'avait pas dormi...

Pendant une heure environ la chance le favorisa... Il gagnait environ une dizaine de mille francs.

Il les serra dans son portefeuille, donna quelques poignées de main à droite et à gauche, puis se disposa à sortir

— Vous partez déjà, comte ?

— Oui, j'ai la tête lourde... ne croyez pas que j'aie l'intention de faire Charlemagne... Je vous rapporterai mon gain demain.

Il se dirigea vers la porte.

Le valet de pied lui tendit sa canne, son chapeau, son pardessus.

— La voiture de monsieur le comte est avancée...

Jean de Kermor descendit l'escalier.

Il était un peu plus de minuit.

En le voyant paraître sur le trottoir, le cocher, qui l'attendait, ouvrit la portière, grimpa vivement sur son siège et fouetta ses chevaux.

À peine sur les coussins, le comte s'endormit.

Il n'était pas réveillé quand la voiture arriva devant l'hôtel.

— Porte ! cria le conducteur.

La grande porte s'ouvrit.

La voiture entra au pas et décrivit sur le sable une courbe lente...

Aussitôt une des portières s'ouvrit ; un homme sauta dans la voiture et s'assit en face du comte, pendant qu'un autre homme grimpa sur le siège, à côté du cocher...

Jean de Kermor, mal éveillé, se frotta les yeux.

Puis il se disposa à sauter à terre et à crier.

Mais l'inconnu le saisit à la gorge, et le serrant à l'étrangler :

— Pas un mot, dit-il ou tu es mort !

Le comte, ahuri, retomba sur son siège...

Il ne savait pas au juste où il était et ne pouvait comprendre ce qui lui arrivait.

Il fixait avec des yeux épouvantés son compagnon inattendu, dont la taille colossale le surprenait. Il se tapit dans le fond de la voiture, plus mort que vif, n'osant plus faire un mouvement.

Le coupé s'était remis en marche.

Après avoir fait le tour de la cour, le cocher sortit par où il était venu.

Un regard échangé entre le concierge et les deux hommes assis sur le siège, puis la voiture disparut au grand trot à travers les rues...

Un homme sortit alors de l'ombre. C'était Beauchêne.

— Eh bien, ça y est ? s'écria-t-il.

— Ma foi oui, monsieur Beauchêne, fit le portier en riant, et lestement enlevé.

— N'est-ce pas ?

— Je voudrais bien voir la tête qu'il fait maintenant en face de la Panthère.

— Le fait est qu'il doit être assez surpris.

— C'est ce qui s'appelle être cueilli au gîte.

Le concierge s'appretait à fermer la grande porte.

— Et surtout pas un mot ! dit le Roi des Braves.

— Fiez-vous à moi... Je serai muet comme une carpe de Fontainebleau !

— Maintenant, dit notre héros, je cours au journal.

— Ah ! oui, pour la note !... Quel potin, mes enfants, quel potin !... Mais il ne l'a pas volé, le gredin !

La voiture filait rapidement à travers Paris...

Après avoir roulé environ un quart d'heure encore à travers un pays isolé, où n'apparaissait aucune maison, le coupé s'arrêta.

L'homme qui était sur le siège, à côté du cocher, descendit lestement.

La Panthère prit un foulard, banda les yeux du comte et lui dit :

— Maintenant, vous pouvez crier si le cœur vous en dit, personne ne vous entendra. Mais au moindre mouvement de rébellion, je vous étrangle !

Jean de Kermor se le tint pour dit et ne bougea pas.

— Descendez ! commanda son compagnon.

Le comte obéit docilement.

À peine était-il à terre que la voiture s'éloignait au grand galop et reprenait le chemin de Paris.

À deux heures du matin, le cocher du comte arrivait à la gare du Nord.

Il attendit là quelques instants ; puis, avisant un gardien de la paix :

— Pourriez-vous m'indiquer, monsieur, demanda-t-il, le bureau du commissaire de police le plus proche ?

— Pourquoi faire ?

— Parce que je suis très inquiet.

— Que vous est-il donc arrivé ?

— J'ai amené mon maître ici à onze heures ; il m'a dit de l'attendre, et je ne l'ai plus revu.

Il aura pris le train.

Il n'était pas en costume de voyage et nous devions rentrer à l'hôtel de bonne heure.

L'agent sourit.

— Ce n'était pas un banquier, votre maître ?...

— Non, monsieur, c'est le comte de Kermor.

— Le comte de Kermor ? En effet, c'est le plus sérieux. Il n'avait pas de raison, lui, pour filer en Belgique. Voici l'adresse du commissaire. Allez faire votre déclaration.

— Merci, monsieur, fit l'automédon, puis il s'éloigna en ricanant, heureux du bon tour joué à son maître.

Pendant que le mari de Marcelle, emporté par ses propres chevaux, s'éloignait sur la route de Vanves, Beauchêne n'avait pas perdu son temps.

Après avoir quitté le concierge, il s'était dirigé vers les bureaux du journal *le Point du Jour*.

— M. Roger ? demanda-t-il au garçon...

— Asseyez-vous, monsieur, M. Roger va venir.

Quelques minutes après la porte s'ouvrait et le directeur paraissait.

Il tenait à la main une feuille de papier humide, une "épreuve".

— J'ai fait composer votre note, monsieur Beauchêne, mais savez-vous que c'est fort grave !

— J'en prends toute la responsabilité.

— C'est très bien, mais le journal aussi est responsable.

Et le journaliste lut, en pesant sur chaque mot.

"Je soussigné, Jacques Beauchêne, médaillé de Crimée, ancien sergent-major du 13^e zouaves, actuellement maître d'armes, rue de Richelieu, accuse le comte Jean de Kermor, demeurant rue Saint-Georges, d'avoir empoisonné son frère, Julien de Kermor, à l'Hôtel des Ambassadeurs, rue Jean-Jacques-Rousseau, et d'avoir, le soir même, précipité dans la Seine, à Asnières, par la portière d'un wagon, son neveu André de Kermor, âgé de cinq ans, dans le but d'hériter des biens des Kermor, puis d'avoir, à deux reprises différentes, tenté d'assassiner ou faire assassiner le jeune homme..."

"Signé : JACQUES BEAUCHÈNE."

Le directeur s'arrêta.

— Pour une nouvelle à sensation, dit-il, c'est une nouvelle à sensation, mais j'avoue que j'hésite à la donner.

— Du reste, si vous avez peur, dit Beauchêne, je vais la porter à un de vos confrères.

— Non... non... j'ai confiance en vous... Il paraîtra.

— Demain matin ?

— Demain matin, je vous en donne ma parole d'honneur.

XXVI

La Panthère avait pris Jean de Kermor pour le guider à travers le jardin.

Le gremlin, ignorant ce qu'on voulait faire de lui, n'était pas fier.

Où le conduisait-on ? A la mort peut-être. Il sentait dans son corps des frissons froids comme doit en avoir le condamné qui marche au supplice.

Arrivé devant le perron, il butta du pied contre les marches.

— Attention ! s'écria la panthère en riant, il y a-z-un pas !

Antoine parut à ce moment, une lampe à la main.

Il guida son frère dans le couloir, puis dans l'escalier

jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la chambre où nous avons vu mettre des barreaux et qui était destinée au prisonnier.

Là, Antoine posa sa lampe sur la table et s'éloigna, laissant la Panthère seul avec Jean de Kermor.

Le lutteur fit tomber le bandeau du comte.

Jean de Kermor cligna un instant des yeux, pour s'habituer à la lumière, puis il regarda autour de lui d'un air stupefait.

— Vous voyez, monsieur le comte, dit ironiquement son compagnon, que vous ne serez pas trop mal... Moins luxueusement que chez vous peut-être ?

Les yeux de Jean de Kermor flamboyèrent.

— Misérable ! cria-t-il, vous payerez cher...

La Panthère haussa les épaules.

— Allons, calmez-vous... Un peu de patience. Vous ne serez pas trop mal ici... mais je vous préviens qu'il ne faut pas essayer d'imiter Latude... Vous serez mieux gardé qu'à la Bastille. L'évasion ne vous réussirait pas. A demain, monsieur le comte.

Le gentilhomme fit un bond forcené.

Mais la porte s'était déjà refermée et son geôlier avait disparu...

Il erra un instant dans la pièce, le corps en sueur, la bouche grondante et écumante, les yeux étincelants, farouche et sombre, comme un fauve pris au piège, puis il se laissa tomber sur son lit, épuisé de fatigue, de douleur et de rage impuissante...

La Panthère avait étendu un matelas en travers de la porte.

— Allons, dit-il à ses frères qui étaient accourus près de lui, qui prend la faction ?

— Moi, si tu veux, répondit Horace...

— Soit !...

Horace commença à se déshabiller.

Il était plus d'une heure du matin.

— Et je n'ai pas besoin, dit la Panthère, de te recommander la vigilance...

Le cadet éclata de rire.

— Sois tranquille, il me mangerait plutôt, et on ne mange pas les Forcioli sans boire.

— Il y a trop d'arêtes, ajouta la Panthère... Allons, bonsoir !

Les trois frères se serrèrent la main, et la petite maison retomba dans le calme et le silence.

La publication de la note de Jacques Beauchêne produisit dans le public parisien, où le comte était très connu, un émoi indescriptible. *Le Point du Jour* disparaissait des kiosques au fur et à mesure qu'il y arrivait... Deux jours auparavant, plusieurs membres du gouvernement, le ministre de l'intérieur, le garde des sceaux, de hauts fonctionnaires avaient dîné dans l'hôtel de la rue Saint-George... Tous étaient atterrés... L'accusation était formelle, précise... Il n'y avait pas à temporiser... Il fallait agir et agir vite.

L'émotion causée dans le public, principalement dans le monde et dans les cercles que le comte de Kermor fréquentait, par la publication dans *le Point du Jour* de la note de Beauchêne, s'accrut encore quand, vers quatre heures *l'Europe* annonça que le comte avait pris la fuite. D'après le rapport de son cocher, raconta un journal, le gentilhomme se serait fait conduire à la gare du Nord, puis il n'avait plus reparu, et le cocher l'avait attendu inutilement une partie de la nuit. Ce départ imprévu était un aveu. L'accusation de Beauchêne était donc fondée ?... des ordres énergiques furent donnés à la préfecture. Toute la police de sûreté fut mise sur pied. L'exhumation des restes de Julien de Kermor fut commandée. Le corps porté à la Morgue fut examiné par les médecins légistes. Le rapport était foudroyant. Il concluait à l'intoxication par un poison végétal dont on donnait le nom... Tout était donc vrai. Cette tragique affaire produisit dans la presse, avide d'en publier chaque détail, un bruit énorme.

L'opposition s'en était emparée... on accusait le gouvernement d'avoir facilité la fuite du comte, qui était un de ses fidèles... On rappelait avec ironie le fameux dîner auquel avaient assisté le garde des sceaux, le ministre de l'Intérieur, le Préfet de police et d'autres grands personnages officiels.

Le Préfet, mandé place Beauvau, avait été menacé de destitution si ses agents ne retrouvaient pas le comte, et le fonctionnaire, ahuri, avait appelé son chef de sûreté, et après l'avoir tancé vertement, avait juré de le casser s'il ne découvrait pas le coupable...

Le Parquet avait fait venir Beauchêne et l'avait interrogé.

Notre héros avait répondu en maintenant toutes ses accusations.

On lui avait demandé de produire des preuves...

Il avait répliqué qu'il les produirait au cours du procès mais qu'il les avait.

La comtesse, affolée de rage, furieuse contre le comte, qu'elle accusait de l'avoir abandonnée, trahie, maudissait Beauchêne et l'étudiant, qui étaient venus fondre sur eux et s'était enfermée dans son hôtel, ne voulant voir personne... D'ailleurs, les visites étaient rares, rue Saint-Georges. Les domestiques mêmes avaient fui l'hôtel, qui avait pris l'apparence, en plein Paris populeux, avec ses portes closes et ses volets fermés, de quelque demeure abandonnée et maudite...

Les choses en étaient là et les commentaires allaient leur train, quand Beauchêne dit un matin à sa femme : — Allons, la bête est suffisamment forcée... Je crois qu'il est temps de sonner l'hallali.

Il héla une voiture et se fit conduire à la Préfecture,

Dès qu'il eut décliné son nom, toutes les portes s'ouvrirent devant lui.

Il lui ouvrit avec empressement la porte du cabinet du chef de la sûreté, car il savait que la visite du héros du jour serait agréable à son supérieur.

— En effet, celui-ci se dressa vivement sur sa chaise, quand il aperçut le maître d'armes.

— Vous avez du nouveau ? s'écria-t-il.

— Je crois bien !

Le fonctionnaire avait fait un mouvement de joie

— Parlez ! fit-il tout tremblant d'émotion.

— Je sais où est le comte de Kermor.

Le policier fit un bond de tous les diables.

— Vous savez où est le comte ?

— Oui.

— Et vous venez me l'apprendre ?

Le chef se précipita sur Beauchêne, lui serra les mains avec effusion.

— Ah ! mon ami, mon cher ami, vous me sauvez la vie, ... plus que la vie, ma position, ma réputation.

— Je ne vous dirai rien, riposta Beauchêne... mais je m'engage à vous livrer le comte avant douze heures d'ici

— Cela me suffit.

— Mais pour cela il faut m'aider sans discuter.

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Je vous laisserai toute la gloire de la prise, du reste... moi je n'y tiens pas.

— Demandez-moi tout ce qu'il vous faudra...

— Vous allez me donner deux agents.

— Bien.

— Ils vont venir avec moi, car je tiens à assister à l'opération... Je leur remettrai le comte entre les mains...

Le policier eut un tressaillement de joie.

— Où voulez-vous que mes deux agents se trouvent ?

Devant la gare Montparnasse, à huit heures du soir, avec une voiture à quatre places.

— Ils y seront.

Le policier tendit la main au maître d'armes.

XXVII

Le comte venait d'achever un dîner qui lui avait été servi par la Panthère... Etendu dans un fauteuil, il fumait un cigare exquis en buvant de temps en temps une gorgée de café. Bien nourri, bien couché, il avait accepté assez philosophiquement sa situation, tout en continuant à se demander pourquoi on l'avait enlevé et ce qu'on voulait faire de lui. Il se persuadait qu'en tout cas, le danger n'était pas imminent et qu'il saurait y parer, le moment venu. Une seule inquiétude le poignait. Que pouvait penser et dire Marcelle ?

Il avait dîné avec appétit, rêvant à sa délivrance, et maintenant il suivait la fumée de son cigare, qui s'évaporait avec ses songes creux.

La nuit était tout à fait tombée.

C'était l'heure où un de ses geôliers venait d'ordinaire le prendre pour lui faire faire une promenade dans le jardin.

En effet, un bruit de pas ne tarda pas à se faire entendre dans l'escalier.

La porte s'ouvrit et la Panthère parut.

— Êtes-vous prêt, monsieur le comte ? demanda celui-ci.

— Le temps d'allumer un second cigare.

Jean de Kermor se disposa à sortir.

— Prenez votre chapeau, s'il vous plaît, monsieur le comte... dit le geôlier improvisé.

— Pourquoi ? Il fait donc froid ce soir ?

— Non, mais nous irons peut-être un peu plus loin que de coutume.

Le gentilhomme fit un mouvement.

— Êt où me conduisez-vous ce soir ?

— Où vous voudrez, car j'ai reçu l'ordre de vous mettre en liberté.

Le mari de Marcelle fit un bond violent.

— En liberté ? balbutia-t-il.

— Oui... répondit la Panthère... Pressez-vous donc !

Jean de Kermor hésitait.

N'était-ce pas un piège qu'on lui tendait ?

Pourquoi l'avoir séquestré ainsi pour le faire évader ensuite sans avoir rien exigé de lui, sans même lui avoir expliqué ?...

Le gentilhomme prit son chapeau et suivit son gardien sans autre observation...

Le temps était sombre, légèrement brumeux.

On traversa le jardin assez vivement, puis la Panthère ouvrit la porte et se trouva sur la route.

C'était la première fois que Jean de Kermor, depuis sa détention, franchissait l'enceinte de l'enclos qui entourait la maison. Il lui sembla que dehors l'air était plus vif. Il regardait avec curiosité autour de lui, cherchant à s'orienter. Il épiait un mouvement de distraction de son gardien pour recouvrer sa liberté malgré celui-ci, si celui-ci lui avait menti.

La Panthère marchait à côté de lui d'un air insouciant, mais sans le perdre de vue, prêt à s'élaner au premier geste suspect.

Si le comte avait eu entre ses mains une arme quelconque !

— Je croyais, dit-il à son compagnon d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, que vous deviez me remettre en liberté ?... Vous me l'aviez dit.

— Je ne vous ai pas menti... Je ne mens jamais !...

— Pourquoi donc me suivez-vous ?

— Parce que vous ne connaissez sans doute pas la route, répondit ironiquement la Panthère... Je crains que vous ne vous égariez... Mais dès que nous serons au tournant...

— Vous me laisserez partir ?

— Foi de Forcioli.

— Vous vous nommez Forcioli ?...

— Je m'en honore, monsieur le comte... C'était un fameux lutteur.

Jean de Kermor ne répondit pas.

Les deux hommes continuèrent à marcher en silence.

On approchait du fameux tournant.

— Quand vous l'aurez dépassé, dit le beau-frère de Beauchêne, vous n'aurez plus qu'à suivre tout droit... Le chemin mène à Paris sans autre détour...

Le comte ne souffla pas mot... Il croyait rêver... Était-ce vrai?... Ne se moquait-on pas de lui?...

Quand on fut enfin au coude formé par la route, il eut un moment, moment bien court de joie délirante.

Son compagnon s'inclina devant lui et dit d'une voix assez forte :

— Monsieur le comte de Kermor, j'ai l'honneur de vous saluer !...

Puis il disparut au milieu des ténèbres...

Jean était seul, libre... Il se tâta, pour voir s'il était bien éveillé... Mais il n'avait pas eu le temps encore d'acquiescer cette conviction, qu'il se sentait saisir rudement à droite et à gauche par deux hommes qui semblaient être sortis de terre.

Le gentilhomme essaya de crier, de se débattre, mais en un clin d'œil il fut terrassé, ficelé.

— Monsieur le comte de Kermor, dit un des deux hommes, au nom de la loi, nous vous arrêtons...

Le mari de Marcelle eut un haut-le-corps formidable.

— M'arrêter, moi?... Et qui êtes-vous donc ?

— Nous sommes deux agents de la sûreté, et nous avons notre mandat dans notre poche.

— Mais ce n'est pas moi, s'écria le gentilhomme, qu'il fallait arrêter, mais le misérable...

— Non, non, dit la Souris-Grise... nous ne nous trompons pas... c'est bien vous.

— Et pourquoi m'arrête-t-on ?

— Pour avoir empoisonné votre frère et tenté à trois reprises de faire périr votre neveu...

Jean de Kermor, affolé, poussa un cri d'épouvante, puis il tomba à la renverse, inanimé.

— Vous voyez, ajouta ironiquement l'agent, que vous êtes de bonne prise.

Puis, se tournant vers son compagnon, il ajouta :

— Allons, Boc-en-Feu, charge !

Ce dernier prit le comte sur ses épaules et l'emporta plus mort que vif.

Quand le gremlin revint à lui, il roulait sur Paris, entre les deux policiers qui l'avaient arrêté.

A quelques pas de là, Beauchêne avait assisté à tout ce qui s'était passé, avec un marchand de vin et quelques habitants des environs qu'il avait amenés.

De son côté, le chef de la sûreté avait suivi ses deux agents et vu toute la scène.

— Ce matin, murmura-t-il, je craignais de perdre ma place, et ce soir je vais m'endormir avec l'espoir d'être décoré... Ainsi va la vie !...

Le lendemain de l'arrestation du comte de Kermor dont la nouvelle avait produit dans Paris l'émotion que l'on devine et dont tout le monde s'entretenait, Beauchêne avait, réunis à sa table, sa femme, sa fille et Henri, ses trois beaux-frères, venus à Paris pour attendre les événements. Le repas venait de finir. Pendant tout le dîner, le maître d'armes était resté silencieux et grave... C'est à peine s'il avait répondu aux questions qu'on lui avait adressées. Dans la journée il avait vu le juge d'instruction, et ce magistrat lui avait dit que le moment était venu de faire comparaître Henri, le jeune homme qu'il prétendait être le neveu du comte de Kermor.

Or, l'étudiant ne savait rien encore. Il avait lu dans les journaux ce qui avait été publié relativement à l'affaire de Kermor ; il n'ignorait pas que Beauchêne était la cheville ouvrière de ce drame, mais il était à cent lieues de s'imaginer que c'était lui qui était le neveu dont Paris et la France entière s'occupaient... l'enfant miracu-

lusement arraché à la mort par un pêcheur d'Asnières, car on avait raconté le fait sans dire le nom du sauveteur, que la police seule et le Parquet connaissaient.

Au moment où on allait quitter la table, notre héros se leva.

Henri allait l'imiter, et les beaux-frères avaient jeté leurs serviettes pour en faire autant.

— Restez, dit Beauchêne, j'ai une communication importante à faire !...

Chacun se regarda et on se rassit en silence.

— Vous connaissez tous, dit le maître d'armes, tous les détails de l'histoire du comte de Kermor ?...

— Nous savons, dit Jeannette, de sa voix espiègle, ce que les journaux ont publié et ce que tu as voulu nous dire.

— Vous connaissez tout cela, fit le maître d'armes, mais ce que vous ignorez encore, du moins toi, Henri, et toi, Jeannette, c'est pourquoi je me suis mêlé de cette affaire...

— N'est-ce pas, demanda l'étudiant, pour punir la comtesse ?

Il s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit, et jeta des yeux inquiets vers sa mère.

Beauchêne comprit.

— Oh ! elle sait tout. maintenant, dit-il ; elle connaît tous les dangers que tu as courus, la tentative de meurtre au quartier Latin et l'attaque nocturne.

— Oh ! cela n'avait rien de commun, murmura le jeune homme.

— C'est ce qui te trompe, répliqua le maître d'armes. Les deux attentats étaient combinés par la même tête et dirigés par la même main.

Henri tressaillit.

— Comment cela ?...

— Seulement, dans la seconde affaire, répondit tranquillement notre héros, le comte s'était substitué à la comtesse.

Le jeune homme ouvrait ses yeux gros de stupeur.

— Comment, vous croyez ?... balbutia-t-il.

— Je ne crois pas, je suis sûr... c'est le comte qui t'a guetté et qui t'a frappé...

— Cet Anglais ?

— C'était le comte déguisé...

— Mais pourquoi ? bégaya le jeune homme abasourdi.

— Pour achever le crime commencé autrefois, quand il t'a précipité dans la Seine.

Henri se dressa comme mû par un ressort.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est toi qui es le neveu du comte de Kermor.

Cette révélation ne produisit aucun effet, on le devine, sur Julie et les beaux-frères... qui connaissaient ce secret depuis longtemps ; mais Jeannette, qui n'en avait pas plus long que celui qu'elle croyait son frère, n'était pas moins hébétée que ce dernier.

— Mais, dit Henri, je ne suis donc pas ton fils ?

— Non, répondit le maître d'armes, et c'est cela qui me coûtait à te dire.

Beauchêne avait prononcé ces mots d'une voix attendrie chevrotante, et des larmes perlaient aux cils de sa pauvre.

— Pourquoi, père, demanda vivement Henri, pourquoi ne voulais-tu pas me faire part de ce secret ?

— Parce que j'avais peur que tu ne nous aimasses plus et que tu ne nous abandonnasses.

Et le maître d'armes éclata tout à fait.

Henri se jeta dans ses bras.

— Moi vous abandonner, moi ne plus vous aimer ?...

Ah je comprends tout maintenant. Vous m'avez sauvé, élevé comme un fils, sauvé encore, délivré de mes persécuteurs... Vous avez consacré à votre tâche votre temps, vos ressources, risqué votre vie, et vous avez cru ? Mais vous êtes dix fois mon père et je vous aime dix fois comme un fils.

— Bravo ! hurla la Panthère pour cacher l'émotion qui le gagnait ; bien parlé !

Et il tendit au jeune homme sa large main, que celui-ci serra avec énergie.

Julie et Jeannette sanglotaient, la tête dans leurs mouchoirs.

Henri s'arracha à l'étreinte du maître d'armes que pour se jeter dans leurs bras.

— Oui, oui, tu es ma mère, ma vraie mère, dit-il à Julie.

Et couvrant de baisers les joues rougissantes de Jeannette.

— Mais toi, tu n'es pas ma sœur, fit-il avec un mouvement de joie.

— Hélas ! soupira la jeune fille,

— Hélas ! se récria Henri, moi, j'en suis enchanté.

— Pourquoi ?

— Parce que tu seras ma femme... Je t'aime.

— Moi aussi, bégaya naïvement la jeune fille.

Les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cette fois, la Panthère ne put même pas crier bravo...

S'il avait voulu parler, il aurait éclaté... et pleurer, un homme, un homme portant un sobriquet féroce, il se serait cru déshonoré.

Aussi fut-il le premier à retrouver un peu son sangfroid.

— Maintenant, dit-il, qu'il n'y a plus de mystère entre nous, revenons à nos affaires... Demain Henri doit se rendre chez le juge d'instruction ?

— Oui, répondit Beauchêne.

— Comme rien ne retarde plus la solution, j'espère que ça ne va pas traîner...

— Oh ! oui, s'écria Henri je veux venger ce père que je n'ai pas connu, mais que j'aurais aimé comme vous.

— Mais, fit le Roi des Braves, le coupable est ton oncle ?...

— Il n'en est que plus infâme et plus misérable !

— Ça, c'est vrai, dit la Panthère...

— Moi, reprit le maître d'armes, j'ai fait ce que j'ai cru mon devoir... Quand le procès sera terminé, que tu seras noble, riche, tu feras ce que tu voudras... tu seras libre... Moi je reprendrai mon fleuret. Et je n'en serai pas fâché, car si ça continue, ma main finira par s'engourdir...

— C'est cela, dit ironiquement Henri, je vous quitterai, j'irai vivre au château de mes pères... et quand je passerai dans ma superbe calèche et que je vous rencontrerai à pied, c'est à peine si je vous reconnaitrai et vous saluerai...

Il ajouta d'un air de menace câline ;

— Vous mériteriez que je fisse cela pour avoir douté de moi...

— C'est vrai, s'écria la Panthère, s'adressant à son beau-frère, que vas-tu donc t'imaginer là ?... qu'Henri te quittera, t'oubliera ?... Henri n'est pas un ingrat.

— Non, fit chaleureusement le jeune homme je ne me séparerai jamais de vous. Jeannette sera ma femme, et je serai bien votre fils alors. Si je suis riche, vous serez riche. Si j'habite un château, vous serez châtelain... si j'ai des voitures vous n'irez pas plus à pied que moi... ce qui me reviendra est à vous avant d'être à moi, car c'est à vous, à votre amitié, à votre dévouement, que je l'aurai dû.

Les yeux de Beauchêne se mouillaient de nouveau, ceux des deux femmes n'étaient pas séchés.

— Allons, s'écria la Panthère, voilà que ça va recommencer.

XXVIII

L'instruction de l'affaire de Kermor avait été confiée à un juge d'instruction qui brûlait de faire ses preuves et qui s'était pris d'affection pour Beauchêne et Henri. Il y employa toute son intelligence.

Le comte, espérant qu'on ne pourrait pas fournir de

preuves, niait tout ce qu'on lui reprochait avec effronterie

Le jour des débats, la salle du Palais de Justice était bondée... Depuis un mois, on assiégeait les magistrats... Presque tous les détails de l'affaire étaient connus maintenant. Beauchêne n'ayant pas parlé au juge du médaillon découvert, qu'il se réservait de produire à l'audience, la culpabilité du comte ne paraissait qu'à demi démontrée...

Le jour du procès arriva enfin... Comme nous l'avons dit, tout Paris était là, anxieux, haletant.

Sur la table des pièces à conviction étaient des bocaux contenant les débris des viscères de Julien de Kermor.

L'acte d'accusation racontait l'empoisonnement du comte de Kermor et le lancement dans la Seine, du haut du pont d'Asnières, de son jeune fils André de Kermor, élevé sous le nom de Henri Beauchêne, puis il parlait des deux dernières tentatives criminelles ourdies contre Henri.

Quand la Cour entra enfin, un frémissement courut dans l'assistance.

Les magistrats s'étaient assis.

L'huisier imposa silence, et la lecture de l'acte d'accusation commença au milieu d'un solennel silence.

Jean de Kermor, la tête baissée, écoutait sans sourcilier les accusations terribles qui pesaient sur lui.

Puis, quand ce fut fini, son œil s'éclaira.

Il n'y avait contre lui que des charges morales, pas de preuves...

L'auditoire frémissait...

Il était évident que celui-ci allait se défendre.

Le président fit imposer silence, puis s'adressant à l'accusé :

— Levez-vous !

Le comte de Kermor se leva.

Il répondit d'une voix ferme aux questions qui lui furent posées, puis quand on en fut arrivé à l'accusation d'empoisonnement, il déclara qu'il était à ce moment à New-York, qu'il pouvait le prouver ; que c'était là qu'il avait reçu la dépêche lui annonçant la mort de son frère, que cet *alibi* détruisait tout l'échafaudage de calomnies et de mensonges dressé contre lui pour le perdre.

Ces paroles causèrent une profonde sensation, qui se calma aussitôt quand le procureur de la République laissa tomber ces mots :

— Nous prouverons tout à l'heure que M. le comte de Kermor, à l'époque dont il parle, n'était pas à New-York, mais à Paris.

Jean pâlit.

Il allait répliquer, mais le président l'arrêta.

— Répondez à mes questions, dit-il.

L'interrogatoire continua sans amener d'autres incidents, puis l'accusé fut invité à s'asseoir.

Les témoins n'apprirent rien que nos lecteurs ne connaissent déjà.

Le procureur de la République se leva à son tour.

En quelques phrases nettes, tranchantes, il détruisit toute la défense de l'accusé.

Il ajouta à l'acte d'accusation des dates, des faits nouveaux, plus précis...

Le comte commençait à être sérieusement inquiet...

Comment avait-on pu savoir tout cela ?

Son œil se voilait et une sueur froide mouillait son visage.

L'avocat général conclut en demandant la peine de mort.

— Tout dans la cause, déclara-t-il, appelait ce châtiment suprême : l'atrocité des crimes, le degré de parenté des victimes et du criminel, qui rendait les attentats plus odieux encore, enfin l'éducation, la position de l'assassin...

Tous les yeux étaient maintenant fixés sur l'accusé, qui courbait la tête, livide, comme s'il avait déjà senti

sur son cou le froid du couperet.

Le misérable ne respira un peu que lorsque son défenseur prit enfin la parole.

Celui-ci avec un talent incontestable, s'attacha à démontrer l'absurdité des crimes reprochés à son client— crimes que leur monstruosité même rendait plus invraisemblable encore.

Pour condamner un coupable à mort, il fallait des preuves matérielles, et ces preuves n'existaient pas.

Une indécision se lisait sur le visage des jurés.

Dans la foule, maintenant, des doutes naissaient...

L'avocat demandait carrément l'acquiescement.

Beauchêne n'y tint plus.

— Vous voulez des preuves matérielles ? s'écria-t-il...

Je vais vous en fournir !...

L'exclamation de Beauchêne avait produit dans l'assistance un tumulte indescriptible. L'accusé s'était dressé livide, hagard, les yeux suant l'épouvante et la rage impuissante.

— Je demande à monsieur le président de vouloir bien, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, permettre que l'on entende un nouveau témoin...

— Témoin Beauchêne, dit le président, nous sommes prêts à entendre la nouvelle déposition.

Le maître d'armes fit un signe.

Un homme s'avança, pâle, tressaillant... les cheveux dressés, avec le costume d'un ouvrier endimanché.

— Comment vous nommez-vous ? demanda le magistrat.

— Léon Sabouveau....

— Que faites-vous ?

— Je suis fossoyeur.

Le silence, dans la salle, était maintenant effrayant....

On eût entendu une mouche voler, selon l'expression consacrée.

— Qu'avez-vous à dire ? reprit le président.

— Voilà, bégaya le terrassier, c'est moi qui ai ouvert le cercueil de Julien de Kermor.

— On a déjà entendu quelqu'un à ce sujet, fit observer le président.

— Les autres ont présidé à la seconde exhumation... C'est moi qui ai fait la première.... quand le corps a été transporté dans le caveau... Il s'agit d'une trouvaille que j'ai faite.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé plus tôt ?

— Parce que ça me coûtait à dire, vu qu'il faut dévoiler une faute que j'ai commise.... Alors, il avait été convenu entre M. Beauchêne et moi que si on n'avait pas besoin absolument.... mais puisqu'il paraît qu'il le faut....

Le magistrat se tourna vers le fossoyeur.

— De quelle nature était à votre trouvaille ?

— Il s'agissait d'un médaillon en or qui était attaché au cou du cadavre par une petite chaînette également en or.

— Qu'avez-vous fait de ce médaillon ?

— Le voici, monsieur le président, tel qu'il était lorsque je l'ai découvert.

— Pourquoi l'avez-vous gardé ?

Des sanglots vinrent à la gorge de l'homme.

— Voilà ma faute, monsieur le président, ma petite fille était très malade, alors pour lui faire plaisir...

Le président examina le bijou que le fossoyeur lui avait passé.

Il l'ouvrit.

Un petit billet en tomba.

— Ce papier était dans le médaillon ?

— Oui, monsieur le président.

A peine y eut-il jeté les yeux qu'il sursauta sur son siège... en proie à la plus vive émotion.

Tous les regards étaient fixés sur lui, et un frisson courut dans l'assistance à l'aspect de sa pâleur.

Le président, tout troublé, regarda fixement l'accusé.

— C'est votre condamnation que je viens de lire, écrite de la main même de votre frère.

Le comte, les cheveux hérissés, les dents claquant de terreur, s'était précipité machinalement en avant.

— Mon frère ? bégaya-t-il.

Et au milieu d'une anxiété tragique, le magistrat laissa tomber d'une voix lente ces paroles qui arrachèrent à l'assistance des cris d'horreur et d'effroi :

— " Je meurs empoisonné par mon frère Jean de Kermor qui m'a volé mon enfant aux Tuileries. Je laisse à la justice le soin de nous venger. "

On juge de l'effet produit par cette accusation d'outrage.

Tou. était inutile maintenant... la cause était entendue.

Sur un signe du président, le Jury se leva et passa solennellement dans la salle des délibérations.

Pendant les dix minutes que la salle resta vide, c'est à peine si les conversations montèrent, tellement l'émotion avait pris tout le monde à la gorge.

Le comte, se sentant définitivement perdu cette fois, n'était plus qu'une masse inerte... Des gendarmes avaient été obligés de le porter hors de la salle ou plutôt de le traîner, comme une guenille humaine.

Au bout de quelques minutes, qui avaient paru longues comme des heures, tant l'anxiété de chacun était vive, la Cour rentra, puis le Jury, puis le condamné, par une autre porte.

Le chef des jurés, très pâle, très ému, fit connaître le résultat de la délibération....

A l'unanimité, l'accusé était reconnu coupable... A l'unanimité, les circonstances atténuantes lui étaient refusées.

C'était la peine de mort.

Jean de Kermor poussa un cri rauque et s'affaissa entre les bras des gendarmes, qui s'empressèrent de l'emporter, pendant que la salle s'évacuait lentement au milieu des conversations et des murmures.

EPILOGUE

Henri Beauchêne, devenu le comte André de Kermor, rentré en possession de tous ses biens, est allé habiter le château où avaient vécu son père et sa mère, où il était né ; il a emmené avec lui tous ceux qui l'ont aidé et qui forment sa famille d'adoption.

De grandes fêtes ont eu lieu à l'occasion du mariage du nouveau châtelain avec la fille de Beauchêne.... Toute la contrée a participé aux largesses qui ont été distribuées à cette occasion.

Les nouveaux époux sont adorés, non moins que le Roi des Braves et sa femme. Tous vivent heureux et tranquilles, sans ambition.



UN MARI QUI CHASSE

Depuis longtemps, M. Dullost se promettait de faire l'ouverture de la chasse avec quelques joyeux amis que sa femme ne peut souffrir. Madame n'a rien dit qui laisse supposer qu'elle est hostile à ce projet. Enfin la chasse est autorisée en Seine et Seine-et-Oise, les deux derniers départements ouverts aux accidents de chasse ! La veille du bienheureux jour, monsieur a préparé son costume tout flambant neuf, nettoyé son fusil, complété sa provision de cartouches et, demain, il aura tout sous la main à l'heure matinale du réveil. Dès le soir, pour n'être retardé en rien, il a même fait ses adieux à sa femme. Au point du jour, il saute du lit. — "Allons, chasseur, vite en campagne !" fredonne-t-il bien bas pour ne pas éveiller son épouse qui dort profondément le nez dans la ruelle. Il s'habille à la hâte. Puis il veut prendre son fusil... O surprise !!! le fusil a disparu du coin où il l'avait placé la veille !!! Sur la pointe du pied, il visite en silence tout l'appartement... Pas de fusil !... A bout de recherches, il se décide à interroger sa femme.

Monsieur, *prenant sa voix douce*. — Dors-tu ? ma Louloute; hein ! dors-tu ?

Madame, *s'éveillant*. — Tiens, te voilà déjà revenu de ton ouverture, mon chéri ?

Monsieur. — Non, il n'est encore que cinq heures du matin... Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? Je ne peux pas mettre la main sur mon fusil.

Madame. — Est-ce qu'il t'est vraiment indispensable ?

Monsieur. — Dame ! avec quoi veux-tu donc que je tue les lièvres ?

Madame. — Comment faisait-on au moyen âge, quand la poudre n'était pas inventée ? On tuait pourtant aussi des lièvres.

Monsieur. — C'est possible ! mais je ne veux pas me faire montrer du doigt en arrivant au rendez-vous avec un épieu ou un carquois.

Madame. — Pourquoi pas ? Les journaux ne seraient pas remplis d'accidents de chasse résultant d'armes à feu... On a son fusil à la main, on franchit un fossé... et crac ! on se tue et on tue son voisin, comme c'est arrivé, l'an dernier, à M. Dupitois.

Monsieur. — Heu ! heu ! Dupitois... Celui qu'il a tué était son beau-père... Peut-être qu'en étudiant la chose à fond, on aurait pu découvrir que ce n'était pas tout à fait un accident.

Madame. — Ta, ta, ta... Mon notaire me disait encore hier : "Notre saison d'affaires, c'est le moment de la chasse."

Monsieur. — Voyons, tu sais que je chasse pour mon obésité... que je ne descend jamais d'omnibus sans qu'il soit bien arrêté. Pourquoi donc viens-tu croire que, parce que j'aurai un fusil en main, je vais me mettre à bondir comme une chèvre... Oh ! non, je suis plus prudent que ça.

Madame. — Ah ! elle est jolie, votre prudence ! Quand je pense que, l'an dernier, on vous rapporta ici tout ensanglanté.

Monsieur. — Oui, mais ce n'était pas un accident... c'était par un miracle, par un phénomène inouï ! Je chasserais encore dix mille ans que pareil fait ne se reproduirait pas.

Madame. — Est-ce que vous allez toujours me soutenir votre mensonge que c'était un lièvre qui vous avait tiré un coup de fusil ? ? ?

Monsieur. — Puisque c'est la vérité.

Madame. — Ah ! ouiche !

Monsieur. — Il n'y a pas de ouiche ! je poursui vais un lièvre dans les vignes... le raisin était mûr, et, da me ! le raisin, c'est comme le galon... une grappe par-ci, une grappe par-là... on va jusqu'au moment où on se sent tout à coup le ventre inquiet. Dans cet état-là, je cruche

mon fusil par terre, le canon un peu relevé par une pierre pour lui éviter l'humidité, et je passe derrière un buisson... C'était précisément celui où se cachait mon lièvre !... Effrayé par la vue et le bruit, l'animal bondit et, dans sa fuite, il va juste poser sa patte sur la gâchette de mon fusil qui part... Je reçois la charge en plein dans la portion de mon individu qui prenait l'air... J'étais gravé !!! (*Changeant de ton*). Avec tout ça, je voudrais bien savoir ce qu'est devenu mon fusil ?

Madame. — Vous l'aurez posé dans quelque coin humide, où la rouille l'aura rongé.

Monsieur. — Dans ce cas, je retrouverais au moins la crose... Tiens chère amie, tu ferais mieux de m'avouer franchement que tu l'as caché.

Madame. — Et quand cela serait ? Est-ce donc une existence que celle d'une femme qui, toute la journée, tremble de voir revenir son mari sur un brancard. Je ne comprends pas qu'un homme raisonnable aille oublier sa femme, son commerce, ses échéances, pour satisfaire une idiote manie de tirer des coups de fusil sur ses voisins... Les journaux ne racontent que ça !

Monsieur. — Tu te fais une fausse idée de la chasse si tu te figures qu'on emploie le temps à tirer les uns sur les autres... Oui, peut-être en province où l'on s'ennuie et où les querelles de religion subsistent toujours ! Mais, à Paris, ce n'est plus ça... Je sais bien que tu vas encore me parler de Dupitois, mais je te répéterai aussi que la victime était son beau-père... Non pas que j'excuse Dupitois, sois-en persuadé ! mais tous les chasseurs ne sont pas des Dupitois. Tiens, par exemple, je te citerai l'ami Blanquet.

Madame, *avec ironie*. — Je vous conseille de le citer, celui-là ! Pas plus chasseurs que ma pantoufle !

Monsieur. — Pas chasseur, lui !... il ne rentre jamais au logis sans au moins dix perdreaux et deux ou trois lièvres.

Madame. — Oui, mais achetés chez le marchand de gibier... Quand à en avoir tué un seul avec son fusil, bernique ! Ne remuez pas la tête, je sais ce que je sais, allez !... C'est un monstre d'infidélité et d'inconduite, votre Blanquet. Aussi sa pauvre femme, qui se doutait que son habit d'homme chassait autre chose que le lièvre, a voulu s'assurer s'il faisait réellement le coup de feu. Elle lui a chargé chaque canon de son fusil avec une bougie... Il y a trois ans de cela, et les bougies y sont encore !!! Chez tous les marchands d'estampes, il y a une gravure qui représente un chasseur barrant le bout d'un pont à une bergère qui voudrait traverser l'eau. Le chasseur frise sa moustache en faisant des yeux émerillonnés, et la gravure s'intitule : *Le droit de passage*.. Voilà le gibier que chasse votre Blanquet ! Est-ce que vous aussi vous réclamez le droit de passage aux bergères ?

Monsieur. — Au lieu de me conter toutes ces balivernes tu ferais mieux de me rendre mon fusil... Voyons, tu ne veux pas me déshonorer devant tout le quartier ?

Madame. — Comment cela ?

Monsieur. — En me voyant passer ainsi costumé en chasseur et sans fusil, les voisins se diront, à coup sûr, que les renseignements ont été si mauvais qu'on a refusé de me donner un port d'armes. Alors on forgera un tas de calomnies qui nous nuiront plus tard quand nous voudrions établir notre fille... Songe à cela, Bibiche, et rends-moi mon fusil. Ne me laisse pas ridicule aux yeux de mes amis.

Madame. — Alors, monsieur préfère ses amis à sa femme ?

Monsieur. — Non, mais je ne veux pas être blagué pour m'être laissé désarmer. Je les entends déjà quand nous déjeunerons à la matelote de Gournay.

Madame. — C'est bien ça ! Une matelote ! Ces messieurs vont godailler, boire, s'échauffer la tête, puis au dessert, on jouera avec les fusils, on s'ajustera... toujours comme dans les journaux.

Monsieur. — Ah ! tu m'ennuies à la fin avec tes journaux ! (*D'un air impatient.*) Veux-tu me rendre mon fusil, oui ou non !

Madame. — Non, non, non,

Monsieur. — Alors je vais m'en acheter un autre avec l'argent que j'ai mis de côté pour t'offrir tes toilettes d'automne.

Madame. — O maman !!!!! (*Elle a une violente attaque de nerfs ; son mari effrayé et attendri lui prodigue ses soins.*)

Monsieur. — Voyons, Louloute, calme toi... Eh bien, non, je n'irai pas chasser, j'y renonce, je respecte tes craintes.

Madame. — *D'une voix douce.* Tu tenais donc bien à chasser !

Monsieur. — Sans doute. Depuis si longtemps je me faisais une fête de cette journée.

Madame. — Puisque tu m'as cédé, je veux maintenant que tu chasses oui, que tu chasses toute la journée... Et pour te le prouver, je vais te mettre l'arme en main. Ouvre le tiroir de la commode.

Monsieur, *à part*. — Enfin, je vais tenir mon fusil.

Madame. — Que vois-tu dans le tiroir.

Monsieur, *désappointé*. — Un soufflet Vicat et une boîte insecticide.

Madame. — L'appartement est infesté de vermine... Chasse toute la journée, mon ami.

Monsieur, *à part*. — C'était bien la peine de me mettre des guêtres jusqu'au ventre !

EUGÈNE CHAVETTE.

